

Heinlein

Histoire du futur, IV

Les enfants de Mathusalem



Robert A. Heinlein

HISTOIRE DU FUTUR

TOME IV

LES ENFANTS DE MATHUSALEM

(*Mathuselah's Children*, 1958)



Traduction de Frank Straschitz et Thibaud Eliroff

Seul auteur récompensé à quatre reprises par le prestigieux prix Hugo, Robert A. Heinlein (1907-1988) est une des figures essentielles de l'âge d'or de la science-fiction américaine, aux côtés d'Isaac Asimov et de Ray Bradbury. Outre sa gigantesque *Histoire du futur*, ensemble de romans et de nouvelles décrivant l'évolution de l'humanité dans les siècles à venir, on lui doit quelques-unes des œuvres les plus marquantes du genre : *Marionnettes humaines*, *Étoiles garde à vous !* (qui a fait l'objet d'une adaptation cinématographique par Paul Verhoeven sous le titre *Starship Troopers*) ou *En terre étrangère*.

PREMIÈRE PARTIE

I

« Mary, vous êtes une idiote de refuser sa main ! »

Mary Sperling fit le compte de ses pertes et rédigea un chèque avant de répondre. « La différence d'âge est trop importante. » Elle lui tendit le bon de crédit. « Je ne devrais pas jouer avec vous – parfois vous me semblez trop sensible.

— Aucun rapport. N'essayez pas de changer de sujet. Vous ne devez pas avoir loin de trente ans... et vous ne resterez pas toujours jolie. »

Mary sourit tristement. « Comme si je ne le savais pas !

— Bork Vanning, qui n'a sûrement guère plus de quarante ans, est un citoyen privilégié. Vous devriez sauter sur l'occasion.

— Je vous le laisse. Il faut que je me sauve. Service, Ven.

— Service », répondit Ven avec un froncement de sourcils pour la porte qui se contractait derrière Mary. Elle mourait d'envie de savoir pourquoi cette dernière refusait d'épouser une prise aussi exceptionnelle que l'Honorable Bork Vanning, et presque autant de connaître sa destination, mais la bienséance lui interdisait de donner libre cours à sa curiosité.

Mary n'avait nullement l'intention de dire à quiconque où elle se rendait. Une fois sortie de l'appartement de son amie, elle se laissa tomber au rez-de-chaussée par le tube amortisseur puis réclama sa voiture au roboparking. Une fois en haut de la rampe, elle entra les coordonnées de la jetée nord. Dès qu'elle eut repéré un intervalle suffisant, la voiture s'engagea dans la voie rapide et fila vers le nord. Mary inclina son dossier et s'endormit.

À l'approche de sa destination, la voiture sollicita ses instructions ; Mary ouvrit les yeux. Sur sa droite, le lac Michigan dessinait une bande plus

noire que la nuit. Elle signala sa présence au contrôle afin d'accéder à la voie locale ; la voiture s'y inséra avant de rendre à sa conductrice les commandes manuelles. Mary farfouilla dans la boîte à gants.

La plaque minéralogique que le contrôle photographia au passage ne portait plus le même numéro qu'au départ.

Elle suivit une étroite voie secondaire pendant plusieurs kilomètres sans être contrôlée, puis s'engagea sur un chemin de terre battue et s'arrêta au bord du lac. Tous feux éteints, elle attendit et prêta l'oreille. Au sud, les lumières de Chicago montaient à l'assaut du ciel. À quelques centaines de mètres à l'intérieur du pays, les voies contrôlées faisaient entendre leur plainte. Ici, on n'entendait que les bruits timides des petites créatures nocturnes. Mary ouvrit la boîte à gants et appuya sur un bouton. Le tableau de bord s'éclaira, révélant par transparence d'autres cadrants. Elle les observa tandis qu'elle effectuait plusieurs réglages. S'étant assurée qu'aucun radar ne la surveillait et que rien ne bougeait aux environs, elle monta la vitre et remit le contact.

Le véhicule – apparemment un roadster Camden standard – s'éleva, rasa la surface du lac

puis s'enfonça dans les eaux. À quatre cents mètres de la rive et vingt de la surface, elle appela une station. « Parlez, dit une voix.

— La vie est courte...

— ... mais les années sont longues.

— Pas avant que viennent les jours mauvais¹.

— Je me le demande parfois, dit la voix sur le ton de la conversation. D'accord, Mary, tout est en règle.

— Tommy ?

— Non, Cecil Hedrick. Vous êtes au point mort ?

— Oui. Prenez le relais. »

Dix-sept minutes plus tard, la voiture creva la surface d'un étang qui occupait presque toute l'étendue d'une grotte artificielle. Mary sortit du véhicule, salua les gardes et accéda par un tunnel à une grande salle sublacustre où une cinquantaine de personnes avait déjà pris place. Elle bavarda avec plusieurs d'entre elles puis, lorsque la pendule murale annonça minuit, monta sur une petite estrade et prit la parole :

« J'ai cent quatre-vingt-trois ans, déclara-t-elle.

¹ « Avant que viennent les jours mauvais », L'Ecclésiaste, 12, 1, traduction de la Bible de Jérusalem. (N.d.T.)

Y a-t-il ici quelqu'un de plus âgé que moi ? »

Elle marqua une pause mais n'obtint aucune réponse. « Donc, conformément à l'usage, je déclare la séance ouverte. Désirez-vous choisir un modérateur ? »

Quelqu'un dit : « Continuez, Mary. » Comme personne d'autre ne se manifestait, elle reprit : « Très bien. » Elle semblait indifférente à l'honneur qui lui était échu. Les membres du groupe affichaient la même attitude détendue – un air de liberté nonchalante à l'égard des tensions de la vie moderne.

« Comme d'habitude, poursuivit Mary, nous nous réunissons pour discuter de notre situation et de celle de nos frères et sœurs. Un représentant a-t-il un message de sa famille à transmettre ? Ou quelqu'un désire-t-il parler en son nom personnel ?

Un homme attira son attention et déclara : « Ira Weatheral, au nom de la Famille Johnson. Nous avons été convoqués deux mois en avance sur le programme. Les Administrateurs n'ont certainement pas agi ainsi sans raison. J'aimerais la connaître. »

Mary se tourna vers un petit homme guindé assis au premier rang. « Justin... si vous voulez

bien. »

Celui-ci se leva avec raideur et s'inclina cérémonieusement. Des jambes osseuses saillaient de son kilt mal coupé. Si ses gestes trahissaient le vieux fonctionnaire poussiéreux, ses cheveux noirs et son teint frais démentaient cette impression.

« Justin Foote, commis du Conseil d'Administration. Il y a onze ans, les Familles décidèrent, à titre d'expérience, d'informer le public de l'existence de personnes possédant une espérance de vie largement supérieure à la moyenne statistique, ainsi que d'autres ayant prouvé la vérité de cette affirmation en ayant eux-mêmes vécu plus de deux fois la durée moyenne de la vie humaine. »

Bien qu'il s'exprimât sans aucune note, on aurait pu croire qu'il lisait un rapport. Tous étaient au courant de ce dont il parlait, mais nul ne manifesta la moindre impatience. « En décidant, continua-t-il sur le même ton monocorde, d'abandonner la politique de silence et de dissimulation qui avait été de règle jusqu'alors, les Familles obéirent à diverses considérations. Il est bon de rappeler les facteurs qui furent à l'origine de cette politique de silence :

» Les premiers enfants nés d'unions assistées

par la Fondation Howard virent le jour en 1875. Ils ne susciterent aucun commentaire, car ils n'avaient rien de remarquable. La Fondation était une association non lucrative...»

Le 17 mars 1874, Ira Johnson, étudiant en médecine, assis dans les bureaux des avocats Deems, Wingate, Alden & Deems, écouta une proposition de nature fort inhabituelle. Il finit par interrompre leur porte-parole. « Un instant. Si j'ai bien compris, vous voulez m'engager pour que j'épouse une de ces femmes ? »

L'avocat parut profondément choqué. « Je vous en prie, Mr. Johnson. Il n'en est pas question.

— Je l'aurais pourtant cru, en vous écoutant.

— Non, non, un tel contrat serait légalement nul et non avenu. Nous nous bornons, en tant que société fiduciaire, à vous informer que, si vous épousiez une des jeunes dames dont les noms figurent sur cette liste, nous aurions le plaisir — et le devoir — de doter tout enfant né de cette union selon le barème dont nous vous avons donné lecture. Mais il ne saurait être question d'un contrat engageant notre responsabilité, et nous ne vous faisons certainement pas une “proposition”. Comme je vous l'ai dit, notre rôle se limite à vous

informer de certains faits. »

Ira Johnson se renfrogna. « Mais pourquoi ? Quelle est la raison de tout cela ?

— *Cela* est la raison d'être de la Fondation... Disons que nous avons une opinion favorable sur vos grands-parents.

— Vous leur avez parlé de moi ? » demanda Johnson vivement. Il ne leur portait aucune affection particulière. Tous quatre s'accrochaient âprement à la vie — si l'un d'eux au moins lui avait fait la grâce de mourir à un âge raisonnable, il pourrait aujourd'hui terminer ses études de médecine sans se soucier d'argent.

« Oui, nous leur avons parlé, mais pas de vous. »

L'avocat coupa court à la discussion et le jeune Johnson accepta sans grâce une liste de jeunes femmes inconnues, avec la ferme intention de la déchirer une fois franchie la porte du bureau. En fait, il passa la plus grande partie de la nuit à réécrire plusieurs fois une lettre assez froide destinée à sa fiancée. Il se félicitait de ne pas encore lui avoir vraiment demandé sa main. La situation eût été plutôt gênante.

Lorsqu'il se maria (d'après la liste), il lui parut curieux, mais pas particulièrement remarquable,

que sa femme eût, tout comme lui, quatre grands-parents actifs et en parfaite santé.

«... non lucrative, continua Foote, dont le but avoué – encourager les naissances dans les familles américaines solides et saines – correspondait parfaitement à la morale de l'époque. Le simple fait de ne rien dire des véritables objectifs de la Fondation suffit à éviter toute mesure de dissimulation jusqu'à la fin de la période des Guerres Mondiales, parfois nommée à la légère les Années de Folie...»

Quelques gros titres, avril à juin 1969 :

UN BÉBÉ FAIT SAUTER LA BANQUE
*Un bébé de 2 ans gagne \$ 1.000.000 à la T.V.
Le Président téléphone ses félicitations.*

LES JEUNES DE NEW YORK DEMANDENT
D'ÉLEVER L'ÂGE DU DROIT DE VOTE.

« TAUX DE NAISSANCE AMÉRICAIN :
TOP SECRET », DÉCLARE
LE SECRÉTAIRE D'ÉTAT À LA DÉFENSE.

L'ÉTAT DE L'IOWA FIXE
LE DROIT DE VOTE À 41 ANS.
Émeutes à l'Université de Des Moines.

NOUVEAUX ADEPTES POUR LES
MANGEURS DE TERRE :
UN PRÊTRE DE CHICAGO MANGE
DES SANDWICHES DE GLAISE EN CHAIRE.
« Il faut revenir à la simplicité d'antan »,
déclare-t-il aux fidèles.

LES LYCÉENS DE L.A. EN RÉVOLTE
CONTRE LEURS PROFESSEURS.
« Nous demandons : augmentation de salaire,
moins d'heures de classe, plus de devoirs à la
maison, le droit d'élire nos professeurs. »

AUGMENTATION DU TAUX DE SUICIDE
POUR LA NEUVIÈME ANNÉE
CONSÉCUTIVE.

Les instituts de sondage nient qu'il faille l'imputer
aux retombées.

«... les Années de Folie. Les administrateurs

considérèrent – à juste raison, ce nous semble – que, dans cette période de désorientation sémantique et d'hystérie collective, toute minorité aurait été en butte à des persécutions, à une législation discriminatoire, sinon aux attaques de la foule. D'autre part, la crise économique et en particulier l'échange forcé des actions privées contre des bons émis par l'État menaçaient la solvabilité de la Fondation.

» Deux solutions furent adoptées : les actions furent converties en biens immobiliers qui furent confiés aux membres des Familles, et l'on eut recours à la “Mascarade” – qui consistait à simuler la mort de tout membre d'une des Familles atteignant un âge socialement embarrassant et à le doter d'une nouvelle identité et d'un nouveau domicile.

» La sagesse de cette dernière mesure, malgré les inconvénients qu'elle pouvait présenter pour les individus concernés, devint évidente pendant l'interrègne des Prophètes. Lors de l'avènement du Premier Prophète, quatre-vingt-dix-sept pour cent des membres des Familles avaient un âge officiel de moins de cinquante ans. L'action de la police secrète des Prophètes rendit les changements d'identité difficiles sinon impossibles ; quelques-uns purent être entrepris avec l'aide de la Cabale

révolutionnaire.

» Grâce à une combinaison de chance et de prudence, nous pûmes ainsi conserver nos secrets, dont la divulgation aurait eu des conséquences désastreuses sous le règne des Prophètes jaloux de leur pouvoir.

» Les Familles en tant que groupe ne prirent aucune part à la Deuxième Révolution Américaine, quoique nombre des leurs participèrent à la Cabale ou aux combats qui précipitèrent la chute de la Nouvelle Jérusalem. Nous profitâmes de la période d'anarchie qui suivit pour rajuster nos âges, aidés en cela par ceux des nôtres qui, en tant que membres de la Cabale, occupaient des postes clés dans la Reconstruction.

» Lors du meeting des Familles de 2075, l'année de l'Alliance, nombreux furent ceux qui demandèrent que nous nous fassions connaître, puisque les libertés civiques étaient rétablies, mais la majorité en a décidé autrement... habituée depuis trop longtemps sans doute au secret et à la prudence. Néanmoins, la renaissance culturelle des décennies suivantes, la tolérance de plus en plus large, l'orientation sémantiquement valable de l'éducation, le respect croissant de l'intimité et de la dignité de l'individu nous amenèrent à croire

qu'il était enfin devenu possible de révéler notre existence et de prendre dans la société la place qui nous revenait, celle d'une minorité respectée, bien qu'inhabituelle.

» Nous avions plusieurs raisons de penser ainsi. De plus en plus de membres commençaient à trouver la "Mascarade" intolérable dans cette société en pleine expansion culturelle. Il y avait d'autant plus d'inconvénients à changer d'identité et de cadre de vie que l'honnêteté et la simplicité étaient devenues la base de tout rapport humain ; de plus, les Familles avaient fait dans le domaine des sciences biologiques des découvertes dont elles auraient aimé faire bénéficier nos pauvres frères éphémères.

» Ces arguments n'étaient bien entendu pas irréfutables. Mais la résurrection de la coutume de l'identification physique objective rendit la "Mascarade" presque impossible. Bien que veillant jalousement sur leurs prérogatives individuelles, les citoyens se soumettaient volontiers à cette identification lorsque les circonstances l'exigeaient. Toute objection aurait eu pour effet de nous singulariser ; on nous aurait pris pour un groupe d'excentriques, ce qui serait allé à rencontre de la finalité même de la "Mascarade".

» Nous nous soumîmes donc à cette identification. Dès notre meeting de 2125, il y a onze ans, il était devenu extrêmement difficile de fabriquer de nouvelles identités pour le nombre croissant des nôtres dont l'apparence physique ne correspondait plus à l'âge officiel ; nous décidâmes alors de tenter une expérience : quelques volontaires, au maximum dix pour cent de notre nombre total, devaient révéler leur nature, afin d'en observer les conséquences, tout en maintenant le secret autour des autres membres et l'organisation des Familles.

» Les résultats furent fâcheusement contraires à nos espérances. »

Justin Foote se tut. Après plusieurs minutes de silence, un homme d'aspect solide, de taille moyenne, prit la parole. Ses cheveux étaient légèrement grisonnants – fait inhabituel dans ce groupe – et son visage reflétait le hâle caractéristique de l'exposition à l'espace. Mary Sperling avait remarqué son expression vivante et son rire tonitruant, mais sans parvenir à le reconnaître ; tout membre des Familles avait le droit d'assister à ces conclaves. Elle n'y avait plus pensé par la suite.

« Continuez, l'ami, finissez votre rapport, dit-il.

— Notre psychométricien va le faire, dit Foote en s'adressant à Mary. Mes remarques étaient préliminaires.

— Nom de... ! s'exclama l'étranger grisonnant. Vous ne l'avez ouvert que pour nous dire des choses que l'on savait déjà, l'ami ?

— C'était une introduction nécessaire... Et mon nom est Justin Foote, pas "l'ami". »

Mary Sperling intervint avec fermeté. « Frère, dit-elle à l'étranger, puisque vous vous adressez aux Familles, voudriez-vous nous donner votre nom ? J'avoue ne pas vous reconnaître.

— Désolé, sœur. Lazarus Long, parlant en son nom propre. »

Mary secoua la tête. « Je ne vois toujours pas.

— Pardon. C'est un nom de Mascarade que j'avais pris sous le Premier Prophète – j'avais trouvé ça marrant. Mon nom de Famille est Smith, Woodrow Wilson Smith.

— Woodrow Wilson Sm... quel âge avez-vous ?

— Heu... Il y a longtemps que je n'ai pas compté... Cent... non, deux cent... treize, oui, c'est ça, deux cent treize ans. »

Un silence absolu se fit, puis Mary dit calmement : « Vous m'avez entendu demander s'il

y avait quelqu'un de plus âgé que moi ? »

— Oui mais, quoi, sœur, vous vous en tirez très bien, non ? Ça fait plus d'un siècle que je suis pas venu à une réunion. Il y a eu pas mal de changements.

— Je vous cède ma place. » Elle quitta la plateforme.

Elle alla s'asseoir dans la salle sans prendre garde à ses protestations. Il jeta un regard à l'assemblée, puis haussa les épaules en signe de capitulation. Perchant une fesse sur un coin de la table que Mary venait de quitter, il annonça : « Allez, au boulot les gars. À qui le tour ? »

Ralph Schultz, de la Famille Schultz, ressemblait plus à un banquier qu'à un psychométricien. Il n'était ni timide ni absent, et parlait avec un calme qui imposait le respect. « Je faisais partie du groupe qui proposa de mettre fin à la "Mascarade". J'avais tort. Je pensais que la grande majorité de nos concitoyens, élevés par des méthodes d'éducation modernes, étaient capables de faire face sainement, rationnellement, à une révélation de cette nature. Certes, je prévoyais que quelques individus anormaux se méfieraient de nous, nous haïraient peut-être même, et aussi que la plupart des hommes nous envieraient —

quiconque aime la vie voudrait vivre longtemps. Mais je ne prévoyais pas des ennuis graves. Les frictions interraciales ont disparu de notre civilisation – quiconque aurait un préjugé de cette nature n'oserait pas l'avouer. Je pensais, en bref, que la société nous tolérerait, et que nous pourrions vivre pacifiquement en son sein.

» J'avais tort.

» Les Noirs ont haï les Blancs tant que ces derniers avaient des droits et des priviléges qui leur étaient déniés. C'était une réaction saine et normale. Lorsque la discrimination raciale disparut, la haine disparut aussi et l'assimilation raciale la remplaça. Nous pensions qu'il en serait de même dans nos rapports avec les humains éphémères et que leur réaction n'aurait aucun impact social une fois que nous leur aurions expliqué que notre particularité provenait de nos gènes – d'un hasard dans notre ascendance, donc, et non d'une vertu ou d'un vice particuliers.

» C'étaient là des vœux pieux. Avec le recul, il est facile de voir qu'une analyse mathématique correctement appliquée aux données aurait livré une réponse différente et révélé que l'analogie ne tenait pas la route.

» Voilà ce qui se passa en réalité : nous

montrâmes à nos cousins le plus grand bienfait que l'homme puisse imaginer... puis nous leur avons expliqué que ce n'était pas pour eux. Cela leur posa un dilemme insoluble. Ils refusèrent tout simplement de croire ces faits intolérables. Leur envie se changea en haine, doublée d'une conviction inconsciente que nous les privions de leurs droits, délibérément, par malice.

» La haine a gonflé au point de menacer le bien-être et même la vie de nos Frères révélés... et représente une menace potentielle pour nous tous. Un danger grave et imminent nous menace. » Il s'assit brutalement.

Ils prirent la nouvelle avec le calme et la patience des ans. Une déléguée se leva. « Eve Barstow, au nom de la Famille Cooper. J'ai cent dix-neuf ans, Ralph Schultz, plus que vous donc, si je ne m'abuse. Je n'ai pas vos connaissances mathématiques et sociologiques, mais j'ai connu un grand nombre d'hommes et de femmes. Fondamentalement, les êtres humains sont bons, doux, et désirent le bien. Ils ont leurs faiblesses, certes, mais je me refuse à croire qu'ils me haïront et me détruiront uniquement parce que j'ai vécu plus longtemps qu'eux. Qu'est-ce qui vous fait croire qu'il en sera autrement ? Vous avez admis une erreur. Pourquoi pas deux ? »

Schultz la regarda calmement en lissant les plis de son kilt. « Vous avez raison, Eve. On se trompe souvent en psychologie ; c'est un sujet complexe, comportant tant d'inconnues, de relations indéfinissables, que nos efforts apparaissent souvent ridicules à la lumière des faits futurs. » Il se leva et s'adressa à tout l'auditoire. « Mais, cette fois-ci, je ne me suis pas livré à des prédictions à long terme. Aujourd'hui, je parle de faits, pas de présage ou d'espoir – de prévisions à très court terme, de même que l'on est certain que l'œuf qui tombe va se casser. Eve a raison, dans un sens : les individus *sont* bons et gentils... en tant qu'individus, et avec d'autres individus. Eve n'a rien à craindre de ses voisins ou amis, ni moi des miens. Pour elle, le danger vient de *mes* voisins ou amis, et pour moi, des *siens*. La psychologie de masse n'est pas la simple somme des psychismes individuels – c'est là un théorème fondamental de la psychodynamique sociale, et on n'a jamais trouvé d'exemples lui faisant exception. C'est la loi de l'action sociale de masse, la loi de l'hystérie collective, bien connue des leaders politiques, militaires ou religieux, des agents de publicité, des prophètes et des propagandistes, des émeutiers, des acteurs, des chefs de bande, depuis d'innombrables générations, bien avant sa

formulation mathématique. L'exactitude de cette loi se vérifie une fois de plus en ce moment même.

» Il y a plusieurs années que mes collègues et moi avons commencé à détecter une tendance à l'hystérie collective à notre encontre. Nous n'avions pas fait part de nos soupçons au Conseil parce que nous n'avions aucune preuve pour les étayer. Il pouvait ne s'agir que de manifestations d'une minorité déséquilibrée comme il en existe dans toute société. Entremêlée comme des spaghetti à des douzaines d'autres, cette tendance était au début si ténue que nous n'étions même pas certains de son existence. La complexité du problème était telle que je ne tenterai même pas de vous le décrire.

» Nous attendîmes donc avec anxiété, tout en faisant des sondages destinés à nourrir nos univers statistiques le plus précisément possible.

» Lorsque nous eûmes enfin une certitude, il était presque trop tard. Les tendances sociopsychologiques naissent et meurent selon des lois analogues à celles des colonies de levures. Nous continuâmes à espérer que des facteurs favorables modifieraient cette tendance – les travaux de Nelson sur la symbiotique, nos propres contributions à la gériatrie, l'intérêt du public pour

l'ouverture à la colonisation des satellites de Jupiter. Toute percée offrant des espoirs d'une vie meilleure et surtout plus longue pouvait mettre fin au ressentiment qui couvait contre nous.

» Mais les braises qui couvaient ont donné naissance à des flammes, qui devinrent un incendie incontrôlable. Pour autant que nos calculs soient exacts, le taux a doublé en trente-sept jours et le rythme d'expansion ne cesse de s'accélérer. J'ignore jusqu'où cela ira, et à quelle vitesse. C'est pourquoi j'ai demandé la réunion de cette session exceptionnelle. Les ennuis peuvent commencer d'un moment à l'autre. » Il se rassit brusquement, soudain las, les traits tirés.

Ni Eve ni personne d'autre ne souleva d'objection. Non seulement Ralph Schultz était considéré comme une sommité dans son domaine, mais chacun d'eux avait expérimenté des signes isolés de l'hostilité croissante du public à l'égard de leurs Frères révélés. Quant aux mesures à prendre... là, il y avait autant d'opinions que de participants à la réunion. Lazarus laissa la discussion se poursuivre pendant deux heures avant de reprendre la parole. « Tout ça ne nous mène nulle part, et ne nous mènera nulle part ce soir. Essayons de voir les choses dans leur ensemble : quelles sont nos possibilités ? On

peut... – il énuméra sur ses doigts – ne rien faire, se planquer et voir ce qui se passera.

» Jeter définitivement la “Mascarade” aux ordures, révéler notre nombre, et exiger le respect de nos droits.

» Se planquer, utiliser notre fric et toute l’organisation pour protéger nos Frères révélés, peut-être même en les réintégrant dans la “Mascarade”.

» Nous révéler tous et demander à coloniser un lieu où on pourrait vivre tranquilles.

» Ou faire autre chose. Voilà, on va former quatre groupes qui seront chargés de présenter aux Familles des plans correspondant à ces quatre points de vue – oui, dans les quatre coins de la pièce par exemple, en commençant à ma droite et en tournant dans le sens des aiguilles d’une montre. Et ceux qui ne partagent aucun de ces points de vue se mettront au centre et devront essayer d’en trouver d’autres. Et maintenant, s’il n’y a pas d’objection, j’ajourne la séance à demain minuit. Ça vous va ? »

Personne ne se manifesta. Ils étaient surpris par la procédure expéditive dont faisait preuve Lazarus Long – ils avaient coutume de discuter interminablement jusqu’à ce que l’unanimité se

fasse. Cette hâte avait quelque chose de choquant.

Mais son charisme était puissant, l'âge lui donnait du prestige et sa façon archaïque de s'exprimer lui conférait une autorité toute patriarcale. Personne n'émit la moindre objection.

« L'église est fermée jusqu'à demain soir », répéta-t-il en frappant dans ses mains avant de descendre de la plate-forme.

Mary Sperling le rejoignit. « J'aimerais faire votre connaissance, lui dit-elle en le regardant dans les yeux.

- Bien sûr, sœurette. Pourquoi pas ?
- Vous comptez assister aux discussions ?
- Non.
- Vous pouvez me raccompagner chez moi ?
- Avec plaisir. Je n'ai rien sur le feu.
- Venez. » Elle l'entraîna jusqu'à l'étang relié au lac Michigan. Il écarquilla les yeux en voyant la pseudo-Camden, mais s'abstint de tout commentaire jusqu'à ce qu'ils fussent submergés.

« Jolie petite voiture.

— Oui.

— Avec quelques options sympa. »

Elle sourit. « Oui. Entre autres choses, elle explose si on essaie de l'examiner de trop près.

— Pas bête. Vous êtes ingénieur ?

— Moi ? Oh, non ! Il y a plus d'un siècle que je ne suis plus dans la course. Mais si vous en voulez une, prenez contact avec...

— Laissez tomber, je n'en ai pas besoin. Mais j'aime les gadgets efficaces et bien foutus. Pas mal de cerveaux ont dû en suer sur celui-là.

— Oui. » Mary était maintenant occupée à faire surface et à gagner la rive sans attirer l'attention.

Dans son appartement, elle lui versa à boire et lui offrit des cigarettes, puis gagna sa chambre où elle se débarrassa de ses habits et enfila une robe douce et souple qui la faisait paraître encore plus jeune. Quand elle fut de retour, Lazarus lui tendit une cigarette allumée, avec un sifflement galant et parfaitement incorrect.

Elle lui adressa un bref sourire, prit la cigarette puis s'installa dans un fauteuil, ramenant ses jambes sous elle. « Lazarus, vous me rassurez.

— Quoi, vous n'avez pas de miroir ?

— Non, pas cela, dit-elle avec irritation. Vous. J'ai déjà dépassé la moyenne d'âge des nôtres... il y a dix ans que je suis résignée à mourir. Et vous voilà... tellement plus vieux que moi. Vous me redonnez espoir. »

Il se redressa avec surprise. « Vous, mourir ?

Bon Dieu, fillette... vous m'avez l'air partie pour encore un bon siècle !

— Pourquoi vous moquer ? dit-elle avec lassitude. Vous savez bien que les apparences ne veulent rien dire. Lazarus... je ne *veux* pas mourir.

— Je ne vous charriais pas, sœurette. Vous n'avez vraiment pas l'air d'un futur cadavre. »

Elle haussa les épaules dans un geste gracieux. « Question de biotechnique. Je me maintiens dans les trente et quelque.

— Ou moins, je dirais. Je ne suis plus vraiment au courant de tout ça. Vous m'avez entendu dire que je n'étais pas venu à une réunion depuis plus d'un siècle. En fait, je n'étais même pas en contact avec les Familles.

— Vraiment ? Puis-je vous demander pourquoi ?

— Une histoire aussi longue que barbante. J'ai fini par en avoir marre de tous ces meetings annuels, où j'étais délégué. Quand ça a commencé à sentir le renfermé, je me suis tiré. J'ai passé presque tout l'Interrègne sur Vénus. Je suis revenu après la signature de l'Alliance, mais je ne crois pas avoir passé plus de deux années consécutives sur Terre depuis. J'aime bouger.

Les yeux de Mary s'illuminèrent. « Racontez-

moi ! Je ne suis jamais allée dans l’Espace. Sauf une fois, à Luna City.

— Un jour. Mais j’aimerais en apprendre plus sur vous et votre apparence. Vous n’avez vraiment pas l’air d’avoir votre âge.

— Je suppose que non. Bien sûr que non. Quant aux techniques utilisées... je ne sais pas grand-chose. Des hormones, des symbiotiques, de l’endocrinothérapie, un peu de psychothérapie aussi – ce genre de choses. Le résultat est que, cosmétiquement du moins, nous ne vieillissons pas...» Elle ruminia un instant ces paroles. « Une fois, ils ont cru avoir trouvé le secret de l’immortalité, la vraie Fontaine de Jouvence. Mais c’était une erreur. La sénilité est simplement raccourcie. Elle provient environ trois mois après le premier avertissement sérieux – et c’est la mort. » Elle frissonna. « La plupart n’attend pas – deux semaines pour s’assurer de l’exactitude du diagnostic, puis l’euthanasie.

— Tu parles, Charles ! Ça ne sera pas *mon* cas. Quand la Faucheuse viendra me prendre, elle devra me traîner par les cheveux, et je lui filerai des taloches et des mandales tout du long ! »

Elle réprima un sourire. « Cela fait du bien de vous entendre parler ainsi, Lazarus. Avec

quelqu'un de plus jeune que moi, j'aurais été sur mes gardes. Votre exemple me redonne courage.

— On leur survivra à tous, Mary, n'ayez pas peur. Mais revenons à cette réunion. Je suis de retour sur Terre il n'y a pas longtemps, et je n'ai aucune idée de ce qui se passe. Ce type, Ralph Schultz... on peut lui faire confiance ?

— Je pense. Son grand-père était très brillant, et son père aussi.

— Vous le connaissez, donc ?

— Un peu ! C'est un de mes petits-fils.

— C'est marrant. Il a l'air plus âgé que vous.

— Il a préféré conserver l'aspect d'un homme de quarante ans, voilà tout. Son père est mon vingt-septième enfant. Ralph doit avoir, voyons... un peu plus de quatre-vingts ans de moins que moi. Il est en tout cas plus vieux que certains de mes enfants.

— Les Familles doivent vous être reconnaissantes, Mary.

— Je suppose. Et le contraire est vrai aussi. Les bénéfices cumulés de mes trente et quelques enfants me permettent tous les luxes que je peux imaginer...» Elle frissonna à nouveau. « Je suppose que c'est pour cela que j'ai tellement peur – j'aime trop la vie.

— Stop ! Je croyais que ma solidité et mon sourire de même vous avaient guérie !

— Disons que vous avez amélioré mon état.

— Bon, eh bien, Mary, pourquoi ne pas vous remarier et nous pondre une nouvelle rafale de morveux ? Ça vous changerait les idées.

— Quoi ? À mon âge ? Enfin, Lazarus !

— Et alors ? Vous êtes plus jeune que moi. »

Elle le regarda attentivement. « Si vous me faites une proposition, exprimez-vous plus clairement. »

Il ouvrit la bouche mais sa gorge se serra. « Holà ! s'exclama-t-il. Du calme, je ne faisais que généraliser. La vie domestique, c'est pas mon truc. Chaque fois que je me suis marié, ma femme ne pouvait plus me voir au bout de quelques années. Ce que je voulais dire, c'est... quoi, vous êtes une jolie fille, et un homme devrait...»

Elle le fit taire en lui posant sa main sur la bouche avec un sourire espiègle. « Je ne voulais pas vous faire peur, cousin, mais les hommes sont tellement drôles quand ils se sentent pris au piège.

— Eh bien..., commença-t-il sur un ton macabre.

— N'en parlons plus. Dites-moi, quel plan

croyez-vous qu'ils préféreront ?

— Vous parlez du troupeau ?

— Oui.

— Aucun, j'en suis certain. Un comité est la seule forme de vie organisée qui ait cent ventres et pas de cervelle. Il se peut qu'un d'entre eux, agissant en tant qu'individu, finisse par les contraindre à accepter *son* plan. Quant à savoir lequel ce sera...

— Et *vous*... quelle solution préconiseriez-vous ?

— Aucune, bien sûr. Si j'ai appris une chose au cours de ces deux siècles, c'est bien que ces choses *passent*. Les guerres, les dépressions, les prophètes et les alliances... tout ça passe. Ce qui compte, c'est de survivre. »

Elle resta songeuse un moment avant de dire : « Je pense que vous avez raison.

— C'est certain. Il faut une bonne centaine d'années pour comprendre la valeur de la vie. » Il se leva et s'étira. « Maintenant le même roupillerait bien une heure ou deux.

— Moi aussi, je suis fatiguée. »

L'appartement de Mary se trouvait au dernier étage, avec vue sur le ciel. Elle avait éteint les

lumières et ouvert les volets du plafond – ils avaient bavardé sous le ciel étoilé, protégés du froid par une mince cloison de plastique transparent. Lazarus leva la tête et garda les yeux fixés sur sa constellation favorite. « Curieux, dit-il, on dirait qu'Orion a une quatrième étoile à sa ceinture. »

Elle leva les yeux à son tour. « Ce doit être le grand vaisseau de la deuxième expédition vers le Centaure. Il faudrait voir s'il bouge.

— Impossible sans instruments.

— Évidemment. C'est astucieux de l'assembler dans l'espace, n'est-ce pas ?

— C'est la seule solution. Il est trop grand pour être construit sur Terre. Je peux dormir ici sur le sofa, Mary, sauf si vous avez une chambre d'amis ?

— La deuxième porte sur votre droite. Criez si vous ne trouvez pas tout ce dont vous avez besoin. » Elle leva son visage vers lui et lui donna un rapide baiser. « Bonne nuit. »

Lazarus la suivit et entra dans sa propre chambre.

Mary Sperling se réveilla à l'heure habituelle. Prenant garde à ne pas réveiller Lazarus, elle se faufila dans la douche, s'y fit faire un massage,

avalà un comprimé de substitut de sommeil pour compenser sa courte nuit et le fit descendre avec le petit déjeuner le plus copieux permis par son tour de taille. Puis elle écouta les messages que contenait son répondeur. Après plusieurs communications sans intérêt, elle reconnut la voix de Bork Vanning. « Salut Mary, dit l'appareil, c'est Bork, il est vingt et une heures. Je passerai vous prendre à dix heures demain matin. Nous irons piquer une tête au lac, puis déjeuner. Rendez-vous conclu si vous ne me rappelez pas avant. A demain, très chère. Service. »

« Service », répéta-t-elle automatiquement. Quelle poisse ! Il n'avait donc toujours pas compris ? Mary Sperling, tu me déçois. Même pas capable de tenir à distance un homme quatre fois plus jeune que toi !

Vite, l'appeler pour dire que... non, trop tard. Il va arriver d'une minute à l'autre. Zut !

II

Lazarus ôta son kilt et le lança vers la garde-robe, qui l'attrapa au vol, le dépoussiéra et l'accrocha sur un cintre. « Excellents réflexes », commenta Lazarus. Puis il regarda avec un sourire amusé ses cuisses velues : autour de l'une était fixé un atomiseur, tandis que l'autre arborait un couteau. Il savait qu'il n'était plus de coutume de porter des armes sur soi, mais il se sentait nu sans elles. C'était une coutume stupide, une idée digne d'une vieille fille – il n'y a pas d'« armes dangereuses », mais seulement des hommes dangereux.

Il fit une rapide toilette dans le rafraîchisseur, puis posa ses armes à côté du lit, s'allongea, et s'endormit instantanément.

Il se réveilla en sursaut et sauta hors du lit, une arme dans chaque main... puis se souvint où il était et se demanda ce qui avait bien pu le réveiller.

C'était un murmure de voix porté par le réseau d'air conditionné. Mauvaise isolation phonique...

Mary devait avoir des invités, auquel cas il ne pouvait pas se permettre de faire la grasse matinée. Il fit donc sa toilette, remit ses fidèles compagnons en place et partit en quête de son hôtesse.

Lorsque la porte du salon se dilata silencieusement devant lui, les voix devinrent audibles... et la conversation intéressante. Le salon était en forme de L et ils ne pouvaient le voir. Écouter aux portes ne le gênait nullement ; cela lui avait déjà plus d'une fois sauvé la vie. En fait, il aimait plutôt ça.

Une voix d'homme disait : « Mary, vous êtes parfaitement déraisonnable. Vous savez que vous m'aimez, vous admettez que vous marier avec moi ne présente que des avantages. Pourquoi alors ne voulez-vous pas ?

— Je vous l'ai déjà dit, Bork. La différence d'âge.

— C'est ridicule. Qu'espérez-vous ? Une aventure romantique d'adolescente ? Oh, je sais bien que je suis moins jeune que vous... mais une femme a besoin d'un homme plus âgé qu'elle, qui lui donnera la stabilité et la sécurité... Je ne suis pas trop vieux pour vous. Je suis même dans la fleur de l'âge. »

Lazarus estima qu'il en savait déjà assez pour détester ce type. Une voix de boudeur...

Mary ne répondit pas. L'homme continua : « D'ailleurs, j'ai une surprise pour vous à ce sujet. J'aimerais pouvoir vous le dire... mais c'est un secret d'État.

— Alors ne dites rien. Tout ce que vous pourrez raconter ne me fera pas changer d'avis, Bork.

— Oh, que si... ! Je vais vous le dire. Je sais que je peux vous faire confiance.

— Voyons, Bork, qui vous dit que...

— Peu importe. Cela deviendra public d'ici quelques jours. Mary... *Je ne deviendrai jamais plus vieux que vous !*

— Que voulez-vous dire par là ? » Lazarus décela une soudaine méfiance dans la voix de Mary.

« Rien de moins que ce que je viens de vous dire. Mary, ils ont découvert le secret de la jeunesse éternelle !

— *Quoi* ? Qui ? Comment ? Quand ?

— Ah ! ça vous intéresse maintenant, hein ? Eh bien, je ne vous ferai pas attendre davantage. Vous connaissez ces vieux gars qui se nomment les Familles Howard ?

— Oui, j'ai entendu parler d'eux, admit-elle lentement. Et après, c'est une arnaque.

— Absolument pas. Je *sais*. L'Administration a fait une enquête discrète. Certains d'entre eux ont indiscutablement plus de cent ans — et ont conservé *toute leur jeunesse* !

— J'ai bien du mal à vous croire.

— C'est pourtant vrai.

— Dans ce cas... comment font-ils ?

— Ah ! Voilà le vrai problème ! Ils prétendent que c'est une simple question d'hérédité — qu'ils vivent longtemps parce que leurs ancêtres ont tous vécu longtemps. C'est une affirmation ridicule et contraire aux vérités scientifiques. Le résultat de l'enquête administrative est qu'ils possèdent indubitablement le secret de la jeunesse.

— Comment pouvez-vous en être certain ?

— Allons, allons. Vous êtes adorable, mais vous ne pouvez pas mettre en question l'opinion de nos meilleurs experts. Peu importe, d'ailleurs. Et maintenant, voici ce qui doit rester confidentiel : nous ne connaissons pas encore leur secret, mais ce sera fait d'ici peu. Discrètement, sans alerter l'opinion, nous allons en choisir quelques-uns et les interroger. Et lorsque nous aurons leur secret, ni vous ni moi ne vieillirons jamais ! Que pensez-

vous de cela, hein ? »

Mary répondit très lentement, d'une voix presque inaudible : « Ce serait merveilleux si tous les gens pouvaient vivre très longtemps.

— Hein ? Sans doute, oui. Mais en tout cas, *nous*, nous pourrons suivre ce traitement. Pensez à *nous*, chérie. D'innombrables années de mariage, heureux, jeunes. Au moins un siècle, peut-être même...

— Un moment, Bork. Ce “secret” ne serait donc pas pour tout le monde ?

— Vous abordez là un problème politique délicat. L'accroissement de la population pose déjà des problèmes sérieux. Il sera peut-être nécessaire d'en restreindre l'utilisation aux hauts fonctionnaires... et à leurs femmes. Ne vous tracassez pas ; nous en profiterons, vous et moi.

— À condition que je vous épouse, n'est-ce pas ?

— Voyons, Mary... Ce n'est pas la façon dont il faut voir les choses. Vous savez bien que je vous *aime* et que je ferais n'importe quoi pour vous. Mais si vous m'épousiez, cela simplifierait énormément les choses. Allons... dites oui.

— Laissons cela de côté pour le moment. Par quels moyens vous proposez-vous de leur extorquer ce *secret* ? »

Lazarus imagina aisément son air entendu. « Ils parleront, ne vous en faites pas.

— Vous les enverrez à la Réserve s'ils refusent ?

— À la Réserve ? Vous ne comprenez pas la gravité de la situation, Mary. Il s'agit d'une *trahison* majeure contre la race humaine entière. Nous ne reculerons devant aucun moyen s'ils refusent de coopérer. Nous utiliserons les techniques des Prophètes, s'il le faut...

— Vous parlez sérieusement ? Mais c'est contraire à l'Alliance !

— Au diable l'Alliance ! Qu'importe un chiffon de papier quand il s'agit de notre *vie* ! Vous ne pouvez invoquer la loi quand des choses aussi fondamentales sont en jeu, des choses pour lesquelles les hommes se battent à mort ! Et c'est exactement de cela qu'il s'agit. Ces scélérats nous volent notre *vie* ! Croyez-vous que nous allons faire dans la demi-mesure ? »

Mary répondit d'une voix étranglée et horrifiée : « Vous pensez vraiment que le Conseil va violer l'Alliance ?

— Si je le *pense* ? Le Conseil s'est réuni hier soir et nous avons autorisé l'Administrateur à prendre des mesures exceptionnelles. »

Lazarus essaya en vain de percer le silence qui

suivit. Enfin, Mary parla : « Bork...

— Oui, ma chérie ?

— Il faut que vous fassiez cesser cela.

— Moi ? Vous ne savez pas de quoi vous parlez.

Je ne le peux pas... et je m'en garderais bien même si je le pouvais.

— Il le faut, Bork. Vous devez essayer de convaincre le Conseil. Ils commettent une erreur tragique. Vous n'arriverez à rien en brutalisant ces pauvres gens. *Il n'y a pas de secret !*

— Quoi ? Ne vous énervez pas, chérie. Nos meilleurs spécialistes affirment le contraire. Croyez-moi, nous savons ce que nous faisons. Nous n'aimons pas plus que vous utiliser ces méthodes, mais c'est pour le bien public. Je suis désolé de vous en avoir parlé. Je connais votre douceur, votre sensibilité, votre bienveillance, et c'est pour cela que je vous aime. Oubliez ces problèmes. Épousez-moi, plutôt.

— Vous épouser ? *Jamais !*

— Ne vous mettez pas dans cet état, Mary... Avez-vous une seule *bonne* raison pour ne pas vouloir m'épouser ?

— Oh oui ! Et je vais vous la dire : je suis une de ces personnes que vous voulez persécuter ! »

Il y eut de nouveau un silence. « Mary... vous êtes malade.

— Malade, moi ? Je me porte on ne peut mieux pour mon âge. Écoutez-moi, espèce d'imbécile ! J'ai des petits-fils qui ont deux fois votre âge. J'étais là lors de l'avènement du Premier Prophète. J'étais là lorsque Harriman lança la première fusée lunaire. Vous n'étiez pas encore né – vos *grands-parents* ne s'étaient pas encore rencontrés, alors que j'étais déjà une femme mariée. Et vous me dites froidement que vous vous proposez de persécuter et de torturer mes semblables. Vous épouser ? J'aimerais mieux épouser un de mes petits-fils ! »

Lazarus déplaça son centre de gravité tout en glissant la main droite sous son kilt. Il était sûr que cela allait tourner mal. On peut toujours compter sur une femme pour faire des bêtises au mauvais moment, se dit-il.

Il attendit. Bork parla. Le ton froid de l'autorité et de l'expérience avait remplacé celui de la passion frustrée. « Doucement, Mary. Asseyez-vous, je m'occupe de vous. D'abord je vais vous chercher un calmant, et ensuite je ferai appeler le meilleur psychothérapeute de la ville – de tout le pays. Tout ira bien.

- Ne me touchez pas !
- Voyons Mary...»

Lazarus entra, son atomiseur pointé sur Vanning. « Cet énergumène vous embête, sœurette ? »

Vanning redressa brusquement la tête. « Qui êtes-vous ? demanda-t-il avec indignation. Et que faites-vous ici ? »

— Un mot, sœurette, continua Lazarus, et je le coupe en morceaux suffisamment petits pour les cacher.

— Non, Lazarus, répondit-elle d'une voix maintenant maîtrisée. Rangez votre arme, je vous en prie. Je ne voudrais pas qu'il arrive quelque chose.

— Okay. » Lazarus remit l'atomiseur en place, mais garda la main sur la crosse.

« Qui êtes-vous ? répéta Vanning. Que signifie cette intrusion ?

— J'allais justement vous le demander, l'ami, rétorqua Lazarus en souriant. Quant à moi, je suis un autre de ces vieux gars que vous cherchez... tout comme Mary.

— Je me demande...» Il regarda attentivement Lazarus, puis Mary. « C'est grotesque, c'est...

impossible. Ça ne coûte rien de vérifier. J'ai largement de quoi vous faire arrêter. Je n'avais jamais vu un plus beau cas d'atavisme antisocial. » Il se dirigea vers le vidphone.

« Je vous le déconseille, s'interposa Lazarus. Détendez-vous, sœurette, je n'utiliserai que mon couteau. »

Vanning s'immobilisa. « Fort bien, je n'appellerai pas d'ici. Rengainez cette vibrolame.

— Une vibrolame ? Regardez de plus près. C'est de l'acier. Bien moins propre. »

Vanning se tourna vers Mary. « Je m'en vais. Il serait plus sage de m'accompagner. » Elle secoua la tête. Il parut d'abord contrarié, puis haussa les épaules tandis qu'il se tournait vers Lazarus. « Quant à vous, monsieur, vos façons primitives vous vaudront des ennuis sérieux. Attendez-vous à être arrêté d'ici peu. »

Lazarus leva les yeux au ciel. « Cela me rappelle un patron de Venusburg qui voulait me faire arrêter.

— Et alors ?

— Je lui ai survécu. »

Vanning ouvrit la bouche comme pour répondre puis, se ravisant, sortit si précipitamment que la porte eut tout juste le

temps de s'ouvrir pour le laisser passer. Lorsqu'elle se fut refermée, Lazarus dit songeusement : « Je n'avais pas rencontré d'homme aussi borné depuis des années. Je parie qu'il n'a jamais utilisé une cuiller non stérilisée. »

Mary parut d'abord stupéfaite, puis éclata de rire.

« Content de vous voir de cette humeur. Je vous croyais bouleversée.

— Je l'étais. J'ignorais que vous nous écoutez. J'ai dû improviser.

— Je n'ai rien gâché ?

— Non, non. Au contraire. Je vous remercie d'être intervenu. Mais il va falloir se dépêcher, maintenant.

— En effet. On dirait qu'il parlait sérieusement. Je vais bientôt avoir des procteurs aux fesses. Vous aussi, d'ailleurs.

— Exactement. Il n'y a pas une minute à perdre. »

Mary fut prête en quelque minutes, mais ils tombèrent dans le hall sur un homme portant brassard et trousse à seringues – un procteur. « Service, leur dit-il. Je cherche un citoyen qui se trouve chez la citoyenne Mary Sperling. Pourriez-vous m'indiquer où elle habite ?

— Certainement, répondit Lazarus. Juste au fond de ce couloir. » Lorsque l'officier de la paix se tourna dans la direction indiquée, Lazarus lui donna un petit coup de crosse sur le côté gauche de la nuque et le rattrapa avant qu'il tombe. Mary l'aida à porter l'encombrante masse jusqu'à son appartement.

Lazarus s'agenouilla à côté du policier, fouilla dans sa trousse, en retira une seringue chargée et lui injecta le contenu. « Voilà, dit-il. Il ne se réveillera pas avant plusieurs heures. » Puis, après avoir songeusement contemplé la trousse, il la détacha de la ceinture du procteur et la dissimula sous son kilt. « Ça peut servir. » Après une brève hésitation, il détacha également son brassard et le fourra dans sa poche.

Ils quittèrent l'appartement et gagnèrent en vitesse le parking. Lazarus nota tandis qu'ils gravissaient la rampe que Mary avait entré les coordonnées de la jetée nord. Il lui demanda quelle était leur destination.

« Le Siège des Familles. C'est le seul endroit où nous ne serons pas inquiétés. Mais il faudra nous cacher jusqu'à la nuit. »

Lorsque la voiture fut automatiquement guidée vers le nord, Mary s'excusa et s'endormit. Lazarus

regarda le paysage pendant quelques kilomètres, puis l'imita. Ils furent réveillés par la sonnerie d'alarme. Le speedster ralentit. Mary arrêta la sonnerie, et une voix se fit entendre : « Toutes les voitures doivent rejoindre le point de contrôle local. Vitesse maximum trente kilomètres. Passez à la tour de contrôle. Toutes les voitures...»

Elle coupa le son. « Ça, c'est pour nous, dit Lazarus gaiement. Vous avez une idée ? »

Au lieu de répondre, Mary inspecta les environs. La clôture d'acier séparant l'autoroute contrôlée sur laquelle ils se trouvaient des voies de circulation locale était située à une cinquantaine de mètres sur leur droite, mais il n'y avait pas de rampe d'accès en vue – et sans doute pas avant la tour de contrôle. Mary reprit le contrôle manuel de sa voiture et se fraya un chemin à travers les files de véhicules au pas. Lorsqu'ils approchèrent de la barrière, Lazarus sentit son corps s'enfoncer dans le siège. La voiture s'ébranla, s'éleva et passa la clôture de quelques pouces. Mary réussit tant bien que mal à la poser sur l'autre voie.

Une voiture arrivait par le nord alors qu'ils étaient toujours en travers de la route. Elle ne faisait que du cent vingt, mais le conducteur, surpris, ne réagit que tardivement. Mary louvoya

pour l'éviter. Son véhicule se dressa sur ses roues arrière, maintenues par la poigne de fer des gyros. Mary en reprit le contrôle, non sans d'épouvantables grincements d'hercule contre verre dans le train arrière tandis qu'il luttait pour reprendre de l'adhérence.

Lazarus décontracta ses mâchoires et inspira profondément. Il soupira bruyamment. « J'espère qu'on ne va pas remettre ça de sitôt. »

Mary lui adressa un sourire moqueur. « Les femmes au volant vous rendent nerveux, Lazarus ?

— Moi ? Oh, non... non, pas du tout ! Mais prévenez-moi avant, la prochaine fois.

— Je ne savais pas moi-même ce que j'allais faire... et je ne le sais toujours pas. Je suis inquiète. J'espérais que nous pourrions nous cacher loin de la ville en attendant la nuit, mais mon petit exploit a certainement attiré l'attention. On nous aura signalés à la tour...

— Pourquoi attendre la nuit ? Autant plonger dans le lac avec votre machine infernale le plus tôt possible, non ?

— Je préférerais éviter cela. Nous avons déjà trop attiré l'attention sur nous. Un trimobile déguisé en voiture de série, c'est bien pratique, mais... si un procteur nous voit disparaître sous les

eaux du lac, quelqu'un finira bien par additionner deux et deux. Et alors ils débarqueront avec leurs séismos, leurs sonars, radars et Dieu sait quoi d'autre encore.

— Le Siège n'a donc pas d'écran protecteur ?

— Si, mais une installation aussi énorme ne pourra passer longtemps inaperçue — surtout s'ils ont une idée de ce qu'ils cherchent.

— Oui, vous avez raison, finit par admettre Lazarus. Nous ne leur amènerons pas ces fouineurs de procteurs. On ferait mieux de planquer la voiture quelque part et de disparaître dans la nature. » Il fronça les sourcils « N'importe où sauf au Siège.

— Non, nous devons aller au Siège, répondit-elle avec obstination.

— Mais pourquoi ? Si nous les conduissons...

— Taisez-vous un moment. Je voudrais essayer quelque chose. » Conduisant d'une main, elle fouilla dans la boîte à gants.

« Répondez, dit une voix.

— *La vie est courte...* » commença Mary.

L'échange terminé, elle continua sur un ton pressant : « J'ai des ennuis. J'ai besoin d'aide.

— D'accord.

— Y a-t-il un sous-marin disponible ?

— Oui.

— Parfait ; écoutez...» Elle expliqua en détail ce qu'elle désirait, s'interrompant une fois pour demander à Lazarus s'il savait nager. « Voilà, termina-t-elle. Faites vite !

— Un instant, Mary, protesta la voix. Vous savez bien que nous ne pouvons pas envoyer un sous-marin de jour, surtout par temps calme. C'est trop...

— C'est oui ou c'est non ? »

Une troisième voix s'interposa : « Ira Barstow. J'ai suivi votre conversation, Mary. Nous venons vous prendre.

— Mais... objecta la première voix.

— Tais-toi, Tommy. Occupe-toi de ton travail et laisse-moi faire. À tout de suite, Mary.

— Entendu, Ira ! »

Pendant la conversation, Mary s'était engagée dans le chemin de terre qu'elle avait déjà emprunté la nuit précédente – sans ralentir et apparemment sans regarder. Lazarus serrait les dents. Au passage, il vit un écriteau indiquant : ZONE CONTAMINÉE – *Entrée à vos risques et périls*, assorti du pictogramme habituel. Il haussa les

épaules. Un neutron ou deux de plus ne rendraient pas leur situation plus dangereuse qu'elle ne l'était déjà.

Mary freina brusquement devant un bouquet d'arbres rabougris qui poussait au bord de la route abandonnée. À quelques mètres devant eux, le lac s'étendait au pied d'une falaise basse. Elle détacha sa ceinture de sécurité, alluma une cigarette et se détendit enfin. « Il n'y a plus qu'à attendre. Malgré tous les efforts d'Ira, ils mettront au moins une demi-heure. Lazarus, vous croyez qu'on nous a vus nous engager dans ce chemin ?

— Pour tout vous dire, j'étais trop occupé pour regarder.

— Bah... personne ne vient jamais ici, à part quelques mauvais garçons » (... « et filles », compléta Lazarus *in petto*). Il continua à voix haute : « Ce panneau à l'entrée du chemin... la zone est très contaminée ? »

— Ça ? Rien à craindre, à moins que vous ne décidiez de vous y installer pour la vie... C'est nous le danger. Si nous n'étions pas obligés de rester à côté du communicateur...»

Celui-ci choisit ce moment pour se mettre en marche.

« Ça y est, Mary. Juste devant vous.

— Ira ? demanda-t-elle avec surprise.

— Oui, c'est moi, mais je suis au Siège. Pete Hardy était disponible à la poche d'Evanston, et je vous l'ai envoyé parce que c'était plus rapide.

— D'accord. Merci ! » Elle se tournait vers Lazarus pour lui parler lorsque ce dernier lui toucha le bras : « Regardez derrière nous ! »

Un hélicoptère atterrissait à moins de cent mètres de la voiture. Trois hommes en jaillirent. Des procteurs.

Mary ouvrit la portière d'un mouvement brusque et arracha sa robe qu'elle jeta au sol. D'un geste rapide, elle arracha un bouton du tableau de bord, puis se mit à courir, suivie par Lazarus qui dégrafait son kilt en gagnant la falaise, que Mary descendait déjà en bondissant. Lazarus la suivit plus lentement, en poussant des jurons chaque fois qu'il butait contre une pierre. Lorsque la voiture explosa, le souffle faillit les jeter au sol, mais le mur de la falaise les protégea des éclats.

Ils plongèrent ensemble.

Le sas du petit sous-marin était tout juste suffisant pour donner passage à une seule personne à la fois. Lazarus y poussa d'abord Mary. Comme elle résistait, il voulut lui donner une tape mais se rendit compte que c'était impossible sous

l'eau. Puis il passa un temps qui lui parut interminable à se demander s'il pourrait ou non respirer sous l'eau. « Qu'est-ce que les poissons ont de plus que nous ? » Le sas se rouvrit enfin et il réussit à s'y introduire. Le dispositif mit onze longues secondes à se vider de son eau. Lazarus regarda anxieusement son atomiseur noyé.

Mary parlait au pilote sur un ton pressant. « Écoutez-moi, Pete ! Trois procteurs nous avaient suivis en hélicoptère. La voiture leur a sauté au visage, mais s'ils ne sont pas tous morts ou blessés, il y aura bien un malin pour conclure que nous n'avons pu disparaître que sous l'eau. Il faut partir d'ici avant qu'ils prennent l'air pour se mettre à notre recherche. »

Pete manœuvra fiévreusement les commandes tandis qu'il parlait. « Même s'ils ne font qu'une recherche visuelle, il faudrait que je sorte du cercle de réflexion totale plus vite qu'ils ne pourront prendre de l'altitude – ce qui m'est impossible. » Néanmoins, le petit submersible s'enfonça à une allure rassurante.

Mary pensa appeler le Siège depuis le sous-marin mais y renonça : cela ne ferait qu'accroître les risques pour tout le monde. Elle se força à se calmer et se serra sur le siège trop étroit pour deux

personnes. Pete Hardy rasait le fond du lac en décrivant de grandes courbes. S'étant contraint à la cécité, il se repérait au radar.

Ils émergèrent de l'étang souterrain donnant accès au Siège. Entre-temps, Mary avait pris la décision de renoncer à toute forme de communication physique, y compris les émissions soigneusement protégées du Siège. Elle espérait trouver un télépathe disponible parmi les membres des Familles qui étaient soignés ici. La consanguinité inévitable dans les Familles Howard avait non seulement maintenu et renforcé leur longévité anormale, mais également certaines tendances génétiques défavorables. Aussi avaient-ils un fort pourcentage d'anormaux physiques ou mentaux. Le Conseil du contrôle génétique s'échinait sur le problème de l'élimination des tares tout en préservant la longévité, mais pendant encore bien des générations il leur faudrait en payer le prix par un excès d'anormaux.

Néanmoins, près de cinq pour cent de ces derniers étaient des télépathes naturels.

Mary se rendit immédiatement au sanctuaire où on leur prodiguait des soins. Lazarus Long la suivit. Elle prit l'infirmière en chef par les épaules. « Où est le petit Stephen ? J'ai besoin de lui

immédiatement.

— Parlez moins fort, la réprimanda l'infirmière. C'est l'heure de la sieste. Impossible.

— Il *faut* que je le voie, Janice, insista Mary. Cela ne peut pas attendre. Je dois transmettre un message à toutes les Familles, *immédiatement*. »

L'imposante infirmière en chef cala ses poings sur ses hanches. « Allez au bureau des communications. Je vous interdis de déranger mes enfants à cette heure.

— Je vous en prie, Janice ! Je ne peux pas utiliser un autre moyen de communication. Vous savez bien que je n'agirais pas ainsi sans raison impérieuse. Emmenez-moi voir Stephen.

— Cela ne vous servirait à rien du tout. Le petit Stephen a eu une de ses mauvaises périodes aujourd'hui.

— Alors choisissez-moi le meilleur de vos télépathes en état de travailler. Vite, Janice ! La sécurité de tous les membres en dépend !

— Ce sont les Administrateurs qui vous envoient ?

— Non, non ! Je n'ai pas eu le temps de les consulter ! »

L'infirmière hésitait toujours. Lazarus se

demandait à quand remontait la dernière fois où il avait dû coller une beigne à une dame lorsqu'elle céda. « Bien, je vais vous conduire à Billy... mais je ne devrais pas. Ne le fatiguez pas, surtout. » L'infirmière irritée les conduisit le long d'un couloir qui ouvrait sur des chambres d'enfant. Ils s'arrêtèrent devant l'une d'entre elles. Lazarus regarda du côté du lit et se détourna.

L'infirmière ouvrit un placard et en retira une seringue. « Il travaille sous hypnose ? demanda Lazarus.

— Non, répondit-elle sèchement. Il lui faut un stimulant pour percevoir notre présence. » Elle désinfecta le bras de la silhouette informe et lui fit l'injection. « Allez-y », dit-elle à Mary avant de se figer dans un mutisme désapprobateur.

La chose nommée Billy se retourna dans son lit, puis ses yeux se révulsèrent, roulèrent dans leurs orbites et finirent par se fixer sur eux. Un sourire élargit sa bouche. « Tante Mary ! Oooh ! Tu as apporté quelque chose au petit Billy aujourd'hui ?

— Rien, mon pauvre chéri. Tante Mary était trop pressée. Mais la prochaine fois, je t'apporterai une surprise. D'accord ?

— D'accord.

— Tu es un gentil garçon, dit-elle en lui

caressant les cheveux. Tu veux bien faire quelque chose pour tante Mary ? Lui rendre un grand, *grand* service ?

- Bien sûr !
- Tu entends tes amis ?
- Oui.
- Tous ?
- Bah... la plupart ne disent rien.
- Appelle-les, alors. »

Après un court silence, il confirma : « Ça y est, ils m'ont entendu. »

— Bravo ! Écoute-moi attentivement, mon grand : À toutes les Familles : message urgent ! L'Aînée Mary Sperling vous parle. Après décision du Conseil, le Grand Administrateur s'apprête à arrêter toutes les Familles révélées. Le Conseil lui a donné carte blanche – et je suis personnellement certaine qu'ils vont utiliser tous les moyens, même ceux contraires à l'Alliance, pour nous arracher le soi-disant secret de notre longévité, y compris les tortures mises au point par les inquisiteurs des Prophètes ! » Sa voix se brisa. « Ne perdez pas un instant ! Trouvez-les, mettez-les en garde, cachez-les ! Chaque minute compte ! »

Lazarus lui toucha le bras et murmura à son

oreille. Elle fit un signe d'assentiment.

« Si un de nos cousins est arrêté, sauvez-le *par tous les moyens* ! N'essayez pas de demander le respect de l'Alliance, ne perdez pas de temps à discuter... volez à son secours ! Allez, au travail ! »

Elle se ressaisit et continua sur un ton doux et las : « Alors, mon grand, ils nous ont entendus ?

— Bien sûr.

— Et ils le disent aux autres ?

— Oui, oui. Tous, sauf Jimmie le Cheval. Il est très en colère contre moi, ajouta-t-il sur un ton confidentiel.

— Jimmie le Cheval ? Où est-il ?

— Bah, là où il habite !

— À Montréal, expliqua l'infirmière. Mais ils sont deux dans cette ville. Votre message aura été reçu. Vous avez terminé ?

— En principe oui... mais peut-être devrions-nous faire relayer le message par un autre Siège.

— Non !

— Voyons, Janice...

— Je m'y oppose absolument. Je suppose que votre message était vraiment urgent, mais je voudrais lui donner l'antidote maintenant. Sortez d'ici. »

Lazarus prit Mary par le bras. « Allons, venez. Que le message ait été transmis ou non, vous avez fait tout votre possible. Venez. »

Tandis que Mary allait faire son rapport au Secrétaire Résident, Lazarus vaqua à ses propres affaires. Revenant sur ses pas, il se mit en quête de quelqu'un qui pourrait l'aider. Il tomba sur les hommes qui montaient la garde devant l'étang. « Service, commença-t-il.

— Service à vous », répondit l'un d'eux en regardant avec curiosité la quasi-nudité de Lazarus. Puis il se détourna — la vie privée des gens et leurs goûts vestimentaires ne regardent qu'eux.

« Dites-moi, les gars, vous ne connaîtriez pas quelqu'un qui pourrait me prêter un kilt ?

— Moi, par exemple, répondit le garde en souriant. Je reviens tout de suite, Dick. » Il conduisit Lazarus au quartier des célibataires, l'aida à sécher ses affaires et l'équipa de pied en cap, sans émettre le moindre commentaire sur l'arsenal accroché à ses cuisses poilues. Il savait par expérience que les anciens sont parfois susceptibles sur ce genre de détails. Il avait vu tante Mary Sperling sortir de l'eau du lac, mais n'en avait été nullement surpris car il avait

entendu la conversation entre Ira Barstow et Pete Hardy ; que l'ancien qui l'accompagnait eût choisi lui aussi de piquer une tête alourdi par tout son bardas ne l'étonnait pas assez pour lui faire oublier ses bonnes manières.

« Vous avez tout ce qu'il vous faut ? Les chaussures sont à votre taille ?

— Parfait. Merci », dit Lazarus en regardant son kilt, qui était un peu trop long pour lui. Après tout tant mieux. Un pagne, c'est bien beau sur Vénus, mais ici... Et puis, on se sent mieux quand on est *habillé*. « Merci encore, lui dit-il. À propos, c'est quoi votre nom ?

— Edmund Hardy, de la Famille Foote.

— Ah oui ? De quelle branche ?

— Charles Hardy et Evelyn Foote, Edward Hardy-Alice Johnson, Terence Briggs-Eleanor Weatheral, Oliver...

— Ça suffit. C'est bien ce que je pensais. Vous êtes un de mes arrière-arrière-petits-fils.

— Très intéressant, dit Hardy. Nous avons donc un seizième de sang en commun, sans compter la convergence. Puis-je vous demander votre nom ?

— Lazarus Long. »

Hardy secoua la tête. « Il doit y avoir erreur. Il

n'est pas dans ma lignée.

— Et Woodrow Wilson Smith ? C'était mon premier nom.

— Ah, bien sûr ! Mais je croyais que vous étiez... euh...

— Mort ? apparemment, non.

— Je ne voulais pas dire cela », protesta Hardy en rougissant devant ce terme brutal, se hâtant d'ajouter : « Content de vous avoir rencontré, grand'pa. J'avais toujours voulu connaître quelqu'un qui pourrait me parler du grand meeting des Familles de 2012.

— Tu n'étais pas encore né, ronchonna Lazarus. Et ne m'appelle pas grand'pa, je déteste ça.

— Excusez-moi, monsieur... je veux dire, Lazarus. Vous avez besoin d'autre chose ?

— Je n'aurais pas dû me fâcher. Non... ou plutôt oui. Il y a moyen de manger un morceau ? On était un peu pressés ce matin.

— Certainement. » Il l'emmena au mess, tira deux cafés pour son camarade de garde et lui-même et laissa Lazarus seul avec l'autochef. Il consomma la bagatelle de trois mille calories, sous la forme de saucisses, œufs à la coque, petits pains chauds avec beurre et confiture, café crème et accompagnements divers. Selon lui, il valait mieux

faire le plein car on ne savait jamais quand on en aurait de nouveau l'occasion. Puis il jeta ses plats dans l'incinérateur et se mit en quête d'un poste d'informations.

Il en trouva un dans la bibliothèque. Elle était vide, à part un homme du même âge apparent que Lazarus – mais la ressemblance s'arrêtait là, car l'étranger était frêle, son expression était empreinte de douceur et ses cheveux roux clairsemés ne ressemblaient en rien à l'épaisse toison grisonnante de Lazarus. Il était penché sur son poste, les yeux rivés aux lentilles.

Lazarus s'éclaircit bruyamment la voix et dit : « Salut. »

L'homme releva brusquement la tête. « Oh, désolé, vous m'avez surpris ! Vous désirez quelque chose ?

— Je cherchais un poste-info. Ça vous ennuierait de projeter sur l'écran ?

— Mais pas du tout. » Il effectua les réglages nécessaires. « Quel sujet vous intéresse ?

— Je voulais voir s'il y avait des nouvelles sur nous – sur les Familles.

— C'est exactement ce que je cherchais moi-même. Mettons le son et laissons-le faire.

— D'accord, dit Lazarus en allant régler

l'appareil. Quel est le mot de passe ?

— Mathusalem. »

La machine cliqueta à une allure effrénée, passant de piste en piste, puis ralentit et annonça après un *clic* triomphal : « LES NOUVELLES FRAÎCHES, le seul service d'informations affilié à tous les réseaux. Vidéocanal direct avec Luna City, correspondants tri-D dans tout le Système. Premiers sur l'information, rapides et complets. — Lincoln, Nebraska : un Savant accuse les Vieux ! Le Dr. Witwell Oscarsen, président honoraire de l'Université Bryan, demande une reconsidération officielle du statut du groupe familial qui se fait connaître sous le nom de "Familles Howard". "Il est prouvé, a-t-il déclaré, que ces gens ont résolu le problème de l'accroissement, peut-être indéfini, de la durée de la vie humaine. Il faut les en louer, car il s'agit d'une recherche estimable et potentiellement féconde. Mais leur affirmation qu'il ne s'agirait que d'une prédisposition héréditaire défie à la fois la science et le sens commun. Notre connaissance des lois modernes de la génétique nous permet d'affirmer avec certitude qu'ils se refusent à livrer au public une ou des techniques secrètes leur permettant d'obtenir ce résultat.

» Il est contraire à notre éthique de monopoliser des conquêtes scientifiques au profit d'une minorité. Lorsque ces conquêtes ont trait à la vie elle-même, cela devient une trahison à l'égard de l'humanité entière. Il est de mon devoir de citoyen de demander à l'Administration de prendre des mesures énergiques, et je rappelle que les sages auteurs de l'Alliance ne pouvaient prévoir une telle situation. Nos coutumes ont été créées par des hommes et sont par conséquent une tentative limitée d'organisation d'une infinité de relations complexes. Il s'ensuit nécessairement que ces coutumes doivent souffrir des exceptions. Pour résoudre une situation sans précédent... »

Lazarus coupa le son. « Ça vous suffit ?

— Oh ! oui, soupira l'étranger. Je l'ai déjà entendu. J'ai rarement vu un tel manque de rigueur sémantique. Cela me surprend, car le Dr. Oscarsen a fait du bon travail dans le passé.

— Il est devenu gâteux, lança Lazarus tout en reprogrammant la machine. Il prend ce qu'il veut, jette le reste aux ordures – et s'imagine qu'il en résulte une loi naturelle. »

La machine cliqua et s'immobilisa de nouveau. « LES NOUVELLES FRAÎCHES, le seul service d'informations...»

« On ne peut pas couper la pub ? » suggéra Lazarus.

Son compagnon jeta un coup d'œil sur le panneau. « Elle n'est pas équipée pour cela. »

« Ensenada, Baja California. Jeffers et Lucy Weatheral ont demandé à être protégés par les procureurs, alléguant qu'un groupe de citoyens avait fait irruption dans leur appartement, les soumettant à diverses indignités et commettant d'autres actes antisociaux. Les Weatheral reconnaissent appartenir aux notoires Familles Howard et prétendent que ce fait serait à l'origine de ces actes supposés. Le Prévôt du District a mis l'affaire en délibéré, faisant remarquer que les plaignants n'apportaient aucune preuve de ce qu'ils avançaient. Un meeting de masse prévu pour ce soir permettra...»

L'étranger se tourna vers Lazarus. « Vous avez entendu, cousin ? C'est le premier cas de violence collective antisociale depuis plus de vingt ans... et ils en parlent comme si c'était la météo...»

— Pas tout à fait, dit Lazarus avec pessimisme. La connotation des termes nous décrivant était négative.

— Oui, mais très habilement. Je doute qu'un seul des termes utilisés dépasse un indice

émotionnel de un virgule cinq, alors qu'ils ont le droit de monter jusqu'à cent.

— Vous êtes psychométricien ?

— Non, pas vraiment. Pardon je ne me suis pas présenté. Andrew Jackson Libby.

— Lazarus Long.

— Je sais. J'étais là hier soir.

— Libby... Libby... je n'arrive pas à vous placer, mais votre nom sonne familier.

— Je suis un peu dans le même cas que vous.

— Vous avez changé de nom pendant l'Interrègne ?

— Oui et non. Je suis né après la Deuxième Révolution, mais les miens ont été convertis à la Nouvelle Croisade, ont rompu avec les Familles et changé de nom. Je n'ai appris que j'étais un Membre qu'à l'âge adulte.

— Ça alors ! C'est intéressant. Comment vous a-t-on retrouvé, si ma question n'est pas indiscrete ?

— Eh bien, j'étais dans la Marine lorsqu'un de mes supérieurs...

— Ça y est ! Je me disais bien vous étiez dans la Marine Spatiale ! Vous êtes Slipstick Libby, le Calculateur ! »

Libby sourit gauchement. « C'est ainsi qu'on

m'a surnommé.

— Évidemment. La dernière casserole que j'ai pilotée était équipée de votre rectificateur paragravitationnel. Et les réacteurs directionnels étaient commandés par votre différentiel fractionnel. Mais je l'avais installé moi-même – en empruntant votre brevet. »

Libby ne parut pas se formaliser de ce vol. Son visage s'illumina. « Vous vous intéressez à la logique symbolique ?

— À titre pratique seulement. J'ai d'ailleurs introduit une modification dans votre appareil, basée sur les alternatives rejetées de votre treizième équation. En substance, voilà en quoi cela consistait : si l'on croise dans un champ de densité x avec un gradient normal...»

Ils abandonnèrent définitivement le langage tel que le parle le terrien ordinaire. Le poste-info continuait de cliqueter, mais à chaque nouveau début de programme Libby appuyait sur le bouton d'arrêt sans même s'en rendre compte.

« Je vois, dit-il enfin. J'avais songé à une modification similaire, mais le coût en eût été trop élevé. Votre solution est bien moins onéreuse que la mienne.

— Comment le savez-vous ?

— Cela ressort de vos chiffres. Votre appareil contient soixante-deux pièces en mouvement, ce qui fait, en fabrication standardisée, approximativement cinq mille deux cent onze opérations automatisées à zéro-therblig, tandis que la mienne...

— Andy, s'enquit Lazarus avec sollicitude, vous n'avez jamais la migraine ? »

Libby reprit son air gauche et timide. « Mon talent n'a rien d'anormal. Il est théoriquement possible de le développer chez n'importe quel individu sain.

— Aussi facile, dit Lazarus, que d'apprendre à un serpent à faire des claquettes... à condition de réussir à lui mettre des chaussures. Mais je suis content de vous avoir rencontré. J'ai entendu des histoires sur vous, quand vous étiez jeunot. Vous étiez bien dans le Corps de Constructions Cosmiques, n'est-ce pas ?

— Station Terre-Mars Trois, confirma Libby.

— Ouais, un copain m'en avait parlé sur Mars. Il faisait du commerce à Drywater. J'y ai également connu votre grand-père maternel. Un vieux bouc intraitable !

— Je crois, oui.

— Et comment ! On s'est opposés lors du

meeting de 2012. Il savait y faire avec les mots... C'est drôle, je m'en souviens comme si c'était hier. Ma mémoire a pourtant tendance à baisser, surtout en ce qui concerne le siècle dernier.

— C'est une inévitable nécessité, dit Libby.

— Ah bon ? Pourquoi ?

— Les expériences s'additionnent linéairement, mais les rapports entre les impressions de la mémoire connaissent une expansion illimitée. Si nous vivions mille ans, il serait absolument nécessaire de trouver une méthode d'associations éclectique, sans quoi nous nous noierions dans une mer de connaissances impossibles à évaluer. Résultat : la folie, ou la faiblesse d'esprit.

— Vraiment ? Il serait peut-être temps d'y songer.

— On trouvera certainement une solution.

— Il faudrait s'y mettre dès maintenant, avant d'être pris de vitesse...»

Le poste se manifesta de nouveau en émettant le signal annonçant une communication urgente. « LES NOUVELLES FRAÎCHES ! Flash spécial ! Le Conseil Suprême suspend l'Alliance ! Au titre de la clause d'urgence de l'Alliance, le Conseil a ce matin autorisé le Grand Administrateur à arrêter et interroger tous les membres des Familles Howard

– et ceci, *par tous les moyens* ! Le Grand Administrateur nous a fait la communication suivante : “La suspension des garanties civiles de l’Alliance ne s’applique qu’au groupe connu sous le nom de Familles Howard ; toutefois, les agents du gouvernement sont autorisés à prendre toutes les mesures requises par les circonstances pour appréhender rapidement toutes les personnes visées. Nous demandons aux citoyens de supporter avec bonne humeur les inconvénients mineurs que cela pourrait leur causer ; vos droits privés seront respectés dans toute la mesure du possible ; votre droit de libre déplacement pourra connaître une interruption temporaire, mais une compensation économique est prévue.”

» Chers amis et auditeurs, qu'est-ce que cela veut dire ? En quoi cela va-t-il vous affecter *personnellement* ? LES NOUVELLES FRAÎCHES donnent maintenant la parole à voter commentateur favori, Albert Reifsider :

“Service, Citoyens ! Ne vous alarmez pas. Pour le citoyen libre moyen, cet état d’urgence causera moins d’inconvénients qu’une trop forte baisse de la pression barométrique ! Ne vous en faites pas ! Vaquez tranquillement à vos affaires ! Et rendez Service.

» Aujourd’hui, vos coutumes seront peut-être légèrement bousculées, mais demain, la semaine prochaine, l’année prochaine, l’Administration vous aura fait faire un immense pas en avant vers une vie plus longue et plus heureuse ! N’en espérez pas trop dans l’immédiat, mais l’aube d’un nouveau jour approche ! Oh, oui ! Le secret jalousement gardé par une minorité...” »

Long regarda Libby avec une grimace, puis coupa.

« Bel exemple de journalisme impartial », dit Libby avec amertume.

Lazarus alluma une cigarette avant de répondre. « Vous en faites pas, Andy. Il y a des jours heureux et d’autres moins. Le peuple s’est remis en marche... et contre nous, cette fois. »

III

L’immense terrier qu’était le Siège des Familles connaissait une activité fiévreuse alors que le jour

touchait à sa fin. Les Membres ne cessaient d'arriver par les tunnels, de l'Illinois comme de l'Indiana. Dès la tombée de la nuit, le lac souterrain connut un bel embouteillage de submersibles de sport, de voitures trafiquées comme celle de Mary, d'embarcations de surface modifiées en véhicules subaquatiques. Tous étaient chargés de réfugiés à demi asphyxiés d'avoir attendu si longtemps au fond de l'eau leur tour de pouvoir émerger.

Comme la salle de réunions était trop petite pour pouvoir contenir tout ce monde, on ôta les cloisons séparant le réfectoire du grand salon, afin de pouvoir les accueillir tous. À minuit, Lazarus monta sur une estrade improvisée. « Okay. Mettez-la en sourdine. Ceux qui sont devant s'assoiront par terre pour que les autres puissent voir. Je suis né en 1912. Qui dit mieux ? »

Après une pause, il continua. « Qui dirigera la discussion ? »

Trois noms furent proposés. Le dernier nommé se leva. « Axel Johnson, de la Famille Johnson. Je retire ma candidature et je suggère que les autres en fassent autant. Lazarus s'en est très bien tiré hier soir. Je suggère qu'il continue. »

Les deux autres se retirèrent et aucun nouveau

nom ne fut proposé. « Si tout le monde est d'accord, je continue. Avant de discuter les propositions, je voudrais un rapport de notre Administrateur sur la situation. Il y a des disparus, Zack ? »

Zaccur Barstow prit la parole sans prendre la peine de s'identifier : « Je parle au nom des Administrateurs : nous n'avons pas encore réuni toutes les informations, mais à notre connaissance, aucun des nôtres n'a été arrêté. Sur les neuf mille deux cent quatre-vingt-cinq Membres révélés, neuf mille cent six se sont cachés – telle était du moins la situation il y a dix minutes, lorsque j'ai quitté le bureau des communications. Ils ont trouvé refuge ici, dans d'autres forteresses des Familles, chez des Membres non révélés et en d'autres endroits. La mise en garde lancée par Mary Sperling a eu un succès inespéré en regard du délai le séparant de la mise à exécution des décisions du Conseil. Il en reste néanmoins cent soixante-dix-neuf dont nous sommes sans nouvelles. Il est vraisemblable que nous les verrons arriver dans les heures ou les jours qui suivent. Certains sont peut-être en sécurité tout en étant dans l'incapacité de communiquer avec nous.

— Soyez plus précis, Zack, insista Lazarus. Y a-

t-il une chance pour que *tous* s'en sortent ?

— Absolument aucune.

— Pourquoi ?

— Parce que nous savons que trois de nos Membres se rendent sur la Lune par des moyens de transport publics, sous leur identité révélée. Et d'autres que nous ne connaissons pas se trouvent sans doute dans une situation analogue. »

Un petit homme pointa un doigt accusateur vers l'Administrateur. « Question. Pourquoi nos cousins en danger n'ont pas tous été protégés par un conditionnement hypnotique.

— Il n'y avait...

— J'exige de savoir pourquoi.

— Silence, rugit Lazarus. Chacun parlera à son tour. Et on ne fait le procès de personne ici. Continuez, Zack.

— Fort bien. Je vais néanmoins donner une réponse à cette question : chacun sait que lors du relâchement de la "Mascarade" la majorité avait voté contre de telles précautions hypnotiques et, si je me souviens bien, le cousin qui soulève aujourd'hui cette objection avait contribué par son vote à cet état de faits.

— C'est faux ! Et j'insiste pour...

— FERMEZ-LA ! » hurla Lazarus en le regardant d'abord avec fureur, puis avec attention. « Vous faites la preuve que la Fondation aurait mieux fait de développer l'intelligence plutôt que la longévité, l'ami. » Lazarus s'adressa à la foule. « Chacun pourra parler, mais dans l'ordre. S'il l'ouvre à nouveau, je lui fais avaler ses dents. Tout le monde est d'accord ? »

Il y eut des murmures de surprise et d'approbation, mais personne ne souleva la moindre objection. Zaccur Barstow continua : « Néanmoins, suivant les conseils de Ralph Schultz, nous avons au cours des trois derniers mois enjoint les membres des Familles révélées de se soumettre à une instruction hypnotique, et je dois dire que nos efforts ont été couronnés de succès.

— Parlez clair, dit Lazarus. On est couverts, ou non ?

— Nous ne le sommes *pas*. Au moins deux des Membres, certains d'être arrêtés, ne bénéficient pas de cette protection. »

Lazarus haussa les épaules avec fatalisme. « C'est clair comme de l'eau de roche. La partie est finie. Une piqûre pour leur délier la langue, et la "Mascarade" est à l'eau. Nous voilà dans une

situation nouvelle. Qu'allons-nous faire ? J'écoute vos propositions. »

Dans la salle de navigation de la fusée antipodique *Wallaby*, le télécom cliqueta, se tut, et éjecta une bande imprimée telle une langue impudente. Le copilote fit pivoter son gymbal et arracha le message.

Il le lut et le relut. « Capitaine, préparez-vous à...

- Des ennuis ?
- Lisez. »

Le capitaine prit la feuille que le copilote lui tendait et poussa un sifflement. « Et merde ! Je n'ai jamais arrêté personne. Je crois même n'avoir jamais assisté à une arrestation. Comment fait-on ?

- Je m'en remets à votre autorité supérieure.
- Ah oui ? dit le capitaine sur un ton piqué. Eh bien, quand vous aurez fini de faire le malin, vous vous rendrez à l'arrière et procéderez à l'arrestation.
- Hein ? Ce n'est pas ce que je voulais dire. C'est vous qui représentez l'autorité ici. Je vous remplace aux commandes et vous pourrez y aller.

— Pas question. Je vous délègue mon autorité.
Exécutez vos ordres.

— Un moment, Al. Je ne me suis pas engagé pour...

— Obéissez !

— D'accord, d'accord, capitaine ! »

Le copilote entra dans la cabine des passagers. La fusée venait de pénétrer dans l'atmosphère et glissait majestueusement vers le sol en poussant son hurlement caractéristique. Il se demanda ce qu'aurait donné une arrestation en apesanteur. Fallait-il procéder avec un filet à papillons ? Il repéra le passager et lui toucha le bras. « Service, monsieur. Il doit y avoir une erreur dans nos listes. Pourrais-je voir votre billet ?

— Mais certainement.

— Cela vous ennuierait de venir avec moi au petit salon ? Nous y serons plus tranquilles et nous pourrons nous asseoir tous deux.

— Avec plaisir. »

Dès qu'ils furent dans le compartiment réservé, le copilote le fit asseoir, puis secoua la tête avec agacement. « Je suis vraiment stupide ! J'ai oublié mes listes à l'avant. Je reviens tout de suite. »

Il sortit et referma la porte à glissière. Le

passager entendit un déclic curieux. Soudain devenu méfiant, ce dernier essaya d'ouvrir la porte. Elle était verrouillée.

Deux procureurs vinrent le chercher à Melbourne. Tandis qu'ils l'escortaient, il put entendre des remarques étonnamment hostiles fuser de la foule : « Tiens, voilà un de ces mecs ! » « Lui ? Il n'a pourtant pas l'air *vieux* ! » « Quel prix pour les glandes du singe ? » « Ne le regarde pas comme ça, Herbert. » « Pourquoi pas ? Il mérite bien pire. »

Dans le bureau du Prévôt, on le fit asseoir avec une politesse de pure forme. « Voyons, monsieur, dit le Prévôt avec un léger accent local, si vous voulez bien nous aider en permettant à l'ordonnance de vous faire une injection dans le bras...

— Dans quel but ?

— Je suis certain que vous ne refuserez pas cet acte de coopération sociale. Cela ne vous fera aucun mal.

— Là n'est pas la question. J'exige une explication. Je suis un citoyen libre des États-Unis d'Amérique.

— Nous le savons, mais la juridiction de la Fédération – au nom de laquelle j'agis ici –

supplante celle de tous ses États membres. Si vous voulez bien relever votre manche.

— Je refuse. J'exige que l'on respecte mes droits civiques.

— Tenez-le bien, les gars ! »

Il fallut quatre hommes pour le maîtriser. Avant même que l'aiguille s'enfonce dans son bras, son visage se tordit de douleur et il serra les mâchoires. Puis il resta assis sans bouger, le regard dans le vague. Les officiers de la paix attendaient que la drogue fasse son effet. Puis le Prévôt souleva une de ses paupières et dit : « Je pense qu'il est prêt. Il ne pèse guère plus de soixante kilos, et l'effet a été rapide. Où est la liste de questions ? »

Un de ses adjoints la lui tendit et il commença : « Horace Foote, est-ce que vous m'entendez ? »

Les lèvres de l'homme tressaillirent, et ils crurent qu'il allait parler. Puis sa bouche s'ouvrit et un flot de sang lui inonda poitrine.

Le Prévôt lui souleva la tête et l'examina rapidement. « Vite, un chirurgien ! Il s'est pratiquement sectionné la langue avec les dents ! »

Le capitaine du ferry pour Luna City, *Rayon-de-Lune*, regardait son troisième officier d'un air

furieux en brandissant le message dans sa direction. « Que signifie cette plaisanterie ? Expliquez-moi ça ! »

L'officier essaya de lire mais le capitaine tenait avec obstination le message à bout de bras. Il le scruta de nouveau et le lut à voix haute : «... impératif d'empêcher le sujet de se blesser. Nous vous demandons de les rendre inconscients sans avertissement préalable. » Il froissa le papier et le jeta. « Qu'est-ce qu'ils s'imaginent ? Que je dirige Coventry ? Pour qui se prennent-ils ? *Me* dire ce que je dois faire dans *mon* navire avec *mes* passagers ! Je ne le ferai pas ! Y a-t-il une loi qui m'y oblige ? Y en a-t-il une, oui ou... ? »

Le troisième officier continua d'examiner en silence la structure de la cloison.

Le capitaine cessa de faire les cent pas. « Où est le commissaire de bord ? Jamais là quand on a besoin de lui.

- Je suis là, capitaine.
- Il était temps !
- Je n'ai pas bougé, monsieur.
- Cessez de discuter. Tenez. Débrouillez-vous avec ça. »

Il lui tendit la dépêche et sortit.

Un mécanicien, le commissaire et le médecins du bord effectuèrent une petite modification dans le système de distribution d'air. Deux passagers inquiets cessèrent momentanément de l'être sous l'influence d'une dose non létale de gaz sédatif.

« Un nouveau rapport, monsieur.

— Posez-le là, dit le Grand Administrateur d'un ton las.

— Et le Conseiller Bork Vanning désire vous voir.

— Dites-lui que je regrette, mais que j'ai trop de travail.

— Il a beaucoup insisté pour vous voir, monsieur. »

Le Grand Administrateur Ford répondit rageusement : « Eh bien, dites à l'Honorabile M. Vanning que ce n'est pas lui qui commande ici ! » Ford se massa les tempes un instant, puis ajouta avec calme : « Non, Gerry, ne lui dites pas cela. Soyez diplomate... mais ne le laissez pas entrer. »

Lorsqu'il se retrouva seul, l'Administrateur prit le rapport. Il passa sur les indications de service, et lut : « Synopsis de l'entretien avec le Citoyen Potentiellement Proscrit Arthur Sperling.

Transcription intégrale jointe. Conditions de l'entretien : le sujet a reçu une dose normale de néo-scop après inhalation d'une dose inconnue d'hypnotal gazeux. Antidote...» Un synopsis, ça ! Il faudrait un jour guérir les bureaucrates de cette prolixité ! Y avait dans l'âme des fonctionnaires de carrière un amour immodéré de la paperasse ? Il continua plus bas : «... a déclaré que son nom était Arthur Sperling, de la famille Foote, et qu'il était âgé de cent trente-sept ans. (Âge apparent du sujet 45 ans (± 4) Cf. rapport bio. joint.) A admis faire partie des Familles Howard. A déclaré que les Familles avaient un peu plus de cent mille membres. On lui a demandé de rectifier en lui suggérant que le chiffre réel devait être plus proche de dix mille, mais il a persisté dans sa déclaration originale. »

Le Grand Administrateur lut une seconde fois cette partie, puis sauta plusieurs lignes pour trouver le passage clé : «... a affirmé avec insistance que sa longévité était due uniquement à son héritage. A admis que des moyens artificiels avaient été utilisés pour lui conserver une apparence juvénile, mais a maintenu fermement que son espérance de vie était inhérente et non acquise. Il lui a été suggéré que ses aînés l'avaient soumis à son insu, au cours de ses premières

années, à un traitement destiné à accroître la durée de sa vie ; le sujet a admis que c'était possible. Pressé de donner les noms de personnes qui auraient pu effectuer un tel traitement, il est revenu à sa déclaration précédente, *i.e.* que de tels traitements n'existaient pas.

» A donné les noms et dans certains cas les adresses (processus des associations surprises) de près de deux cents membres de son groupe, pas encore identifiés par nos services (voir liste jointe). La technique ardue a eu raison de ses forces ; le sujet a sombré dans une profonde apathie dont aucun stimulus dans les limites de tolérance admises n'a pu le faire sortir (cf. rapport bio.).

» Conclusion selon analyse accélérée, méthode Kelly-Holmes : Le sujet ne possède pas, et ne croit pas en l'existence de l'objet de la recherche. Ne se souvient pas d'avoir expérimenté l'objet de la recherche, mais fait erreur sur ce point. La connaissance de l'objet de la recherche est limitée à un petit groupe, de l'ordre de vingt personnes. Un membre de ce groupe d'élite pourra être localisé par un processus d'élimination à triple concaténation. Probabilité sujette aux conditions : 1) que l'espace social topologique soit continu et inclus dans l'espace physique de la Fédération

Occidentale ; 2) qu'au moins un trajet concaténal existe entre les sujets appréhendés et ce groupe d'élite. Aucune de ces conditions ne peut être vérifiée à ce jour, mais la première condition est solidement étayée par l'analyse statistique de noms fournis par le sujet. Ladite analyse corrobore également l'estimation faite par le sujet quant à l'importance totale du Groupe, et la seconde condition considérée négativement impliquerait que le groupe clé possédant l'objet de la recherche a pu l'appliquer sans contact dans l'espace social, ce qui est une impossibilité.

» Estimation du Temps de Recherche : 71 heures (± 20 h). Cette estimation sera...»

Ford posa brutalement le rapport sur les papiers qui encombraient déjà son bureau à l'ancienne. Les imbéciles ! Incapables d'admettre qu'un rapport est négatif ! Et ça se dit *psychographes* !

Empli de désespoir et de frustration, il se prit le visage entre les mains.

Lazarus tapa sur la table, utilisant la crosse de son atomiseur en guise de marteau. « N'interrompez pas celui qui a la parole ! » rugit-il, puis il ajouta : « Mais soyez bref. »

Bertram Hardy intervint : « Comme je le disais, ces éphémères n'ont aucun droit que nous, membres des Familles, soyons tenus de respecter ! Nous devons agir avec habileté, malice, dissimulation et, une fois notre position consolidée, avec *violence* ! Nous ne sommes pas davantage tenus de considérer leur bien-être qu'un chasseur ne l'est de lancer un cri d'avertissement à son gibier. Le... »

Une insulte jaillit du fond de la salle. Lazarus rétablit l'ordre et Hardy continua : « La soi-disant race humaine s'est divisée en deux ; il est temps que nous l'admettions. D'un côté, *homo vivens*, nous... et de l'autre, *homo moriturus*. Tout comme les dinosaures, les tigres à dents de sabre et les bisons, ils sont appelés à disparaître. De même que nous ne nous marions pas avec des singes, nous nous refusons à mêler notre sang au leur. Il faut gagner du temps, les apaiser par n'importe quelle fable, leur promettre la Fontaine de Jouvence – gagner du temps, jusqu'au jour de la bataille inévitable entre ces races naturellement antagonistes – *et la victoire sera nôtre !* »

Il n'y eut pas d'applaudissements, mais Lazarus put sentir l'hésitation. Les idées de Bertram Hardy allaient à l'encontre des schémas de pensée d'innombrables années de vie pacifique et facile, et

pourtant elles semblaient être l'instrument du destin. Lazarus ne croyait pas au destin – peu importait d'ailleurs en quoi il croyait. Mais il se demandait à quoi ressemblerait Frère Bertram avec deux bras cassés.

Eve Barstow se leva. « Si c'est cela que Bertram entend par la survie des mieux adaptés, dit-elle avec dégoût, je préfère aller vivre avec les antisociaux de Coventry. Toutefois, puisqu'il nous a proposé un plan que je rejette, je me dois de vous en soumettre un autre. Je n'accepterai jamais une solution aux dépens de nos pauvres voisins trop mortels. De plus, il me paraît évident que notre simple existence menace leur équilibre psychologique. Tous leurs efforts leur paraissent futiles en comparaison de ce que nous possédons. Nous pervertissons leur jugement, sapons leurs forces, éveillons chez eux une peur panique de la mort.

» Voici donc ce que je propose : révélons-nous tous, disons-leur *toute* la vérité, et demandons notre morceau de Terre, un petit coin où nous pourrons vivre à l'écart. Et si nos pauvres amis veulent l'entourer d'une barrière semblable à celle de la Réserve de Coventry, qu'ils le fassent. Il vaut mieux que nous ne nous retrouvions plus jamais face à face. »

Sur les visages, le doute le disputait à l'approbation. Ralph Schultz prit la parole. « Sans préjuger du plan d'Eve, j'affirme en tant que spécialiste que l'isolation sera difficile à réaliser avec les moyens de communication dont nous disposons. Tant que nous serons sur Terre...

— Alors, il faut aller sur une autre planète ! s'écria-t-elle.

— Laquelle ? demanda Hardy. Vénus ? Autant vivre dans un bain turc. Mars ? Tarie et irrécupérable.

— Nous la reconstruirons, insista-t-elle.

— Pas de notre vivant. Non, ma chère Eve, votre bonté vous fait honneur, mais ce n'est pas réaliste. Il n'y a qu'une seule planète vraiment vivable dans le Système solaire, celle où nous nous trouvons. »

Quelque chose dans les mots de Bertram Hardy produisit un déclic dans l'esprit de Lazarus, lui rappelant... quoi ? Une chose entendue jadis, en relation peut-être avec son premier voyage dans l'espace, plus d'un siècle auparavant. Misère ! Il n'arrivait pas à mettre le doigt dessus !

Soudain, la mémoire lui revint. Le vaisseau ! Le navire interstellaire dont la fabrication s'achevait sur orbite, entre la Terre et Luna. « Mes amis, dit-

il, avant de considérer l'éventualité d'une migration vers une autre planète, examinons toutes les possibilités. » Ayant obtenu l'attention, il poursuivit : « Vous est-il jamais arrivé de penser que toutes les planètes ne tournent pas autour de notre Soleil ? »

Zaccur Barstow rompit le silence. « Lazarus... vous n'êtes pas sérieux ?

— On ne peut plus sérieux.

— Je ne l'aurais pas cru. Voulez-vous vous expliquer ?

— Je vais le faire. » Il fit face à la foule. « Un vaisseau se trouve actuellement en orbite, un énorme truc, conçu pour faire des bonds entre les étoiles. Pourquoi ne pas s'en emparer pour aller à la recherche des quelques hectares dont on a besoin ? »

Bertram Hardy fut le premier à se remettre du choc. « J'ignore s'il s'agit d'une plaisanterie destinée à nous redonner courage ; mais dans l'hypothèse où notre Frère aurait parlé sérieusement, je vais lui répondre. Si je suis bien informé, les téméraires imbéciles qui ont l'intention d'entreprendre ce voyage pensent arriver à destination dans environ un siècle. Leurs petits-enfants y trouveront peut-être – je dis bien

peut-être – quelque chose. Inutile de vous dire que cela ne m'intéresse pas. Je n'ai nullement l'intention de rester enfermé un siècle durant dans une boîte en acier, si même je vis jusque-là.

— Une seconde, dit Lazarus. Où est Andy Libby ?

— Ici, répondit Libby en se levant.

— Venez par là. Avez-vous participé à la construction du nouveau navire pour le Centaure ?

— Non. Ni au premier, d'ailleurs.

— Voilà qui règle le problème, annonça Lazarus. Puisque ce n'est pas Libby qui a dessiné les propulseurs, le navire n'est pas aussi rapide qu'il pourrait l'être, et de loin. Au travail, jeune Slipstick. Il nous faut une solution rapide.

— Voyons, Lazarus, il n'est pas du tout certain...

— Théoriquement, c'est jouable ?

— Vous le savez aussi bien que moi, mais...

— Alors sortez-vous les doigts du nez et au boulot !

— D'... d'accord, dit Libby en rougissant comme un collégien.

— Un moment, Lazarus, intervint Zaccur Barstow. Votre proposition me plaît et j'aimerais que nous en discutions en détail. Ne nous laissons

pas effrayer par les appréhensions de Frère Bertram. Même si Frère Libby est incapable d'améliorer la propulsion – et très franchement, je doute qu'il le puisse ; croyez-moi, je m'y connais un peu en mécanique des champs –, je vous dirai qu'un siècle ne m'effraie pas. En utilisant l'hibernation et en travaillant par équipes, la plupart d'entre nous arriveront vivants. Et...

— Et qu'est-ce qui vous fait croire, l'interrompit Hardy, qu'ils nous laisseront utiliser le vaisseau ?

— Bert, lui dit Lazarus sèchement, demandez au Président l'autorisation de prendre la parole. Vous n'êtes même pas un délégué de Famille. Dernier avertissement.

— Comme je vous le disais, continua Barstow, il me paraît particulièrement approprié que ceux qui sont dotés d'une plus longue durée de vie explorent les étoiles. Peut-être est-ce là notre véritable vocation... Quant au navire dont Lazarus parlait, il est en effet possible qu'on nous en refuse l'utilisation, mais les Familles sont riches. S'il nous en faut un, ou plusieurs, nous pourrons les faire construire, et les payer. J'ai espoir qu'ils nous le permettront, car c'est peut-être la seule solution à notre problème qui ne mène pas à notre extermination. »

Barstow, en énonçant lentement ces derniers mots, fit courir un frisson dans la salle. Pour beaucoup d'entre eux le problème était si nouveau qu'il ne leur paraissait pas encore réel. Personne n'avait encore osé parler de ce qui les attendait si l'on ne trouvait pas de solution favorable. Entendre un administrateur parler ouvertement de sa crainte de voir les Familles exterminées – traquées puis abattues – avait éveillé en eux le fantôme dont on n'osait mentionner le nom.

« Bon, dit vivement Lazarus pour rompre un silence qui devenait intolérable, avant de creuser l'idée, voyons quelles autres propositions nous avons. Allez-y. »

Un messager arriva en toute hâte et parla à l'oreille de Barstow qui parut surpris au point de le faire répéter. Puis, il se leva, murmura quelques mots à Lazarus au passage et se hâta vers la sortie.

Lazarus se tourna vers la foule. « On va faire une pause, histoire de se laisser le temps de réfléchir à d'autres solutions... ou de s'en griller une », annonça-t-il en fouillant sa besace.

« Que se passe-t-il ? » demanda une voix dans la salle.

Lazarus prit le temps d'allumer une cigarette avant de répondre. « Je n'en sais trop rien encore.

Mais on dirait bien que la plupart de nos plans est devenue inutile. La situation a une fois de plus changé. À quel point, là est toute la question...

— Soyez plus précis !

— Eh bien, continua Lazarus sans se presser, il semble que le Grand Administrateur de la Fédération vient d'appeler Zack Barstow... Il connaissait son nom *et s'est servi de notre circuit secret.*

— C'est impossible !

— Ouais. Bien des choses le sont. »

IV

Zaccur Barstow essaya tant bien que mal de se calmer tandis qu'il gagnait la salle de communication.

De l'autre côté du vidphone, l'Honorable Slayton Ford en était au même point. Il ne se sous-estimait aucunement. Une longue et brillante carrière politique avait fait de lui le Grand

Administrateur du Conseil Occidental. Il était hautement conscient de la supériorité de ses compétences et de son incomparable expérience. Aucun homme ordinaire ne l'avait jamais impressionné lors d'une quelconque négociation.

Mais cette fois, c'était différent.

Comment serait un homme qui avait vécu deux fois plus longtemps que lui – pire, qui avait vécu quatre ou cinq vies d'adulte ? Ford avait souvent changé d'opinion depuis son enfance. Il savait que le fringant jeune homme qu'il avait été n'avait plus grand-chose à voir avec l'homme mûr qu'il était devenu. Qu'en serait-il de ce Barstow ? Sans doute était-il l'homme le plus capable et le plus astucieux d'un groupe dont tous les membres avaient une expérience que Ford ne pourrait jamais accumuler. Comment prévoir ses pensées, ses jugements, ses intentions, ses ressources ?

Ford n'était certain que d'une chose : il ne vendrait pas Manhattan pour vingt-quatre dollars et une caisse de whisky et n'échangerait pas le droit d'aînesse de l'humanité contre un plat de lentilles.

Il étudia l'image de Barstow lorsque celle-ci apparut sur l'écran. Un visage aux traits bien formés. Une expression emplie de force... Inutile

d'essayer d'intimider un homme de cette trempe. Et il paraissait jeune... plus jeune que Ford lui-même ! L'image inconsciente de son sévère et implacable grand-père disparut de son esprit, et il se détendit quelque peu. « Vous êtes le citoyen Zaccur Barstow ? demanda-t-il avec calme.

— Oui, Monsieur le Grand Administrateur.

— Et vous êtes le dirigeant des Familles Howard ?

— Je parle au nom de la Fondation. Je suis un responsable plutôt qu'un chef. »

Ford balaya sa remarque. « Je suppose que cette position vous donne une certaine autorité. Je ne peux pas négocier avec cent mille personnes. »

Barstow ne cilla même pas. Il avait saisi le message — « nous connaissons votre nombre exact » — mais n'y réagit pas. Il avait déjà accusé le coup en comprenant que leur Q.G. n'était plus secret, et que le Grand Administrateur était capable d'utiliser leur système de communications privé. Cela prouvait simplement qu'un ou plusieurs Membres avaient été pris et contraints à parler.

Il devenait donc inutile de bluffer, comme de parler plus que nécessaire : peut-être n'avaient-ils pas encore tous les faits en mains.

Barstow répondit presque immédiatement : « De quoi désiriez-vous me parler, monsieur ?

— De la politique de l'Administration à l'égard des Familles. Du bien-être et de l'avenir du groupe que vous représentez. »

Barstow haussa les épaules. « De quoi pourrions-nous discuter ? L'Alliance a été violée et vous avez le droit d'agir avec nous à votre guise pour nous arracher un secret que nous ne possédons pas. Que pouvons-nous faire d'autre que vous demander grâce ?

— Je vous en prie ! Pourquoi sortir votre couteau ? Nous avons un problème commun. Discutons-en ouvertement et essayons de lui trouver une solution. »

Barstow répondit lentement : « Je le voudrais bien... et je pense que vous le voulez aussi. Mais ce problème a pour base une fausse supposition : que nous, les Familles Howard, savons comment allonger la vie humaine, ce qui est inexact.

— Et si je vous disais que je sais que ce secret n'existe pas ?

— Hum... j'aimerais pouvoir vous croire. Mais pourquoi, dans ce cas, nous persécutez-vous comme des rats ? »

Ford plissa le front. « Vous connaissez peut-

être la vieille histoire du théologien à qui on demanda de réconcilier la doctrine de la Merci divine avec la damnation des mort-nés. Le Tout-Puissant, déclara-t-il, juge parfois nécessaire de faire en public des choses qu'il réprouve en privé. »

Barstow ne put réprimer un sourire. « Je vois l'analogie. Est-elle réellement pertinente ?

— Je le pense.

— Votre appel ne se résume donc pas simplement à des excuses de bourreau ?

— Non. Je l'espère du moins. Êtes-vous au fait de la politique ? Je suppose que oui, votre position l'exige. »

Barstow opina du chef ; Ford lui expliqua que son administration était la plus durable depuis la signature de l'Alliance. Il avait survécu à quatre Conseils. Pourtant, sa position était maintenant si incertaine qu'il ne pouvait risquer un vote de confiance — surtout pas au sujet des Familles Howard. Sa majorité déjà chancelante s'effondrerait sûrement. S'il refusait la décision du Conseil et exigeait un tel vote, le leader de l'actuelle minorité le remplacerait sans doute à la tête de l'Administration. « Vous me suivez ? Je peux soit rester à mon poste et essayer de résoudre

le problème tout en étant contraint de suivre une directive que je désapprouve, soit... me retirer et laisser mon successeur s'en charger.

— J'imagine que ce n'est pas un conseil que vous êtes venu chercher ?

— Oh, non ! La décision du Conseil sera appliquée — que ce soit par moi ou par M. Vanning. Je préfère que ce soit par moi. La question est : puis-je compter sur votre aide, oui ou non ? »

Barstow hésita, tout en se remémorant rapidement la carrière politique de Ford : le premier mandat de sa longue administration avait presque été qualifié d'âge d'or. Homme sage et pragmatique, Ford avait réussi à appliquer les principes de liberté humaine exposés par Novak dans la lettre de l'Alliance. Ce fut une période de bonne volonté générale, d'expansion, un processus civilisateur qui avait semblé permanent et irréversible.

Pourtant, une régression avait suivi, dont Barstow comprenait les raisons au moins aussi bien que Ford. Lorsque la masse focalise son attention sur un seul problème à l'exclusion des autres, la situation est mûre pour les opportunistes, les démagogues et les ambitieux de

tout poil. Les Familles Howard avaient générée en toute innocence la crise dont elles souffraient, en révélant, bien des années auparavant, leur existence au commun des mortels. Peu importait que leur « secret » fût inexistant ; son effet corrupteur était, lui, bien réel.

Au moins Ford comprenait-il vraiment la situation...

« Nous vous aiderons, répondit-il brusquement.

— Excellent. Quelles sont vos suggestions ? »

Barstow se mordit la lèvre inférieure. « Existe-t-il un moyen de faire cesser cette action violente, cette violation de l'Alliance ? »

Ford secoua la tête. « Il est trop tard. »

— Même si vous déclarez publiquement que notre secret...»

Ford le coupa. « Je serais démis de mes fonctions avant d'avoir pu finir ma phrase. D'ailleurs, on ne me croirait pas. Et – ne vous méprenez pas sur ce que je vais vous dire – malgré ma sympathie pour votre peuple, je ne le ferais pas même si je le pouvais. Ce problème est un cancer qui ronge notre société, et il doit être réglé. On m'a forcé la main, certes... mais nous ne pouvons pas revenir en arrière. Il faut trouver une solution. »

Barstow était assez sage pour savoir qu'un homme qui s'opposait à lui n'était pas forcément un scélérat. Il protesta néanmoins : « On persécute mon peuple.

— Votre peuple, dit Ford avec force, représente un millième de la population totale... et je dois trouver une solution pour *tous* ! Ce que je vous demande, ce sont des suggestions en vue d'une solution valable pour *tous*. En avez-vous ?

— Je me le demande, répondit Barstow lentement. Si j'admets qu'il vous faut continuer à arrêter les miens, à les interroger de façon odieuse et illégale – je suppose que je n'ai pas le choix...

— Non, vous n'avez pas le choix, et moi non plus. » Ford fit la grimace. « J'essaierai de rendre cette action aussi humaine que possible – mais j'ai les mains liées.

— Merci. Cependant, bien que vous m'ayez dit qu'il vous était impossible de vous adresser au peuple, vous n'en avez pas moins à votre disposition d'énormes moyens de propagande. Ne serait-il pas possible d'organiser une campagne d'information ? De prouver au peuple qu'il n'y a pas de secret ?

— D'après vous ? lui demanda Ford.

— Probablement pas, admit Barstow.

— De toute façon, je ne crois pas que ce serait une solution. Le peuple – mes proches, même – s'accrochent à cette croyance en une Fontaine de Jouvence, parce que l'alternative serait trop amère. Savez-vous ce que cela signifierait pour eux d'admettre la vérité nue ?

— Continuez.

— Pour moi, la mort n'était tolérable que parce qu'elle était la grande démocrate qui traite tous les hommes en égaux. Mais maintenant, elle a des favoris. Zaccur Barstow, pouvez-vous comprendre l'amère jalouse d'un homme de, disons, cinquante ans qui se trouve confronté a l'un des vôtres ? Cinquante ans... dont vingt ans d'enfance, plus dix avant d'avoir un métier. Il n'acquiert pas une position respectable avant quarante ans, et ne peut devenir un homme important qu'après la cinquantaine. »

Ford se pencha vers l'écran et continua avec une sobre emphase. « Et maintenant, où en est-il ? Sa vue baisse, les forces de sa jeunesse sont loin, son cœur et son souffle “ne sont plus ce qu’ils étaient”. Ce n'est pas encore la sénilité, pourtant... Il ressent les premiers frissons du grand froid qui l'attend. Il sait, il *sait* !

— C'était inévitable, et l'homme a appris à s'y

résigner.

— Oui, mais voilà... *vous* êtes venus. Il a honte de sa faiblesse, honte devant ses enfants ; il n'ose plus faire de projets d'avenir, tandis que vous planifiez joyeusement des événements qui ne se produiront que dans cinquante ou cent ans. Quelle que soit sa valeur, quelque peine qu'il se donne, *vous* le dépasserez, *vous* lui survivrez. Et, dans sa détresse, vous êtes *bons* avec lui. Faut-il s'étonner qu'il vous haïsse ? »

Barstow le regarda avec lassitude. « Et *vous*, Slayton Ford, me haïssez-vous ?

— Non, non. Je ne peux pas me permettre de haïr quiconque. Mais laissez-moi vous dire ceci, ajouta-t-il soudain, avec sauvagerie, c'est que si un tel secret avait existé je vous l'aurais arraché par tous les moyens !

— Je vous comprends. » Barstow se tut pour réfléchir. « Nous ne pouvons hélas pas faire grand-chose. Nous ne sommes même pas responsables de ce qui nous arrive. Il y a cependant une chose que nous pouvons vous offrir.

— Oui ? »

Barstow la lui expliqua.

Ford secoua la tête. « Médicalement, c'est faisable, et je ne doute pas que la moitié de votre

héritage prolongerait la durée de la vie humaine. Mais, même si les femmes acceptaient d'être fertilisées par la semence de vos hommes – ce qui est loin d'être certain –, il en résulterait la mort psychique de tous ceux qui n'en bénéficieraient pas. On pourrait s'attendre à une explosion de frustration et de haine qui sonnerait le glas de l'humanité. Non, peut importe la motivation, nos coutumes sont ainsi faites : on ne peut croiser les êtres humains comme s'il s'agissait d'animaux. Cela ne serait pas toléré.

— Oui, je le sais, dit Barstow. C'est pourtant tout ce que nous pouvons vous offrir.

— Je suppose que je devrais vous en être reconnaissant, mais ne peux me résoudre à vous remercier. Mais soyons réalistes. Individuellement, vous êtes sans aucun doute des hommes honorables et dignes d'être aimés. Mais collectivement, vous êtes aussi dangereux que des pestiférés. Il faut donc vous mettre en quarantaine. »

Barstow acquiesça. « Mes cousins et moi étions déjà parvenus à cette conclusion. »

Ford parut soulagé. « Je suis heureux de vous voir si raisonnables.

— Nous ne pouvons pas nous permettre de ne

pas l'être. Alors ? Une colonie ségréguée, une sorte de Réserve comme celle de Coventry ? Madagascar, peut-être ? Ou bien pourrions-nous réhabiliter les îles Britanniques, puis nous étendre à l'Europe lorsque la radioactivité aura suffisamment diminué ?

— Impossible. Cela reviendrait à léguer le problème à nos héritiers, lesquels se trouveraient en face d'un groupe considérablement plus fort qu'aujourd'hui, susceptible de les vaincre. Non, Zaccur Barstow. Vous et les vôtres devez quitter cette planète ! »

Barstow pâlit ostensiblement. « Je me doutais que nous en arriverions là. Et où irons-nous ?

— Où vous voudrez. Vous avez le choix entre toutes les planètes du Système solaire.

— Laquelle ? Venus n'est guère attrayante, et même si nous la choisissions, nous accepteraient-ils ? Selon les accords de 2020, les Vénusiens ne dépendent plus de la Terre. Certes, depuis la Convention des Quatre Planètes, ils acceptent quelques immigrants triés sur le volet, mais de là à ouvrir leurs frontières à cent mille hommes que la Terre trouve trop dangereux pour elle...

— Évidemment. Choisissez-en une autre.

— Laquelle ? Les autres planètes ne sont pas

viables. Rendre habitable ne serait-ce que la plus accueillante d'entre elles demanderait des efforts surhumains, des moyens financiers illimités et les meilleurs ingénieurs.

— Faites cet effort. Notre aide sera généreuse.

— Je n'en doute pas. Mais cette solution sera-t-elle vraiment meilleure à la longue ? Allez-vous interdire les voyages interplanétaires ? »

Ford se redressa subitement. « Je vois ce que vous voulez dire, mais je n'avais jamais considéré le problème sous cet angle. Voyons... Ne vaut-il pas mieux abandonner le voyage spatial que laisser cette situation dégénérer en guerre ? Ce ne serait pas la première fois.

— Oui, quand les Vénusiens nationalisèrent leurs terres. Mais les voyages ont repris, Luna City a été reconstruite et le fret interplanétaire est dix fois plus important qu'auparavant. Pourrez-vous y mettre un terme ? Et pour combien de temps ? »

Ford retourna le problème sous toutes les coutures. Non, il ne pourrait pas interdire définitivement l'exploration de l'espace, aucune Administration n'en serait capable. Peut-être pourrait-on frapper d'interdit la planète choisie ? Cela durera une génération, deux, trois... au mieux. Quelle différence cela faisait-il ? Le Japon

ancien avait tenté de s'isoler de la sorte, ce qui n'empêcha pas les démons étrangers d'arriver dans leurs navires. Aucune culture ne peut s'isoler éternellement, et à chaque rencontre, la plus forte mange l'autre. C'est une loi naturelle inéluctable.

Une quarantaine efficace et permanente était donc impossible. Il ne restait ainsi qu'une seule solution – une solution déplaisante. Mais Ford savait être dur lorsqu'il le fallait. Oubliant la présence de Barstow sur l'écran, il s'adonna à certains calculs. S'il livrait la localisation exacte du Centre des Familles Howard au Prévôt-Chef, il ne suffirait que d'une heure ou deux pour le réduire en miettes, à moins qu'ils ne disposent d'un système de défense extraordinaire. Il ne s'agissait de toute façon que d'une question de temps. Une fois que l'on aurait procédé à l'arrestation, il serait facile de trouver les autres membres du Groupe. Avec un peu de chance, ils seraient tous sous les verrous en un ou deux jours.

Ensuite, il avait le choix entre deux solutions : les liquider ou les stériliser. Laquelle serait la plus humaine ?

Ford savait que cela mettrait un point final à sa carrière. Il serait disgracié, sans doute envoyé à Coventry. Mais, étant de ces hommes qui placent

le bien commun avant le leur propre, il n'en avait cure.

Barstow ne pouvait lire les pensées de Ford ; il sentit néanmoins qu'il avait pris une décision, et qu'elle était défavorable aux siens. C'était le moment de jouer sa dernière carte.

« Monsieur le Grand Administrateur...

— Hein ! Oh ! oui, pardon, j'étais préoccupé. »

C'était peu dire. Se trouver face à un homme qu'il venait de condamner à mort lui causait la plus vive douleur. Il se drapa de toute sa dignité. « Merci d'avoir consenti à me parler, Zaccur Barstow. Je suis désolé...

— Monsieur le Grand Administrateur !

— Oui ?

— Je propose que nous quittions le Système solaire.

— *Comment ? Vous parlez sérieusement ?* »

Barstow parla rapidement, sur un ton persuasif, lui expliquant l'embryon de plan de Lazarus Long, improvisant les détails au fur et à mesure qu'il parlait, glissant sur les obstacles et glorifiant les avantages d'une telle entreprise.

« Cela pourrait marcher, répondit Ford après un silence. Il existe des difficultés, d'ordre

politique surtout, que vous n'avez pas mentionnées, et une inconnue majeure : le temps. Mais il y a une chance. » Il se leva. « Retournez auprès des vôtres. Ne les mettez pas encore au courant. Je vous rappellerai plus tard. »

Barstow revint à pas lents tout en se demandant ce qu'il allait bien pouvoir dire à ses Frères. Ils exigeraient un rapport complet qu'en principe il ne pourrait refuser. Il tenait pourtant à collaborer avec le Grand Administrateur tant que la chance d'une issue favorable subsistait. Il fit brusquement demi-tour, gagna son bureau, et fit appeler Lazarus.

« Alors, Zack, dit Long en entrant. Qu'a donné tout ce bla-bla ?

— Du bon et du moins bon...» Il lui fit un résumé bref mais précis de leur conversation. « Retournez dans la salle et essayez de gagner du temps. Vous y arriverez ?

— Hum... oui, je crois.

— Alors, dépêchez-vous, et revenez me voir immédiatement. »

Le prétexte invoqué par Lazarus obtint un accueil pour le moins défavorable. Impossible de

les tenir tranquilles ou d'ajourner la séance. « Où est Zaccur ? », « Nous exigeons un rapport ! », « Que signifie cette mystification ? »

Lazarus les fit taire d'un rugissement. « Fermez-la, bande d'imbéciles ! Zack vous parlera lorsqu'il sera prêt ! Ne lui forcez pas la main ; il sait ce qu'il fait. »

Un homme se leva au fond de la salle. « Je rentre chez moi !

— Embrassez les procteurs de ma part », lui répondit Lazarus mielleusement.

L'homme parut stupéfait et se rassit.

« Un autre candidat ? Il serait temps que vos cervelles de moineau comprennent que vous êtes devenus des hors-la-loi. Les négociations que Zack vient d'entamer avec le Grand Administrateur sont le dernier rempart entre vous et les procteurs. Maintenant, vous faites ce que vous voulez. La séance est ajournée. »

« Bon, Zack, disait Lazarus quelques minutes plus tard. En gros, Ford va faire jouer tous les leviers pour nous refiler le gros navire et nous permettre de mettre les voiles. Exact ?

— Il s'y est pratiquement engagé.

— Oui... Tout en faisant croire au Conseil qu'il essaie de nous extorquer notre "secret". Autrement dit, il va les rouler. Exact ?

— Je n'avais pas pensé aussi loin, mais...

— C'est vrai, n'est-ce pas ?

— C'est... c'est certainement vrai, oui.

— Bien. Est-ce que l'ami Ford se rend vraiment compte de ce ça veut dire pour lui, et aura-t-il assez de cran pour aller jusqu'au bout ? »

Barstow compila dans son esprit tout ce qu'il savait de Ford. « Oui, il en est conscient et il a la force d'y faire face.

— Parfait. Et vous ? *Êtes-vous* prêt ? » La voix de Lazarus se fit accusatrice.

« Moi ? Je ne vous comprends pas.

— Vous aussi, vous allez embobiner les nôtres, n'est-ce pas. Aurez-vous les tripes de faire face quand ça bardera ?

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire, Lazarus... Je n'ai pas l'intention de tromper qui que ce soit, et surtout pas les membres des Familles.

— Regardez vos cartes de plus près, continua implacablement Lazarus. Votre part du marché est de vous assurer que tous les nôtres, hommes,

femmes et enfants, seront de la partie. Vous croyez vraiment obtenir l'unanimité des cent mille Membres ? Des clous ! Vous n'arriveriez même pas à leur faire chanter le *Yankee Doodle* en chœur !

— Il le faudra bien, persista Barstow. Ils n'ont pas le choix. Si nous n'émigrons pas, ils nous abattront jusqu'au dernier. Je suis certain que Ford n'hésitera pas à le faire.

— Pourquoi n'êtes-vous pas allé le leur dire, alors ? »

Barstow ferma les yeux avec lassitude. « Je ne sais pas.

— Je vais vous dire pourquoi. Vos intuitions valent mieux que les pensées de la plupart des hommes. Vous m'avez envoyé leur raconter des histoires parce que vous saviez que la vérité craint. Le dilemme “tu pars ou tu meurs” aurait semé la panique et un désordre sans nom. Quelques lavettes en kilt auraient même voulu rentrer chez elles pour réclamer le respect de l’Alliance. Ces imbéciles auraient tout gâché en révélant nos intentions. C'est vrai ou c'est faux ?

— C'est vrai. Je n'y avais pas pensé, mais vous avez parfaitement raison.

— Bien sûr que vous le saviez. Votre intuition ne vous trompe pas, Zack, et c'est ça qui me plaît

en vous. Donc, vous et Ford allez tromper tous les habitants de cette Terre sans exception – et je répète ma question : *aurez-vous les tripes d'aller au bout ?* »

V

Les membres des Familles formaient des petits groupes agités. « Je ne comprends pas, disait l'Archiviste à ceux qui l'entouraient. C'est la première fois qu'un administrateur intervient dans mon travail. Zack a fait irruption dans mon bureau en compagnie de Lazarus Long et m'a ordonné de sortir.

— Que vous a-t-il dit exactement ? demanda quelqu'un.

— Je lui ai demandé : “En quoi puis-je vous être utile, Zaccur Barstow ?” et il m'a répondu sans la moindre courtoisie : “En décampant d'ici avec vos secrétaires !”

— Ce n'est rien en comparaison de ce qui m'est

arrivé », ajouta sur un ton lugubre Cecil Hedrick, de la Famille Johnson, ingénieur en chef des Communications. « Lazarus est venu me voir et il a été bien moins poli que cela.

— Vraiment ?

— Il est entré sans frapper et a dit qu'il venait me remplacer, sur les ordres de Zaccur. Je lui ai répondu que seuls mes opérateurs et moi-même étions habilités à manipuler les machines. Lorsque je lui ai demandé de me montrer ses ordres, savez-vous ce qu'il a fait ? Il m'a tout simplement menacé de son atomiseur.

— Ce n'est pas vrai !

— Je vous assure que si, cet homme est dangereux. Il est bon pour un ajustement psychologique. C'est de l'atavisme ou je ne m'y connais pas ! »

Lazarus Long apparut sur l'écran du Grand Administrateur. « Tout est dans la boîte ? » lui demanda-t-il.

Ford arrêta le facsimulateur. « J'ai tout, confirma-t-il.

— Okay, répliqua l'image de Lazarus Long. Je raccroche. » Une fois que son image eut disparu, Ford actionna le circuit interne :

« Demandez au Prévôt-Chef de venir me voir.
En personne. »

Exaspération et discipline se livraient une lutte sans merci sur les traits du chef de la Sûreté tandis qu'il pénétrait dans le bureau. Il n'avait jamais eu tant de travail que cette nuit, et voilà que le patron le demandait *en personne* ! Nom d'un chien, à quoi donc servent les vidphones, pensa-t-il avec énervement – avant de se demander pourquoi il n'avait pas plutôt pris un job dans la police ? Il gratifia son patron d'un salut tout aussi froid qu'inutile et lança : « Vous m'avez fait demander, Monsieur ? »

Ford ignora son ton. « Merci d'être venu. Tenez. » Il appuya sur un bouton, et une liste fut éjectée du facsimulateur. « Voici tous les noms des membres des Familles Howard. Arrêtez-les.

— Oui, monsieur. » Stupéfait, il regarda la liste en se demandant d'où il la tenait... Certainement pas de ses services. Le Vieux avait-il un service de renseignements dont il ignorait l'existence ?

« Elle est alphabétique, avec coordonnées géographiques. Lorsque vous les aurez triées, vous me renverrez... non, vous *viendrez me rapporter* l'original. Et faites cesser les interrogatoires. Contentez-vous de les incarcérer en attendant mes

instructions. »

Le Prévôt-Chef sentit que ce n'était pas le moment de poser des questions. « Bien, monsieur. » Il salua et sortit.

Ford revint à son communicateur et demanda qu'on lui envoie le chef du bureau des Ressources Territoriales et celui du Contrôle des Transports. Après quelques instants de réflexion, il ajouta le chef du bureau de la Logistique Civile.

Au Siège des Familles, les administrateurs avaient improvisé une réunion à laquelle Barstow ne prenait pas part. « Je n'aime pas ça, disait Andrew Weatheral. Je comprends qu'il n'ait pas voulu faire son rapport aux Membres, mais je croyais qu'il viendrait en discuter avec nous. Il aurait vraiment dû nous consulter. Qu'en pensez-vous, Philip ? »

Philip Hardy hocha la tête. « Je ne sais trop. Zaccur est intelligent... mais il aurait évidemment dû nous consulter. Il ne vous a parlé de rien, Justin ?

— Non, répondit Justin Foote sur un ton glacial.

— Que faire ? Nous ne pouvons guère exiger qu'il vienne nous rendre des comptes, à moins que

nous ne soyons décidés à le démettre de ses fonctions s'il refuse. J'avoue que je répugnerais à le faire. »

Ils discutaient toujours lorsque les procteurs arrivèrent.

Lazarus entendit le tumulte et comprit ce qui se passait – et pour cause... Certes, il aurait dû se laisser arrêter ostensiblement et sans résistance, pour montrer l'exemple. Mais les vieilles habitudes ont la vie dure. Il retarda l'inévitable en se faufilant dans les toilettes.

C'était une impasse. L'aérateur était vraiment trop étroit. Tout en réfléchissant, il fouilla son sac à la recherche d'une cigarette. Sa main rencontra un objet inconnu qu'il sortit. C'était le brassard qu'il avait « emprunté » au procteur de Chicago.

Lorsque l'un des procteurs chargés de « nettoyer » cette aile du Siège passa la tête dans les toilettes, il y trouva un autre procteur. « Il n'y a personne, annonça Lazarus. Je viens de regarder.

— Comment diable avez-vous fait pour arriver avant moi ?

— Je vous ai contourné en passant par le tunnel de Stoney Island, puis en empruntant les conduits d'aération. » Lazarus était tout à fait certain que

l'autre ignorait qu'aucun tunnel ne portait ce nom.
« Vous avez une clope ?

- C'est pas le moment de fumer.
- Bah... Mon légat est à des kilomètres d'ici.
- Mais le mien est à deux pas.
- Ah bon ? J'avais justement quelque chose à lui dire. » Lazarus s'avança, mais le procteur ne lui céda pas le passage. Il regardait avec curiosité le kilt de Lazarus, que celui-ci avait retourné. Vue de loin, la doublure bleue pouvait passer pour un kilt de procteur.

« De quelle station êtes-vous ? demanda le procteur.

— De celle-ci. » Il lui assena un coup au sternum du tranchant de la main. Il avait appris ça d'un instructeur qui affirmait qu'un coup au thorax était bien plus difficile à éviter qu'un direct à la mâchoire. Si l'homme était mort lors de la grève générale des transports de 1966, son œuvre lui avait survécu.

Avec le kilt de l'autre, qui lui allait à merveille, et un chapelet de grenades paralysantes en bandoulière, Lazarus se sentait plus dans le rôle. À droite, un passage à ciel ouvert menait au Sanctuaire avant de finir en cul-de-sac. Il prit donc le couloir de gauche et se retrouva dans un hall où

les membres des Familles étaient tenus en respect par un groupe de procteurs. Ignorant les siens, il se dirigea droit vers le légat et le salua. « Nous avons découvert une sorte d'hôpital, monsieur. Il nous faudrait une cinquantaine de civières.

— Allez trouver votre légat. Nous avons assez à faire comme ça. »

Lazarus faillit ne pas répondre. Son regard avait croisé celui de Mary Sperling. Ce fut elle qui détourna les yeux la première. Il se reprit et répondit : « Il est indisponible pour le moment, monsieur.

— Bon, sortez et exposez votre problème à la brigade sanitaire.

— À vos ordres. »

Il était déjà loin sur le tapis roulant du tunnel desservant la sortie de Waukegan lorsqu'il entendit les cris derrière lui. Deux procteurs arrivaient en courant.

Lazarus les attendit sous une arche enjambant un croisement. « Que se passe-t-il ? leur demanda-t-il sur un ton parfaitement naturel.

— Le Légat...» commença l'un d'eux. Il n'alla pas plus loin. Une grenade paralysante vint éclater à ses pieds. Une expression de surprise extrême envahit ses traits et il s'écroula par-dessus son

camarade.

Lazarus, à l'abri de l'arche, compta lentement jusqu'à quinze, puis attendit encore deux secondes afin d'être sûr que l'effet paralysant s'était dissipé. Il avait pourtant des fourmis dans la jambe gauche – il n'avait pas dû se retirer assez rapidement.

Il s'avança. Les deux hommes étaient évanouis ; personne d'autre n'était en vue. Étaient-ils vraiment venus pour l'arrêter ? Inutile de s'attarder ici, en tout cas. Il remonta sur le tapis roulant. Après tout, ce n'était peut-être pas après lui qu'ils en avaient, peut-être même ne l'avait-on pas trahi. Il ne resta cependant pas pour s'en assurer. S'il y avait une chose dont il était certain, c'est que si quelqu'un l'avait donné, il ne s'agissait sûrement pas de Mary Sperling.

Après avoir fait usage de deux autres grenades et de plusieurs centaines de mensonges, Lazarus parvint enfin à l'air libre. Dès qu'il fut hors de vue, il fourra le brassard et les grenades dans sa poche et se mit en quête d'un magasin de vêtements.

Il s'assit à une borne de vente, entra le code des kilts, regarda les modèles défiler sur l'écran en ignorant la voix persuasive du catalogue et finit par arrêter son choix sur un tissu ne rappelant en rien l'uniforme. Il tapa ses mesures, nota le prix,

introduisit un bon de crédit dans la machine et abaissa le levier, puis alluma une cigarette en attendant que sa commande fût prête.

Dix minutes plus tard, il fourra le kilt du procteur dans la poubelle et sortit, vêtu élégamment quoique de façon tapageuse. Bien qu'il y eût un siècle qu'il n'avait pas mis les pieds à Waukegan, il dénicha un hôtel de catégorie moyenne sans attirer l'attention par des questions malvenues, demanda une suite standard à la réception automatique et s'octroya sept heures de sommeil.

Il petit déjeuna dans sa chambre, tout en écoutant les informations d'une oreille distraite. Il s'intéressait, d'une certaine façon, à ce que l'on disait du raid sur le Siège des Familles, mais c'était un intérêt purement abstrait. En son for intérieur, il faisait déjà le deuil de cet épisode. Il se rendait compte avec le recul qu'il avait eu tort de reprendre contact avec les Familles — heureusement il s'en était tiré, et son identité d'emprunt n'avait aucun rapport avec ces événements.

Une phrase lui fit dresser l'oreille : «... y compris Zaccur Barstow, que l'on croit être leur chef.

» Les prisonniers sont actuellement dirigés vers une réserve de l'Oklahoma, près des ruines de la ville routière d'Okla-Orléans, à quarante kilomètres à l'est du Harriman Mémorial Park. Réserve que le Prévôt-Chef a décrite comme un "petit Coventry" ; il demande à tous les aéronefs de ne pas s'approcher à plus de quinze kilomètres. Nous n'avons pu joindre le Grand Administrateur, mais avons appris de source autorisée que ces arrestations massives avaient pour but d'accélérer les recherches visant à obtenir le fameux "Secret des Familles Howard" – leur technique pour prolonger indéfiniment la vie humaine. Cette action aura, on l'espère, pour résultat de briser le refus des leaders de ces hors-la-loi d'accéder aux demandes légitimes de la société. Cela leur démontrera efficacement que les droits civiques ne sont pas un paravent derrière lequel un groupe peut agir au détriment de l'ensemble de la société.

» Les biens mobiliers et immobiliers des membres de cette conspiration criminelle seront administrés par les agents du Conservateur Général durant l'emprisonnement...»

« Merde ! s'exclama Lazarus en éteignant le poste. De toute manière, je ne peux plus rien y faire. » Il était libre, et c'était cela qui importait. Se rendre maintenant n'aurait fait aucun bien aux

Familles. Après tout, il ne leur devait rien. Rien du tout.

Il était sans doute préférable qu'ils eussent été arrêtés tous en même temps. Cela avait certainement évité des lynchages, des pogroms. Lazarus savait d'expérience que sous le vernis de la civilisation, les hommes n'attendaient rien d'autre que ce genre d'occasions. Voilà pourquoi il avait suggéré à Zack cette ligne de conduite – et aussi parce qu'il fallait les avoir tous sous la main si le plan mis au point avec le Grand Administrateur voulait avoir une chance de réussir. Ils avaient de l'argent et n'avaient plus besoin de lui.

Il se demanda néanmoins comment Zack s'en tirait depuis sa disparition. Et aussi ce que Mary Sperling pensait de lui... Cela avait dû lui causer un choc de le voir apparaître en uniforme de procteur. Il aurait bien aimé pouvoir tirer les choses au clair avec elle.

Peu importait d'ailleurs ce qu'ils pouvaient penser... sous peu, ils seraient à des années-lumière d'ici, ou morts. Fin du chapitre.

Il décrocha le téléphone et appela le poste. « Capitaine Aaron Sheffield, annonça-t-il en ajoutant ses coordonnées. Dernier domicile postal,

Goddard Field. Pourriez-vous faire suivre mon courrier...» Il donna le numéro code de son appartement.

« Service, répondit l'employé. Ce sera fait.

— Merci. »

Il faudrait bien deux heures à son courrier pour arriver – une demi-heure de trajet et le reste à traîner dans les bureaux. Autant attendre ici... Il ne faisait aucun doute que ses persécuteurs avaient perdu sa trace. Cependant, rien ne l'intéressait à Waukegan : dès que le courrier arriverait, il louerait un véhicule à commandes manuelles et irait...

Où exactement ? Qu'allait-il faire maintenant ?

Il examina plusieurs possibilités avant de devoir s'avouer que rien ne l'attirait d'un bout à l'autre du Système.

Cela l'effraya quelque peu. Il avait entendu dire, et était enclin à le croire, que le désintérêt était le début de la vieillesse. Il se surprit à envier les gens normaux – eux au moins pouvaient se faire détester de leurs enfants. L'affection filiale était rare dans les Familles ; c'est une relation difficile à maintenir durant un siècle entier. L'amitié, sauf celle entre les Membres, était chose fluctuante. Lazarus ne connaissait personne...

Une minute... Comment s'appelait ce planteur de Vénus, ce type qui connaissait tant de chansons populaires, si drôle lorsqu'il avait bu ? Ce serait amusant d'aller le voir, malgré son dégoût de Vénus.

Puis il se souvint. Un frisson glacial lui parcourut l'échine. Il ne l'avait pas revu depuis... combien d'années ? En tout cas, il était certainement mort et enterré depuis longtemps.

Oui, Libby avait raison, pensait-il sombrement, de préconiser un nouveau type d'associations mentales pour ceux qui vivaient longtemps. Pourvu que ces recherches soient entreprises et arrivent à des résultats avant que Lazarus en soit réduit à compter sur ses doigts ! Il y pensa encore pendant une minute ou deux avant de se rendre compte qu'il ne reverrait probablement jamais Libby.

Le courrier arriva et ne lui apprit rien d'important. Aucune lettre personnelle, mais il s'y attendait. Les plaquettes publicitaires allèrent à la corbeille, et il lut une seule lettre, en provenance des Docks Pan-Terra, lui annonçant que son croiseur convertible *Espion I* était entièrement révisé et à la disposition de son capitaine. Conformément à ses instructions, on n'avait pas

touché aux commandes d'astrogation. Désirait-il qu'on en reste là ?

Il décida d'aller le chercher et de partir dans l'espace. Tout valait mieux que de rester sur Terre à broyer du noir.

Vingt minutes suffirent à Lazarus pour payer l'hôtel et trouver un jet de location. Il décolla et se dirigea vers Goddard en suivant les voies du trafic local pour éviter d'avoir à donner son plan de vol. En principe, il ne voyait pas pourquoi la police serait à la recherche d'un certain « Capitaine Sheffield », mais c'était une habitude invétérée et il serait à Goddard bien assez tôt.

Pourtant, en survolant l'est du Kansas, bien avant d'arriver à destination, il décida d'atterrir.

Lazarus choisit un tout petit terrain où il ne risquait pas de tomber sur un procteur. Il descendit et chercha une cabine de vidphone isolée. Devant l'appareil, il hésita. Comment faire pour obtenir une communication avec la plus haute autorité de la Fédération ? S'il appelait simplement la tour Novak en demandant le Grand Administrateur Ford, non seulement il ne l'obtiendrait jamais, mais il aurait en plus le département de la Sûreté aux trousses – aussi certain qu'on paie des impôts.

L'unique moyen d'éviter cela était d'appeler directement la Sûreté et d'arriver à parler au Prévôt-Chef. Ensuite, il faudrait improviser.

« Département de la Sûreté Nationale, répondit une voix. Que désirez-vous, citoyen ?

— Service, dit-il de sa meilleure voix de commandement. Ici le Capitaine Sheffield. Passez-moi le Chef. » Il préférait ne pas en faire trop et misait sur son ton dirigeant pour se faire obéir.

De nouveau un court silence, puis... « À quel sujet, je vous prie.

— Je vous ai dit que j'étais le *Capitaine Sheffield*. » Une légère impatience commençait à poindre dans sa voix.

Un court silence. « Je vous passe le bureau du Commissaire Général », dit l'autre avec un soupçon de méfiance.

Cette fois, l'écran s'alluma. « Oui ? » dit le Commissaire Général en le dévisageant.

— Passez-moi le Chef ! Vite !

— À quel sujet... ?

— Au nom du ciel, mon ami, passez-moi le Chef. Je suis le *Capitaine Sheffield* ! »

Le Commissaire Général lui obéit. Son comportement s'expliquait mieux quand on savait

qu'il n'avait pas dormi de la nuit et que trop de choses s'étaient passées depuis vingt-quatre heures pour qu'il ait pu les assimiler. Lorsque le Prévôt-Chef apparut sur l'écran, Lazarus prit immédiatement la parole. « Ah, vous voilà enfin ! J'ai eu un mal fou à vous avoir. Connectez-moi sur votre circuit privé et mettez-moi *immédiatement* en communication avec le Grand Administrateur !

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Qui êtes-vous ?

— Écoutez-moi, l'ami, lui dit Lazarus avec une douce exaspération, je ne serais pas passé par vous si cela n'avait pas été urgent. Passez-moi le Vieux tout *de suite*. *Il s'agit des Familles Howard.* »

Le chef de la Sûreté fut instantanément sur le qui-vive. « Faites-moi votre rapport. Je vous écoute.

— Écoutez, dit Lazarus avec lassitude, je comprends que vous aimiez regarder par-dessus l'épaule de votre patron de temps à autre, mais je vous assure que ce n'est pas le moment. Si vous refusez, vous m'obligez à perdre deux heures précieuses pour aller le voir en personne. Il voudra certainement savoir pourquoi j'ai tardé, et vous pouvez parier votre kilt de parade que je le lui dirai. »

Le Prévôt-Chef décida de courir le risque. Il allait le brancher sur circuit triple. Si le patron ne sautait pas au plafond en le voyant sur l'écran, c'est que tout était en ordre. Dans le cas contraire, il coupait immédiatement et pourrait toujours prétendre qu'il s'agissait d'une erreur technique. Il composa le numéro.

L'Administrateur Ford parut complètement abasourdi en reconnaissant Lazarus. « Vous ! Mais comment diable... Est-ce que Barstow... ? »

— *Verrouillez votre circuit !* » intervint Lazarus.

Le Prévôt-Chef cligna des paupières lorsque l'écran s'éteignit. Donc, le Vieux *avait* des agents en dehors de ses services. Intéressant... et à suivre de près.

Lazarus lui fit un bref et honnête compte rendu des événements le concernant depuis la rafle, puis ajouta : « J'ai donc échappé aux recherches et je suis en liberté. J'aimerais avant tout savoir une chose : la proposition faite à Zaccur Barstow est-elle toujours valable ?

— Oui, bien sûr.

— Comment allez-vous faire pour transporter cent mille personnes à bord du *New Frontiers* sans montrer votre main ? Vous savez

parfaitement que vous ne pouvez pas vous fier à votre administration.

— Je sais. La situation présente est un expédient provisoire en attendant de mettre quelque chose sur pied.

— Ça c'est mon travail. Je suis le seul agent en liberté auquel vous puissiez vous fier. Maintenant, écoutez-moi...»

Huit minutes plus tard, Ford opinait gravement du chef en disant : « Cela pourrait marcher. Peut-être. Mettez-vous au travail immédiatement. Une lettre de crédit vous attendra à Goddard.

— Elle ne sera pas signée de votre main, j'espère ? Ça risquerait d'attirer l'attention.

— Ne me prenez pas pour un imbécile. Cela ressemblera à une transaction bancaire anonyme.

— Désolé. Comment pourrai-je me mettre en rapport avec vous lorsque ce sera nécessaire ?

— Ah oui... Retenez ce numéro de code. » Ford le lui communiqua lentement. « Il vous permettra de m'atteindre directement... Non, ne l'écrivez pas. Apprenez-le par cœur.

— Et si je veux parler à Zack Barstow ?

— Il faudra passer par moi, à moins que vous ne puissiez le joindre par télépathie.

— Je ne peux pas m'embarrasser d'un télépathe pour ce que je vais faire. Bon, je raccroche. Bye bye !

— Bonne chance ! »

Lazarus sortit de la cabine sans hâte apparente mais se dépêcha de récupérer son jet. Il ne connaissait pas assez les pratiques de la police pour être certain que l'appel n'avait pas été tracé. C'est en tout cas ce qu'il aurait lui-même fait à la place du Prévôt-Chef. Le cas échéant, le procureur disponible le plus proche était probablement déjà sur ses talons. Il était temps de partir, de préférence en brouillant la piste.

Il décolla et mit le cap à l'ouest, prenant garde à voler bien en dessous de la limite de la zone non contrôlée, jusqu'à ce qu'un banc de nuages le cache à ses éventuels poursuivants. Il fit alors volte-face et se dirigea vers Kansas City, sans quitter les couloirs de circulation locale. À Kansas City, il rendit son jet à l'agence de location et alla en taxi jusqu'à la station de Joplin, où il prit un jet-bus pour Goddard City sans prendre son billet à l'avance, s'assurant de cette manière que son nom n'arriverait pas sur la Côte Ouest avant lui.

Laissant de côté ses soucis, il consacra son temps à élaborer des plans.

Cent mille personnes d'un poids moyen de soixante-quinze – non, disons quatre-vingts kilos, cela faisait huit mille tonnes. *L'Espion I* pouvait à la rigueur arracher cette charge à la gravité, mais serait en conséquence aussi nerveux qu'un plat de cassoulet. Il en était de toute façon hors de question : on n'entassait pas des personnes comme des marchandises. Certes, *l'Espion I* aurait pu soulever ce poids mort – et mort était le mot, car ils le seraient certainement à l'arrivée. Il fallait donc trouver autre chose.

Acheter un paquebot spatial suffisamment grand pour amener les Familles jusqu'à l'orbite du *New Frontiers* n'était pas en soi difficile. La Compagnie des Quatre Planètes ne demandait qu'à se débarrasser de ses paquebots anciens qui, n'ayant plus la faveur du public, marchaient à perte. Mais un paquebot ne ferait pas l'affaire : il risquerait d'attirer la curiosité ; en outre – et cela permettait de résoudre la question –, le règlement exigeait que les navires de passagers aient un équipage humain complet, aucun système de pilotage automatique n'étant jugé assez fiable en cas de danger. Lazarus voulait pouvoir le piloter seul.

Il fallait donc trouver un cargo.

Lazarus connaissait l'endroit idéal où en dénicher un. Malgré tous les efforts pour rendre la Lune économiquement indépendante, les importations de Luna City dépassaient largement ses exportations. Sur Terre, dans ce genre de cas, les compagnies faisaient revenir leurs cargos à vide. Il en allait autrement pour le transport spatial : il était souvent plus rentable de laisser les navires s'accumuler sur place, surtout sur Luna où le métal de récupération atteignait un cours assez élevé.

Il descendit du bus à Goddard et se rendit aux chantiers de l'espace, paya sa facture et prit possession de l'*Espion I*, puis demanda qu'on lui programme un départ pour Luna. Il n'y avait rien de disponible avant quarante-huit heures, mais il ne se laissa pas abattre pour autant. Il retourna aux docks et fit annoncer qu'il était prêt à verser une grosse somme pour un échange. Vingt minutes plus tard, il avait l'assurance de pouvoir décoller le soir même.

Les heures restantes passèrent dans l'engrenage infernal des formalités inhérentes à tout voyage interplanétaire. Il commença par encaisser la lettre de crédit de Ford, puis fit de son mieux pour accélérer le processus de la même manière (presque légale) qu'il avait échangé son

tour dans la file d'attente... Mais sans succès. Deux siècles de pratique lui avaient enseigné qu'un pourboire devait être proposé avec autant de délicatesse et de détours qu'une proposition indécente à une femme respectable ; en quelques minutes, il en arriva à la morne conclusion que la vertu civique et l'honnêteté publique faisaient ici partie des murs : les fonctionnaires du port de Goddard se révélèrent totalement étrangers à la notion de pot-de-vin, de bakchich ou toute autre façon de lubrifier les rouages de la machine bureaucratique. Lazarus trouva cela admirable, mais fort gênant, d'autant plus que les heures passées à remplir des formulaires inutiles l'obligèrent à se passer d'un dîner gastronomique dans la salle de réception à ciel ouvert.

Il se laissa même vacciner à nouveau plutôt que de retourner à bord de l'*Espion I* chercher les papiers certifiant qu'il avait subi un traitement identique quelques semaines auparavant à son arrivée sur Terre.

Vingt minutes avant l'heure de départ qui lui avait été attribuée, il était assis aux commandes de l'*Espion I*, son sac aussi rempli de papiers officiels que son estomac était vide après l'ingestion du sandwich qu'il avait réussi à se procurer. Il avait calculé la trajectoire « Hohmann S » qu'il

comptait suivre et s'était servi du résultat pour programmer l'autopilote. Tous les témoins étaient au vert sauf celui du compte à rebours de la tour de contrôle. Il attendit dans la douce euphorie qui l'envahissait toujours à ce moment-là du départ.

Soudain, une pensée le frappa. Il défit sa ceinture de sécurité et sortit son exemplaire du *Supplément au Pilotage Terrestre et Dangers de la Navigation*. Voyons voir...

New Frontiers était sur une orbite circulaire d'exactement vingt-quatre heures, à une distance d'environ trente-neuf mille kilomètres du centre de la Terre, au-dessus du méridien de 106 degrés de longitude ouest.

Pourquoi ne pas y aller faire un petit tour de reconnaissance ?

L'Espion I avait une importante réserve de carburant. Évidemment, on lui avait attribuée une trajectoire pour Luna City, et non pour le grand navire en construction... Mais étant donné la phase actuelle de la Lune, la différence serait à peine visible sur les écrans – sans doute ne la remarquerait-on que bien plus tard, en analysant les boîtes noires. Il écoperait alors d'une amende, voire d'un retrait temporaire du permis. Les PV ne lui avaient jamais fait peur... Le jeu en valait la

chandelle.

Il fournit les données du problème à son calculateur balistique. En dehors de la vérification des éléments de l'orbite dans le *Pilotage terrestre*, il aurait pu le faire en dormant. Les manœuvres d'accostage d'un satellite en orbite étaient le b.a.-ba du métier ; même les étudiants connaissaient par cœur la double tangente d'une orbite de vingt-quatre heures.

Il transmit les réponses à l'autopilote durant le compte à rebours, termina avec trois minutes d'avance, remit sa ceinture de sécurité et se détendit lorsque l'accélération le colla à son siège. Dès qu'il fut en apesanteur, il vérifia position et vecteur puis, régla le réveil pour l'heure du rendez-vous puis s'endormit paisiblement.

VI

Lazarus fut réveillé environ quatre heures plus tard par la sonnerie. Il eut beau la couper, le son continuait de lui marteler les oreilles. Un coup

d'œil à l'écran lui en indiqua la raison : le gigantesque cylindre du *New Frontiers* évoluait maintenant tout proche. Il éteignit également l'alarme du radar et acheva la manœuvre d'approche sans faire appel au calculateur. Avant même qu'il eût terminé, la sonnerie du communicateur retentit. Le sélecteur trouva la bonne fréquence et un homme apparut sur l'écran : « Ici *New Frontiers*. Identifiez-vous.

— Vaisseau privé *Espion I*, Capitaine Sheffield. Mes compliments au commandant. Puis-je venir à bord ? »

Ils étaient enchantés d'avoir de la visite. Le navire était pratiquement terminé, en dehors des vérifications finales et de l'inspection officielle. L'imposante équipe d'ouvriers et de techniciens avait regagné la Terre et il ne restait à bord que les représentants de la Fondation Jordan et une demi-douzaine d'ingénieurs de la corporation chargée de la construction. Ces derniers, en proie à l'inactivité et à l'ennui, ne supportaient plus l'espace confiné. Ils n'attendaient qu'une chose : retrouver les plaisirs de la Terre. Un visiteur était une distraction bienvenue.

Lorsque Lazarus eut ajusté son sas à celui du grand navire, l'ingénieur en chef vint l'accueillir. Il

avait techniquement rang de capitaine car, bien que les moteurs ne fussent pas en marche, le navire était en vol orbital. Il fit faire à Lazarus le tour du propriétaire. Ils flottèrent à travers des kilomètres de couloirs, visitèrent des laboratoires, des entrepôts, des bibliothèques contenant des centaines de milliers de bobines, des hectares de fermes hydroponiques fournissant à la fois nourriture et oxygène, et des aménagements spacieux, confortables, voire luxueux, pouvant accommoder une colonie de dix mille personnes.

« Nous croyons que la colonie de l'expédition *Pionnier* était trop peu importante, lui expliqua le capitaine-ingénieur. Les spécialistes de la sociodynamique estiment que notre capacité suffira à maintenir notre niveau culturel actuel.

— Ça me paraît douteux, commenta Lazarus. Il y a plus de dix mille types de spécialisation.

— Certainement, mais le principe est d'avoir des experts de tous les arts et techniques majeurs, toutes les branches indispensables du savoir, puis, lorsque la colonie s'accroîtra, d'autres pourront être recréées à l'aide des ouvrages de référence – y compris la tapisserie et les claquettes. Voilà l'idée générale. Bien que ça ne soit pas vraiment mon rayon. Encore que ça doit être un sujet passionnant pour ceux qui aiment cela.

— Vous devez être pressé de partir. »

L'homme parut choqué. « Moi ? Vous ne vous imaginez pas que je vais partir avec eux ? Mon bon monsieur, je suis un ingénieur, pas un fieffé imbécile.

— Pardon.

— Bah, je n'ai rien contre un peu d'espace de temps en temps – je suis allé à Luna City un nombre incalculable de fois, et même jusqu'à Vénus. Vous ne croyez quand même pas que l'homme qui a dessiné le *Mayflower* a fait le voyage ? À mon avis, la seule raison pour laquelle ils ne seront pas tous devenus fous avant d'arriver, c'est qu'ils le sont déjà avant de partir. »

Lazarus changea de sujet. Ils ne s'attardèrent ni dans la salle des machines ni devant l'énorme convertisseur atomique, mais Lazarus apprit qu'ils étaient entièrement automatisés. L'absence totale de pièces en mouvement avait été rendue possible par les récentes avancées de la mécanique para-statique. Leur fonctionnement ne présentait donc qu'un intérêt purement académique, ce qui pouvait attendre. Ce qui intéressait Lazarus, c'était la salle de pilotage. Là, il posa d'innombrables questions, jusqu'à lasser son interlocuteur qui ne répondait plus que par politesse.

Lazarus se tut enfin, non par peur d'obliger son hôte mais parce qu'il en savait suffisamment pour pouvoir prendre le risque de piloter le navire.

Avant de partir, il apprit encore deux faits importants : dans neuf jours terrestres, juste avant les tests finaux, les occupants actuels du navire projetaient de passer le week-end sur Terre. Trois jours durant, le vaisseau serait donc vide, à part peut-être un ingénieur des télécommunications – Lazarus n'eut pas l'imprudence de demander cette précision. Mais il n'y aurait aucun garde – l'on ne pouvait imaginer à quoi cela aurait servi ; autant garder le Mississippi.

Il apprit également, en voyant arriver la fusée postale au moment où il partait, comment pénétrer dans le navire sans aide de l'intérieur.

À Luna City, Joseph McFee, agent de la Diana Terminal Corp., filiale de la Diana Fret, Inc., accueillit chaleureusement Lazarus. « Mais entre donc, cap'taine ! Tu bois quoi ? » Sans attendre la réponse, il lui versa un verre du tord-boyaux qu'il distillait lui-même. « Ça remonte à quand, la dernière fois... Bah, trop longtemps ! Quelles sont les nouvelles ? D'où débarques-tu ? J'espère que tu me ramènes de nouvelles blagues !

— De Goddard. » Il lui raconta l'histoire du capitaine et du V.I.P. et McFee riposta avec celle de la vieille fille en apesanteur, que Lazarus feignit de ne pas connaître. Puis, ils parlèrent politique et McFee lui exposa sa version de la « seule solution possible » à la question européenne, fondée sur une théorie complexe impliquant la non-validité de l'Alliance pour les peuples insuffisamment industrialisés. Lazarus se garda bien de l'interrompre, approuva quand il le fallait, accepta deux autres verres de l'horrible distillât, et attendit le moment propice pour aborder la question qui l'aménait.

« Tu as des cargos à vendre en ce moment, Joe ?

— Et comment ! Jamais eu autant de ferraille sur le terrain. T'as besoin de quelque chose ? Je te fais un prix.

— Peut-être. Peut-être pas. Ça dépend de ce que tu as.

— Dis-moi tout, j'ai forcément. Je n'ai jamais vu un marché si moribond... Certains jours, je ne fais pas entrer un seul putain de crédit. » McFee fronça les sourcils. « Et tout ça à cause de quoi ? Je vais te le dire, moi : à cause de ces Familles. Les gens ne veulent prendre aucun risque avant de

savoir de quoi il retourne. Ils ne savent même pas s'ils doivent faire des plans pour dix ans ou pour cent. Retiens bien ce que je te dis : si l'Administration parvient à arracher leur secret à ces gusses, on va se retrouver avec un boom sans précédent sur les investissements à long terme. Dans le cas contraire... ils ne vaudront pas un peso la douzaine. Et on se retrouvera avec une pagaille monstre qui fera passer la Reconstruction pour une aimable garden party. » Il fronça à nouveau les sourcils. « Quel genre de métal tu cherches ?

— Il me faut un cargo, pas du métal. »

McFee écarquilla cette fois les yeux. « Ooh ! Quel type ? »

— Difficile à dire comme ça. On peut aller jeter un coup d'œil ? »

Ils sortirent du dôme par le tunnel nord, puis évoluèrent avec aisance dans la faible gravité autour des navires entreposés. Lazarus détermina rapidement que seuls deux d'entre eux avaient à la fois la puissance et le volume d'air nécessaires. Le plus moderne était un tanker, mais un rapide calcul mental lui apprit que les ponts n'offraient pas un espace suffisant, même en comptant les réservoirs, pour accueillir huit mille tonnes de passagers. L'autre était un cargo d'un modèle plus

ancien, avec des injecteurs à pistons plutôt capricieux, mais qui avait une grande surface de ponts. Son tonnage était plus élevé que nécessaire – la charge humaine ayant un rapport poids/volume relativement faible –, cela rendrait les moteurs plus nerveux, ce qui pourrait avoir une importance capitale.

Quant aux injecteurs, il ferait avec... Il avait piloté bien pire que cela.

Lazarus marchanda longuement, non pour économiser de l'argent, mais parce que le contraire n'eût pas coïncidé avec son personnage. Ils convinrent d'un arrangement triangulaire compliqué, dans lequel McFee rachetait l'*Espion I* à son compte personnel. Lazarus lui délivra un certificat de non-gage contre lequel il reçut une facture de McFee, puis acquit le cargo contre le retour de la facture et une somme d'argent supplémentaire. McFee pourrait alors hypothéquer l'*Espion I* à la Banque du Commerce de Luna City, utiliser les dividendes ainsi obtenus et l'argent de Lazarus pour couvrir les frais de la transaction – avant l'inspection annuelle de ses comptes, ajouta Lazarus *in petto*.

En vérité, ce n'était même pas un pourboire. Lazarus avait joué sur le désir brûlant de McFee de

posséder un croiseur privé, dans lequel il voyait le parfait accessoire du célibataire en goguette ; il n'avait rien fait de plus qu'ajuster le prix à ce désir, prenant bien soin de ne le payer que lorsque les opérations bancaires concernant le paiement du cargo seraient terminées – et dans des conditions telles qu'il pouvait être certain que McFee n'en parlerait à personne, ce qui était exactement le but qu'il recherchait. Il brouilla encore davantage les pistes en demandant à sa victime des tuyaux sur le marché du tabac, pour lui faire croire que sa destination était Vénus, qui était notoirement le seul endroit où la demande était forte.

Moyennant un large paiement des heures supplémentaires, Lazarus réussit à faire mettre le cargo en état en quatre jours. Il quitta enfin Luna City, capitaine et propriétaire du *City of Chillicothe*, qu'il rebaptisa plus simplement *Chili*, en honneur du célèbre plat mexicain dont il raffolait mais qu'il n'avait, hélas, pas eu l'occasion de manger depuis bien longtemps. Ah, quel délice que ce ragoût de piments bien forts, de haricots rouges et de la vraie viande, pas la bouillie synthétique que les jeunots osait appeler ainsi. Il en eut l'eau à la bouche.

À cet instant, il n'y avait rien au monde qu'il ne désirât plus.

En approchant de la Terre, il demanda une orbite de stationnement, préférant ne pas atterrir pour économiser du carburant et ne pas attirer inutilement l'attention sur lui. Il n'aurait eu aucun scrupule à le faire sans autorisation, mais alors le *Chili* aurait pu subir une inspection à n'importe quel moment. Il préférait donc rester dans les limites de la légalité.

Il installa le *Chili* sur l'orbite qui lui fut assignée, recomposa son signal d'identification en s'assurant que le canot pourrait le déclencher puis gagna le terrain auxiliaire de Goddard à bord de ce dernier, qu'il laissa à l'entrepôt de la douane pour éviter la visite. Cette fois, il avait pris soin de se munir de tous ses papiers, et les formalités furent rapides. Ses projets étaient simples : trouver un téléphone et prendre contact avec Ford et Barstow, puis, s'il en avait le temps, essayer d'aller manger un vrai chili quelque part. Il n'avait pas osé appeler le Grand Administrateur depuis l'espace de peur que leur conversation ne fût sur écoutes.

Ford répondit immédiatement, bien que ce fût la nuit à la tour Novak. Lazarus pouvait juger à ses cernes qu'il n'avait pas fermé l'œil depuis longtemps. « Salut, dit Lazarus. Il faudrait mettre Zack Barstow au parfum. J'ai un tas de choses à vous raconter.

— Ah ! c'est vous, dit Ford sans enthousiasme. Je croyais que vous nous aviez fait faux bond. Où aviez-vous disparu ?

— J'étais allé acheter un navire, comme vous le savez fort bien. Appelez Barstow. »

Ford s'exécuta de mauvaise grâce. L'écran se divisa en deux, et Barstow apparut. Il paraissait plus surpris que soulagé de voir Lazarus.

« Il y a un problème ? demanda ce dernier. Ford ne vous a pas expliqué ce que j'étais allé faire ?

— Si, bien sûr, mais nous ignorions où vous étiez et ce que vous faisiez. Comme vous ne donnez pas signe de vie, nous pensions que vous aviez... disparu.

— Foutaises ! Vous savez que je ne ferais jamais ça. N'importe comment, me voilà. » Il leur raconta l'achat du *Chili* et sa petite excursion au *New Frontiers*. « Voilà comment je vois les choses. Ce week-end, lorsque le *New Frontiers* n'aura pour ainsi dire personne à bord, je fais atterrir le *Chili* dans la Réserve où les Familles sont parquées, on embarque tout le monde en vitesse, on récupère le *New Frontiers* et on met les voiles. Ça suppose un petit coup de pouce de votre part, Monsieur le Grand Administrateur. Vos procteurs devront

regarder du mauvais côté lors de l'atterrissement et du chargement ; puis il faudra passer le contrôle du trafic. Ensuite, il serait bon qu'aucun navire de guerre ne soit en état d'entreprendre une action contre le *New Frontiers* – s'il reste un officier des communications à bord, il aura largement le temps d'appeler à l'aide avant qu'on puisse le réduire au silence.

— Vous croyez sans doute que je n'y ai pas pensé ? rétorqua Ford sèchement. Je sais parfaitement qu'il faudra créer une diversion pour que vous ayez une chance de vous en tirer. Votre projet est pour le moins risqué.

— Pas tellement, répondit Lazarus, si vous faites un usage immodéré de vos pleins pouvoirs.

— Peut-être. Mais nous ne pouvons pas attendre quatre jours. Impossible de maintenir la situation actuelle aussi longtemps.

— Je ne le pourrai pas non plus », ajouta Barstow.

Lazarus les regarda avec surprise. « Hein ? Que se passe-t-il ? Expliquez-vous. »

Ils le firent : Ford et Barstow étaient engagés dans une tâche à la limite du possible qui consistait à faire avaler une triple supercherie aussi invraisemblable que complexe aux Familles,

à l'opinion publique et au Conseil Fédéral. Chacun de ces aspects présentait des difficultés pratiquement insurmontables.

Ford n'osait faire confiance à personne, car même ses plus proches collaborateurs étaient touchés par l'hystérie autour de la Fontaine de Jouvence... Il y avait forcément des exceptions, mais il était trop risqué de compromettre toute l'organisation sur la base de cette assertion. Paradoxalement, il lui fallait convaincre le Conseil que les mesures qu'il avait prises étaient les meilleures pour atteindre le but défini par le Conseil lui-même.

De plus, il devait rédiger quotidiennement des bulletins d'information pour faire croire au public qu'il était sur le point d'obtenir le « secret » de vie éternelle. Chaque jour, le mensonge devenait plus difficile. Les citoyens devenaient impatients, exigeaient des résultats immédiats. Peu à peu, le vernis de la civilisation s'écaillait, les hommes se changeaient en bêtes avides.

Le Conseil sentait cette pression de l'opinion. Deux fois déjà, Ford avait dû faire voter une motion de confiance. La seconde fois, il n'avait gagné que par une marge de deux voix. « Un de plus et je saute. Il n'y a pas un instant à perdre. »

Les ennuis de Barstow n'étaient pas moindres. Il n'avait pas assez de bras pour préparer cent mille personnes à cet exode involontaire. Il fallait qu'ils sachent ce qui les attendait avant l'embarquement, si l'on voulait que tout se passe bien. Mais il n'osait pas le leur dire trop tôt – parmi eux, certains étaient sans nul doute stupides ou obstinés... et il suffisait qu'un seul imbécile en parle aux procteurs pour tout ficher à l'eau.

Il lui fallait donc trouver des hommes de confiance, tout leur expliquer, et les charger de convaincre les autres. Il lui en fallait au moins mille pour être sûr que tous le suivraient au moment opportun – beaucoup trop pour avoir la certitude qu'aucun d'entre eux ne fléchirait.

Pire encore, il avait à mener à bien une tâche infiniment plus délicate, destinée à gagner du temps vis-à-vis des autorités. Ils livraient au compte-goutte les techniques dont se servaient les Familles pour masquer les symptômes de la sénilité, en faisant croire que le « secret » résidait dans la somme de toutes ces techniques. Pour réussir cette dernière supercherie, il lui fallait l'aide des biochimistes, des endocrinologues, des symbiotistes et autres métabolistes. Ceux-là devaient être soumis au traitement sévère des psychotechniciens des Familles, qui devaient

s'assurer que les premiers ne révéleraient pas le pot aux roses en cas d'interrogatoire sous l'effet d'un quelconque sérum de vérité. Cet endoctrinement hypnotique était infiniment plus complexe que le simple barrage. Jusqu'à présent, l'imposture avait tenu, mais certaines inconsistances devenaient de plus en plus difficiles à expliquer à mesure que les jours passaient.

Barstow ne pouvait pas laisser cet état de fait se prolonger. La grande masse des Familles, maintenue dans l'ignorance, commençait à poser un problème encore plus grave que le grand public. Elle était légitimement indignée de la façon dont les membres étaient traités et exigeait que quelqu'un agisse – et vite !

L'influence de Barstow sur les siens s'étiolait aussi rapidement que celle de Ford auprès du Conseil.

« Quatre jours, c'est impossible, répéta Ford. Douze heures, oui, vingt-quatre au grand maximum. Le Conseil se réunit de nouveau demain après-midi. »

Barstow parut soucieux. « Je ne pense pas pouvoir les préparer en si peu de temps. Nous aurons du mal à les faire embarquer.

— Ne vous inquiétez pas de cela, intervint

Lazarus sèchement.

— Pourquoi ?

— Parce que, répliqua Ford sans ménagement, c'est ça ou la mort, ou pire. »

Barstow se détourna. C'était la première fois que l'un d'eux exprimait aussi crûment le fait qu'il ne s'agissait pas d'une vulgaire machination politique, mais d'une tentative désespérée pour sauver du massacre cent mille hommes et femmes. Et il ne fallait pas oublier que Ford lui-même avait un pied dans chaque camp.

« Bien, repris Lazarus. Puisque ce problème est réglé, voyons la suite. Je peux faire atterrir le Chili dans... » Il calcula rapidement le temps qu'il lui faudrait pour le ramener de son orbite. « ... disons à vingt-deux heures, GMT. Ajoutons une heure pour plus de sûreté, ce qui nous amène à dix-sept heures, heure de l'Oklahoma, demain après-midi. Ça fera l'affaire ? »

Les deux hommes poussèrent un soupir de soulagement. « Ça devrait aller, répondit Barstow. Je les préparerai le mieux possible.

— Fort bien, dit Ford, s'il n'y a vraiment pas moyen de faire plus vite. » Il réfléchit un moment. « Barstow, je vais faire évacuer tous les procteurs et fonctionnaires du gouvernement et isoler la

réserve. Une fois les portes closes, vous pourrez tout leur dire.

— D'accord. Je ferai de mon mieux.

— Il y a autre chose, dit Lazarus. Il faudrait prévoir un espace libre pour que je puisse atterrir sans tuer personne.

— Évidemment. Approchez par l'ouest. J'aurai fait installer des repères de piste. D'accord ?

— D'accord.

— Non, pas d'accord, intervint Ford. Il lui faudra un rayon-guide.

— Pensez-vous ! objecta Lazarus. Je serais capable d'atterrir au sommet de Washington Monument.

— Non, pas avec le temps qu'il fera. »

Lazarus approchait de son rendez-vous avec le *Chili*. Il émit des signaux auxquels, à son grand soulagement, le transpondeur du cargo réagit. Il n'avait qu'une confiance limitée en un matériel qu'il n'avait pas révisé lui-même, et tout délai aurait pu avoir des conséquences désastreuses.

Il calcula le vecteur relatif, et, trois minutes en avance sur l'horaire prévu, réussit son accostage. Sans perdre un instant, il s'installa aux

commandes et le fit quitter son orbite.

Pénétrer dans la stratosphère et contourner les deux tiers du globe ne lui prit pas plus de temps que prévu. Il mit à profit son heure supplémentaire pour effectuer toutes les manœuvres en douceur, ménageant ainsi les vieux injecteurs. Puis il pénétra dans la troposphère et entama son approche. La température de la coque était élevée mais pas alarmante. Il comprit ce que Ford avait voulu dire en parlant du temps. L'Oklahoma et la moitié du Texas étaient cachés sous une épaisse chape de plomb. Cela lui rappela avec une certaine joie nostalgique les jours anciens où le temps était sujet à des caprices naturels. Le contrôle de ce dernier avait, selon lui, détruit une grande part du charme de l'existence. Il espérait que leur planète – s'ils en trouvaient une ! – connaîtrait des cycles météorologiques incontrôlables.

Puis, il se trouva en plein dedans. Fini de rêver ! Malgré son volume, le cargo tanguait et gémissait. Eh bien ! Il devait certainement ce joyeux charivari aux bons soins de Ford. Encore heureux que les intégrateurs aient trouvé une zone de basse pression à proximité !

Sur l'écran, un contrôleur du trafic lui criait

quelque chose. Il coupa l'image et le son. Il avait suffisamment à faire car il lui fallait sans cesse comparer les images instables de son rectifieur à infrarouges avec les données de son traceur à inertie. Il survola l'immense cicatrice des ruines de la ville routière Okla-Orléans. La dernière fois qu'il l'avait vue, elle était bouillonnante d'activité. Ce dinosaure obtenait sans conteste la première place au palmarès des monstruosités mécaniques fabriquées par l'homme.

Ses pensées furent interrompues par un hululement perçant – son navire avait capté le rayon-guide.

Il le suivit lentement jusqu'au sol, coupa ses rétro-fusées et abaisse une série de leviers. Les sabords du cargo s'ouvrirent en grinçant et la pluie pénétra dans les soutes.

Eleanor Johnston avançait, pliée en deux contre le vent, ramenant son pardessus pour protéger le bébé qu'elle portait au creux de son bras. Dès le début de la tempête, il avait crié, mettant les nerfs de sa mère à rude épreuve. Il était maintenant calme, mais elle n'en était que plus inquiète.

Elle aussi avait pleuré, bien qu'elle essayât de le

cacher. En vingt-sept ans de vie, elle n'avait jamais vu un temps pareil. C'était comme un écho de la tempête qui avait détruit sa vie, l'arrachant à sa chère maison, avec sa cheminée à l'ancienne, sa brillante cellule de service, son confortable thermostat individuel... Une tempête qui l'avait emportée, entre deux sinistres procteurs, comme une pauvre folle et qui l'avait rejetée, après d'effrayantes indignités, sur cette boue rouge dans un camp de l'Oklahoma.

Était-ce la vérité ? Tout cela pourrait-il être réel ? Ou bien n'avait-elle pas encore donné naissance à son bébé et s'agissait-il encore d'un de ces cauchemars qu'elle avait eus pendant sa grossesse ?

Mais la pluie était trop froide et le tonnerre trop fort. Oui, c'était donc vrai, tout comme les paroles de l'Administrateur. Elle avait vu de ses propres yeux atterrir cet énorme navire, déchirant les ténèbres de ses feux étincelants. Elle ne le voyait plus, mais la foule la poussait lentement en avant. Il devait donc être dans cette direction. Il n'y avait plus grand monde derrière elle ; elle serait sans doute une des dernières à monter à bord.

Il était indispensable d'embarquer. Zaccur Barstow leur avait expliqué avec tristesse et

solennité ce qui les attendait s'ils demeuraient ici. La gravité de son ton ne pouvait laisser place au doute : il disait vrai. Cependant, elle se demandait encore comment une telle chose pouvait arriver. Comment quelqu'un pouvait-il être assez malade, assez profondément atteint, pour vouloir tuer des personnes aussi innocentes et sans défenses qu'elle et son bébé ?

Une vague de panique la submergea. Et s'il ne restait pas de place sur le navire ? Elle serra plus fort le bébé qui se remit à crier.

Fendant la foule, une femme s'approcha d'elle. « Vous devez être fatiguée. Voulez-vous que je le porte un moment ?

— Non, non, merci. Ça ira. » À la lueur d'un éclair, elle reconnut l'Aînée Mary Sperling. Sa gentillesse la réconforta. Elle savait maintenant ce qu'elle ferait s'il n'y avait plus de place pour elle : faire passer son bébé de main en main jusqu'au navire. Ils ne refuseraient sûrement pas de prendre un être aussi petit.

On la poussa. La foule avançait de nouveau dans l'obscurité.

Lorsque Barstow vit que la fin du chargement était toute proche, il quitta son poste près du

sabord et sprinta dans la boue jusqu'au poste des communications. Ford lui avait demandé de l'avertir juste avant le départ ; c'était nécessaire pour son plan de diversion. Il se battit avec une invraisemblable porte non automatisée et composa de ses doigts tremblants la combinaison qui devait le mettre directement en rapport avec Ford.

On lui répondit aussitôt, mais ce n'était pas le visage de Ford. « Où est le Grand Administrateur ? explosa Barstow. Il faut que je lui parle immédiatement. »

Puis il reconnut son interlocuteur : c'était Bork Vanning, leader de la minorité. « Vous parlez au Grand Administrateur, dit Vanning avec un sourire glacial. Au nouveau Grand Administrateur. Qui diable êtes-vous et pourquoi mappelez-vous ? »

Barstow remercia tous les dieux passés et présents que l'autre ne l'ait pas reconnu. D'un coup de poing, il coupa le contact et se précipita au-dehors.

Deux sabords étaient déjà fermés, et les traînards entraient lentement par les deux autres. Barstow poussa les derniers à l'intérieur en jurant et les suivit, puis fendit la foule jusqu'à la salle de

navigation. « Décollez ! crie-t-il à Lazarus. Vite !

— Qu'est-ce qui se passe ? ronchonna Lazarus. Criez pas comme ça ! » Tout en parlant, il avait déjà scellé les sabords et mis en marche l'avertisseur de décollage. Il attendit tout juste dix secondes, puis mit les gaz...

« Bien, dit-il simplement six minutes plus tard. J'espère que tout le monde était allongé. Sinon, on va se retrouver avec quelques fractures sur les bras. Qu'est-ce que vous me disiez ? »

Barstow lui raconta sa tentative pour joindre Ford.

Lazarus sifflota quelques mesures de la *Marche funèbre*. « On dirait bien que c'est maintenant une question de minutes. » Il se tut et consacra toute son attention aux instruments, un œil sur le traceur balistique et l'autre sur le radar arrière.

VII

Lazarus eut bien du mal à mettre le *Chili* en

position contre le flanc du *New Frontiers*. Les injecteurs n'en pouvaient plus, et il était rétif comme une jeune pouliche. Enfin, les ancre magnétiques se mirent en place et les sas hermétiques s'adaptèrent. Leurs oreilles bourdonnèrent tandis que le petit navire s'ajustait à la pression atmosphérique du *New Frontiers*. Sans perdre un instant, Lazarus passa par la sortie de secours située au sommet de la salle de navigation et se propulsa jusqu'au sas, où il se trouva nez à nez avec le capitaine-ingénieur.

L'homme le dévisagea sans aménité. « Encore vous, hein ? Pourquoi n'avez-vous pas répondu à notre sommation ? Ce navire est une propriété privée et vous n'avez pas le droit de vous y introduire sans autorisation. Qu'est-ce que cela signifie ?

— Cela signifie que vous et vos gars allez regagner la Terre quelques jours plus tôt que prévu – sur mon navire.

— Quoi ! Vous vous fichez de moi !

— Mon frère, lui dit Lazarus en sortant comme par magie son atomiseur, vous avez été très réglo avec moi, je ne voudrais pas vous faire de mal... mais c'est ce qui va arriver si vous n'êtes pas sage. »

L'ingénieur sembla frappé de mutisme. Plusieurs de ses compagnons s'étaient assemblés derrière lui. L'un d'eux fit brusquement volte-face mais, avant qu'il ait pu s'élancer, Lazarus l'arrêta d'une faible décharge à la jambe. Il retomba, cherchant en vain à se raccrocher au mur. « Occuez-vous de lui », dit Lazarus.

La leçon avait suffi. Le capitaine appela tous ses hommes par le système de communication général. Lazarus les compta au fur et à mesure qu'ils arrivaient. Il y en avait vingt-neuf, chiffre qu'il avait pris soin de retenir lors de sa première visite. Il désigna des hommes pour les garder puis alla jeter un coup d'œil sur le blessé.

« Ça n'a pas l'air bien grave, mon gars. Il faudra mettre de la pommade antiradiations sur la brûlure quand vous serez à bord du *Chili*.

— C'est de la piraterie ! intervint le capitaine. Vous ne vous en tirerez pas comme ça !

— Probablement pas, répondit Lazarus songeusement, mais j'espère bien que si. » Il revint au sas. « Allons, pressons ! Vous n'allez pas rester là toute la journée ! »

Le *Chili* se vidait lentement de ses occupants. Poussés par une foule à moitié hystérique, les premiers s'extraitaient du sas avec la frénésie

d'abeilles se ruant hors d'une ruche attaquée.

La plupart d'entre eux faisaient l'expérience de l'apesanteur pour la première fois. Ils jaillissaient hors du cargo et dérivaient dans le vaste espace du navire géant, complètement désorientés. Lazarus tenta de ramener un peu d'ordre en attrapant le premier Membre suffisamment expérimenté en la matière et lui ordonna d'accélérer les choses en faisant avancer ses congénères, quitte à les entasser dans les coins, pourvu que la voie fût dégagée pour les nouveaux arrivants. Quand il eut recruté une douzaine de ces « lieutenants », il repéra Barstow près du sas. « Activez-les par n'importe quel moyen. Il faut que j'aille à la salle de navigation. Si vous voyez Andy Libby, envoyez-le-moi. »

Un homme se détacha de la foule et vint vers Barstow. « Par un hublot, j'ai vu un navire qui essaie de s'arrimer au nôtre.

— Où ? » demanda Lazarus.

Malgré sa piètre connaissance de l'anatomie et de la terminologie des vaisseaux, l'homme parvint à se faire comprendre. « Je reviens, dit Lazarus à Barstow. Maintenez le mouvement, et ne laissez pas les autres gugusses s'échapper. » Il rengaina son atomiseur et se fraya un chemin à travers la

foule tourbillonnante du sas.

Le sabord n°3 semblait être celui que l'homme avait désigné... En effet, il y avait quelque chose. L'œil-de-bœuf en verre renforcé ne donnait pas sur le ciel étoilé, mais sur un espace éclairé. Un navire était arrimé.

Ses occupants n'avaient pas essayé d'ouvrir le sabord, bien qu'il ne fût pas verrouillé de l'intérieur – pourquoi l'aurait-il été ? Peut-être ne savaient-ils pas comment s'y prendre ? Il suffisait d'équilibrer la pression des deux côtés, ce que le voyant vert brillant indiquait.

Tout cela était très bizarre.

Qu'il s'agisse d'un croiseur de la circulation spatiale, de la police ou de quoi que ce soit d'autre n'augurait rien de bon. Mais pourquoi ne se contentaient-ils pas d'ouvrir le sabord et d'entrer ? Il fut tenté de boucler tous les accès, de hâter encore l'opération de transbordement et de filer au plus vite.

Mais ses gènes de singe prirent le dessus... Il était incapable d'abandonner une chose qu'il ne comprenait pas. Il actionna donc le système de verrouillage puis regarda à travers l'œil-de-bœuf.

L'homme qu'il vit apparaître dans sa ligne de mire n'était autre que Slayton Ford.

Il se rejeta de côté et abaissa le levier commandant l'ouverture du sabord d'un geste vif, puis attendit, l'atomiseur d'une main et un couteau de l'autre.

Dès que Ford se fut avancé, il referma le sabord et actionna le système de verrouillage, sans cesser de braquer son atomiseur sur son visiteur. « Qu'est-ce que *vous* fichez ici ? Et qui est avec vous ? Une patrouille ?

— Je suis venu seul.

— Quoi ?

— Je viens avec vous... si vous voulez bien de moi. »

Lazarus le regarda sans répondre, puis retourna à l'œil-de-boeuf. Ford devait avoir dit vrai, car il ne vit personne de l'autre côté. Mais ce n'est pas cela qui retint son regard.

En fait, il ne s'agissait pas d'un vaisseau prévu pour l'espace profond. Il n'y avait même pas de sas, tout au plus un joint étanche lui permettant de s'arrimer à un plus gros navire. Lazarus pouvait voir l'intérieur d'où il était. Il s'agissait d'un « Joy-boat Junior », un strato-yacht privé, bon au mieux à rejoindre un satellite proche à condition que ce dernier ait de quoi le ravitailler en carburant sans quoi il ne pouvait pas revenir.

Ce qui n'était pas le cas ici. Un as du pilotage serait peut-être parvenu à ramener en vol libre – en admettant qu'il soit capable de faire des sauts de carpe dans l'atmosphère tout en se passant de la pommade sur les brûlures que ne manquerait pas de lui causer la surchauffe de la carlingue. Lazarus lui-même ne s'y serait pas risqué. Il se tourna vers Ford. « Et si nous refusons ? Comment allez-vous faire pour rentrer ?

— Je n'y avais pas pensé, répondit Ford simplement.

— Hum... Je vous écoute, mais dépêchez-vous. On est aux pièces. »

Ford avait joué toutes ses cartes. Une fois démis de ses fonctions, il avait compris que, lorsque la vérité sur son rôle serait connue, il serait condamné à passer le reste de sa vie à Coventry... si la foule ne le lynchait pas avant.

Ce fut la diversion finale qui finit par lui faire perdre le peu de pouvoirs qui lui restaient encore. Ses explications n'avaient pas convaincu le Conseil. Le retrait des procteurs et l'orage étaient supposés briser le moral des Familles – une excuse après tout possible, mais peu vraisemblable. Ses ordres pour éloigner les unités aéronavales des parages du *New Frontiers*

n'avaient heureusement pas été associées avec les Familles Howard, mais leur incohérence suscita néanmoins de vives critiques de la part de l'opposition. Tout prétexte était bon pour le faire tomber. On le questionna même sur l'utilisation de la caisse noire du Grand Administrateur : cette transaction à l'intention du dénommé Aaron Sheffield était-elle dans l'intérêt général ?

Lazarus écarquilla les yeux. « Ils étaient donc sur ma trace ?

— Pas encore, sans quoi vous ne seriez pas ici. Mais ils n'étaient pas loin. Je pense que j'ai été vendu par un de mes collaborateurs.

— C'est probable. Mais maintenant tout roule, inutile de se faire de la bile. Venez. À la minute où tout le monde aura décampé de ce vieux rafiot et pris place à bord de la grosse dame, on mettra les voiles. » Lazarus se retourna, sur le point de partir.

« Vous m'acceptez donc ? »

Lazarus arrêta son mouvement. « Est-ce qu'on a le choix ? » Il avait d'abord eu l'intention de le faire redescendre sur le *Chili*, mais avait changé d'avis – par respect, plus que par gratitude. Dès qu'il sut qu'il avait perdu la partie, Ford était allé au terrain de Huxley, au nord de la tour Novak et,

tout en déclarant partir pour le satellite de plaisance *Monte Carlo*, avait filé droit vers le *New Frontiers*. Il fallait du courage pour partir ainsi, sans même emporter sa brosse à dents. « Évidemment que vous venez, Slayton. Vous êtes tout à fait mon genre. »

Le *Chili* s'était déjà vidé de plus de la moitié de ses occupants, mais une foule frénétique ne cessait d'encombrer le point d'échange. Lazarus se fraya un chemin, suivi de près par Ford, en faisant de son mieux pour ne blesser personne, mais sans ralentir pour autant. Il s'arrêta devant Barstow, toujours fidèle au poste, qui regarda son compagnon. « Oui, en chair et en os, lui confirma Lazarus. Ne le regardez pas comme ça, ça ne se fait pas. Il vient avec nous. Vous avez vu Libby ?

— Me voilà, Lazarus ! » Libby, se détachant de la foule, évoluait avec l'aisance d'un vétéran de l'apesanteur. Il portait un petit sac par-dessus l'épaule.

« Parfait. Restez dans le coin. Zack, ça va durer encore longtemps ?

— Dieu seul le sait. Je n'arrive pas à les compter. Une heure, peut-être.

— Bougez-les. Si vous mettez quelques gars de chaque côté de l'ouverture, ils pourront les

chopper et les balancer à l'intérieur. Il faut se tirer plus rapidement qu'il n'est humainement possible de le faire. Je vais à la salle de navigation. Avertissez-moi à la seconde où les nôtres auront leurs fesses de ce côté, nos invités les leurs de l'autre et où le *Chili* sera détaché. Andy ! Slayton ! Venez. »

Lazarus emmenait Slayton Ford avec lui pour la seule raison qu'il ne savait pas quoi en faire d'autre. Il lui paraissait plus raisonnable de le laisser à l'abri des regards tant qu'il n'aurait pas trouvé une excuse valable pour justifier sa présence. Jusqu'à maintenant personne ne l'avait regardé de trop près, mais une fois toute cette agitation calmée, le visage bien connu de Ford appellerait des explications.

La salle de navigation se situait à environ huit cents mètres vers l'avant. Lazarus savait qu'un cordon à l'usage des passagers y menait mais il n'avait pas le temps de le chercher ; il se contenta de choisir le premier couloir qui allait dans la bonne direction. Dès qu'ils se furent éloignés de la foule, ils avancèrent rapidement, bien que Ford ne fût pas aussi familiarisé qu'eux avec les mouvements aquatiques de la progression en apesanteur.

Une fois à destination, Lazarus meubla leur attente forcée en expliquant à Libby les commandes ingénieuses mais totalement hétérodoxes du vaisseau. L'ingénieur était fasciné et se lançait déjà dans des calculs frénétiques. Lazarus se tourna vers Ford : « Qu'est-ce que vous en dites, Slayton ? Ça ne serait pas mal d'avoir un troisième pilote. »

L'intéressé secoua la tête. « J'ai essayé de suivre votre discours mais c'est bien au-delà de mes capacités. Je ne suis pas un pilote.

— Hein ? Comment êtes-vous arrivé jusqu'ici alors ?

— Oh, j'ai mon permis, mais à force de me faire piloter par mon chauffeur, j'ai perdu la main. Je ne saurais même plus calculer une trajectoire.

— Vous avez pourtant réussi une orbite de rendez-vous, et sans réserve de carburant, encore.

— Il fallait bien.

— Je vois. C'est comme ça que les chats apprennent à nager. C'est un moyen qui en vaut un autre. »

Ils furent interrompus par la voix de Barstow dans les haut-parleurs. « Cinq minutes, Lazarus ! Confirmez. »

Lazarus trouva le microphone, effleura la

lumière correspondante et répondit : « D'accord, Zack, cinq minutes. » Puis il s'exclama : « Zut ! Je n'ai même pas choisi d'itinéraire. Qu'en pensez-vous, Andy ? On s'éloigne de la Terre en ligne droite, pour semer les autres, et on choisit une destination plus tard ? Slayton, ça coïncide avec les ordres qu'a reçus la Marine ? »

- Non, Lazarus ! protesta Libby.
- Hein ? Pourquoi pas ?
- Il faudrait faire route droit vers le Soleil.
- Vers le *Soleil* ? Pourquoi diable ?
- Je voulais déjà vous le dire. C'est pour l'accélérateur spatial que vous m'aviez demandé de mettre au point.
- Mais nous ne l'avons pas, Andy.
- Si, nous l'avons. Tenez. » Il lui passa le sac dont il ne s'était pas séparé depuis son arrivée.

Lazarus l'ouvrit et examina d'un œil critique le gadget que l'autre venait de baptiser « accélérateur spatial ». Fait de bric et de broc, il ressemblait plus au produit des expériences mécaniques d'un enfant qu'à un appareil né du cerveau d'un scientifique. Comparé à la perfection et au fini des appareils équipant la salle de navigation, c'était ridicule et pathétique. Lazarus le tapota songeusement. « C'est le modèle ?

— Non, non ! Ce n'est pas un modèle. C'est... c'est l'accélérateur spatial. »

Lazarus regarda le jeune homme avec une surprise non dénuée de sympathie. « Fiston, vous ne vous seriez pas cogné la tête, récemment ? lui demanda-t-il lentement.

— Non, non, non ! » Libby trépignait. « Je suis aussi sain d'esprit que vous. Il s'agit d'une conception radicalement nouvelle. Voilà pourquoi je veux que nous nous approchions du Soleil. Si cela fonctionne, cela fonctionnera d'autant mieux que la pression de la lumière sera plus forte.

— Et si ça ne marche pas ? s'enquit Lazarus. Qu'est-ce qu'on devient ? Une torche solaire ?

— Inutile d'aller aussi près. Allez toujours vers le Soleil et je vous donnerai dès que possible les corrections à apporter à la trajectoire. Je veux passer aussi près de la photosphère que le navire pourra le supporter – selon une hyperbole aplatie à l'intérieur de l'orbite de Mercure. Je ne connais pas encore la distance nécessaire, donc je ne peux pas vous en dire plus tant que nous n'y serons pas. Mais je vous garantis que vous aurez les données suffisamment tôt. »

Lazarus regarda de nouveau le fragile petit appareil. « Andy, si vous êtes sûr que tout

fonctionne bien dans votre cervelle, je suis prêt à courir le risque. Attachez-vous. » Il boucla sa propre ceinture. « Zack ?

— *Maintenant !*

— Accrochez-vous ! » D'une main, Lazarus effleura une lumière sur le tableau de bord. Les avertisseurs hurlèrent dans tout le navire. Une autre lumière : devant eux un hémisphère étoilé se révéla. Ford étouffa un cri d'admiration.

Lazarus l'étudia. Vingt degrés étaient oblitérés par le cercle noir de la face cachée de la Terre. « Il va falloir la contourner d'une manière ou d'une autre, Andy. On va donner à ce baquet un bel effet slicé. » Il partit doucement, avec une poussée à peine suffisante pour mettre en garde ses passagers de ce qui les attendait. Puis il orienta doucement l'énorme navire de façon à sortir de l'ombre de la Terre. Il augmenta l'accélération jusqu'à un demi-g, puis un g.

De silhouette noire sur fond d'espace, la Terre devint un mince croissant argenté et le disque du Soleil devint peu à peu visible. « Je veux la contourner en restant à une distance de mille milles, Slipstick, dit Lazarus d'une voix tendue, à deux g. Donnez-moi un vecteur provisoire. »

Libby n'hésita qu'un instant avant de lui donner

la réponse. Lazarus actionna de nouveau les avertisseurs, puis passa à deux g. Il fut tenté d'accélérer à fond, mais n'osait pas trop brusquer ses passagers. Même deux g pendant une trop longue période se révéleraient peut-être trop éprouvants pour certains d'entre eux. Les intercepteurs de la Marine pouvaient aller bien plus vite et leurs équipages entraînés pouvaient supporter une telle accélération. C'était un risque à courir... De toute façon, ces unités ne pouvaient maintenir longtemps une telle accélération, car leur vitesse était strictement limitée par la capacité de leurs réservoirs de réaction-masse.

Le *New Frontiers* ne connaissait pas ces limites. Son convertisseur acceptait n'importe quelle masse et la transformait en énergie pure. Tout faisait l'affaire – météores, poussière cosmique, atomes épars attirés par son champ, ou tout débris provenant du navire lui-même, ordures ménagères, corps des décédés ou n'importe quoi d'autre. Toute masse est énergie. Chaque gramme de matière donnait en mourant neuf cent millions de milliards d'ergs de poussée.

Le croissant de la Terre s'agrandissait à vue d'œil et glissait vers la gauche de l'écran hémisphérique tandis que le Soleil restait droit devant eux. Une vingtaine de minutes plus tard,

alors qu'ils passaient au plus près et que le croissant, devenu une demi-lune, disparaissait lentement de l'écran, le communicateur de proximité se déclencha automatiquement, et une voix forte annonça : « *New Frontiers ! Mettez-vous en orbite stationnaire. Ordre du contrôle du trafic.* »

Lazarus coupa le son. « S'ils nous veulent, dit-il avec enthousiasme, il faudra venir nous chercher près du Soleil ! Andy, la voie est libre : il serait peut-être temps de corriger notre trajectoire. Vous la calculez, ou vous préférez me transmettre les données pour que je le fasse ?

— Je m'en charge. » Libby avait découvert un peu plus tôt que toutes les données nécessaires à l'astrogation, y compris le comportement du « corps noir » du navire, pouvaient être obtenues depuis le poste de copilote, qu'il occupait. Celles-ci lui permirent de commencer à calculer l'hyperbole qui devait leur faire frôler le Soleil. Il tenta d'utiliser le calculateur balistique mais sa conception lui était trop étrangère, car il ne comprenait aucune pièce en mouvement, même pas les commandes extérieures. Il décida que ce serait une perte de temps et utilisa l'étrange talent de son cerveau pour les chiffres. Ce dernier non plus ne comportait aucune pièce en mouvement,

mais il en avait l'habitude.

Lazarus décida de tester leur cote de popularité : il remit en marche le communicateur. On les sommait toujours de s'arrêter, avec un peu moins de véhémence, toutefois. Ils connaissaient maintenant son nom – l'un d'eux, du moins. Les occupants du *Chili* avaient dû les appeler immédiatement. Il sifflota un air triste en apprenant qu'on venait de retirer son permis de pilotage au « Capitaine Sheffield ». Il coupa la fréquence de proximité et essaya celle de la Marine, mais ne capta que du code et de la friture d'où émergèrent une fois les mots « *New Frontiers* » en clair.

Il essaya une autre méthode. Le radar à longue portée et le détecteur paragravitique décelèrent la présence de navires aux environs, ce qui était normal si près de la Terre, et on ne pouvait distinguer, avec si peu d'information, un paisible cargo d'un croiseur lourd de la Marine engagé dans une poursuite sans merci.

Mais le *New Frontiers* disposait d'autres ressources pour analyser ce qui l'entourait. Il avait été conçu pour se débrouiller seul face à toute situation imaginable. La salle hémisphérique dans laquelle ils se trouvaient était en fait un

gigantesque récepteur de télévision qui pouvait refléter la voûte céleste en vue avant ou en vue arrière. Elle comprenait également des fonctions plus subtiles. Elle pouvait notamment se transformer en un énorme écran radar reflétant les signaux réfléchis par tous les corps à portée.

Et ce n'était pas tout. Ses sens surhumains pouvaient appliquer une analyse différentielle aux données du doppler et afficher le résultat sous forme visuelle. Lazarus étudia le tableau de bord à sa gauche, essaya de se rappeler tout ce qu'il savait à ce sujet, puis effleura plusieurs lumières dans un ordre précis.

Le Soleil et les étoiles disparurent et furent remplacés par une douzaine de lumières brillantes.

Il fit analyser leur vitesse angulaire. Les lumières devinrent rouge cerise, se changèrent en comètes à queue rose – sauf une, qui resta blanche et sans tramée. Lazarus étudia un moment les autres, décida que leur vecteur resterait de toute façon hors de leur portée, puis donna l'ordre au tableau d'analyser la lumière fixe.

Elle devint violette, puis passa par la moitié des couleurs du spectre et se stabilisa sur le bleu-vert. Lazarus réfléchit un moment puis retrancha de sa

question ses propres deux g d'accélération. La lumière redevint blanche. Satisfait, il refit les mêmes tests avec le radar arrière.

« Lazarus...

— Lib ?

— C'est gênant si je vous donne les corrections maintenant ?

— Pas du tout. Je jetais un coup d'œil. Si cette espèce de lanterne magique sait ce qu'elle dit, nous n'avons rien à craindre.

— Parfait ! Voici les chiffres...

— Rentrez les corrections vous-même, voulez-vous ? Je vais aller chercher du café et des sandwiches. J'ai une faim de loup. Qu'est-ce que vous en pensez ? Ça vous dit un petit-déjeuner ? »

Libby répondit distraitemment, déjà occupé à réviser la trajectoire. Ford, qui était resté silencieux tout ce temps, dit avec fougue : « Laissez-moi y aller ! Je ne tiens plus en place. » Son désir de se rendre utile à tout prix avait quelque chose de touchant.

« Hum... vous allez vous attirer des ennuis, Slayton. Peu importe le travail d'information entrepris par Zack, votre nom est probablement aussi propre qu'une flaue de boue pour la plupart de nos passagers. Je préfère appeler à l'arrière

pour qu'on nous livre.

— Je doute qu'on me reconnaisse dans les circonstances actuelles, vous savez. »

Lazarus vit à son visage que c'était très important pour lui. « D'accord, allez-y... Faites attention, on est à deux g.

— Ne vous en faites pas, j'ai le pied spatial. Quel genre de sandwiches ?

— Je prendrais bien du corned-beef, mais ce sera sans doute du fichu synthétique. Prenez-moi plutôt du fromage, avec du pain de seigle si possible, et plein de moutarde. Et un litre de café. Et vous Andy, qu'est-ce que vous voulez ?

— Moi ? Ce que vous trouverez. »

Ford gagna lourdement la porte, luttant contre la double gravité. « Oh, ça irait peut-être plus vite si vous me disiez où aller ?

— Mon ami, lui répondit Lazarus, si ce navire n'est pas bourré à ras bord de nourriture, c'est que nous avons fait une terrible erreur. Cherchez un peu partout. Vous en trouverez. »

Ils tombaient littéralement vers le Soleil, à une vitesse s'accroissant de seize mètres-seconde à chaque seconde qui passait. Quinze interminables

heures de double pesanteur durant lesquelles ils parcoururent vingt-sept millions de kilomètres et atteignirent l'incroyable vitesse de mille kilomètres-seconde. Ce chiffre peut paraître abstrait mais l'est moins quand on imagine la distance New York-Chicago parcourue en un battement de cœur.

Ce fut dur pour Barstow. Tous les autres s'étaient allongés, essayant en vain de dormir ou de trouver la position la moins pénible pour leurs organes malmenés. Mais lui, poussé par son sens de la responsabilité, se forçait à avancer malgré l'impression d'avoir un éléphant de mer sur les épaules ; il pesait littéralement deux fois son poids.

Il ne faisait d'ailleurs que ramper d'un compartiment à l'autre pour s'enquérir de l'état de ses congénères. Tant que cette accélération durait, il était impossible de tenter d'organiser quoi que ce soit. Ils étaient étendus pêle-mêle comme du bétail, dans des espaces qui n'avaient jamais été prévus pour un tel encombrement, sans même la place pour s'allonger.

Le seul bon côté de la situation était qu'ils étaient trop misérables, trop abattus pour penser à autre chose qu'au dououreux passage du temps.

Ils étaient trop mal en point pour créer le moindre problème. Plus tard, il s'en trouverait pour soulever des doutes sur la sagesse de cette fuite, d'autres pour poser des questions embarrassantes sur la présence de Ford, sur les façons d'agir pas très orthodoxes de Lazarus et sur son propre rôle. Mais pas encore.

Il prit à contrecœur la décision de lancer une campagne de propagande avant que la situation ne s'envenime. Le cas échéant – et il échoirait, Barstow en avait la conviction –, ce serait vraiment la fin.

Il repéra une échelle et, serrant les dents, monta jusqu'au niveau supérieur. En enjambant les corps à moitié endormis, il aperçut une femme qui serrait un enfant trop fort contre elle. Le bébé s'était sali. Il songea à ordonner à la mère de s'en occuper, puis abandonna – il n'y avait sans doute pas un lange propre à mille kilomètres à la ronde. Ou peut-être y en avait-il des milliers entreposés au niveau supérieur... ce qui paraissait presque aussi loin.

Il continua sans rien lui dire. Eleanor Johnston ne s'était rendu compte de rien. Après le soulagement initial de se savoir en sécurité sur le navire, avec son bébé, elle était tombée dans une

apathie presque totale et son seul souci était cette terrible pesanteur. Au début, le bébé avait pleuré, puis était devenu d'un calme inquiétant. Elle était sortie de sa torpeur pour écouter les battements de son cœur puis, rassurée, avait sombré de nouveau.

Au bout de quinze heures, à quatre heures seulement de l'orbite de Vénus, Libby coupa l'accélération. Le navire continua à plonger en chute libre, sa terrifiante vitesse acquise augmentée encore par l'attraction du Soleil. Le retour à l'apesanteur réveilla Lazarus. Il tourna la tête vers le fauteuil du copilote. « Sur la courbe ?

— Comme prévu. »

Lazarus regarda Libby un instant. « Okay. Je prends la relève. Allez dormir. Vous ressemblez à une serpillière.

— Je me reposerais ici.

— Pas question. Vous n'avez pas fermé l'œil depuis le départ. Si vous restez ici, vous n'allez pas cesser de surveiller les instruments. Allez, disparaissez ! Slayton, foutez-le à la porte. »

Libby sortit avec un sourire gêné. Il trouva une salle remplie de corps flottants, mais parvint encore à trouver un coin inoccupé. Ayant attaché sa ceinture à une poignée, il s'endormit sur-le-champ.

L'apesanteur aurait dû causer un immense soulagement à tous les passagers, mais ce ne fut le cas que pour la faible minorité qui avait l'habitude de l'espace. La nausée qu'elle engendre est comparable au pire mal de mer, et il faudrait un Dante pour en décrire cent mille cas simultanés. Il y avait bien des antinauséaux à bord, mais ils ne furent découverts que plus tard ; il y avait aussi des médecins, tout aussi malades que les autres. Le calvaire continua donc.

Barstow flotta avec aisance jusqu'à la salle de navigation pour les supplier de faire quelque chose pour les passagers. « Ils sont en piteux état, Lazarus. Vous devriez donner un peu de rotation. Cela les soulagerait.

— Et ça nous compliquerait sensiblement la tâche. Désolé, je ne peux pas faire ça. Écoutez, Zack, de leur estomac ou du vaisseau, il est plus utile pour tout le monde que ça soit le second qui reste en bon état... Ça vous donne envie de mourir, je sais, mais en fait on n'en meurt jamais. »

Le navire continua à tomber vers le Soleil. Les rares qui le pouvaient continuaient à venir en aide aux malades.

Libby continua à dormir du merveilleux sommeil intra-utérin que l'on ne connaît qu'en

apesanteur. Son esprit n'avait pas connu un instant de répit depuis l'annonce de l'arrestation des Familles, tant il était occupé à mettre au point son accélérateur.

Le navire s'ébranla ; Libby remua dans son sommeil. Il se réveilla tout à fait en entendant l'avertisseur d'accélération. Il se plaça contre une cloison et attendit. La pesanteur revint brutalement – trois g cette fois. Il sut que quelque chose clochait. Il avait parcouru plusieurs centaines de mètres vers l'arrière pour trouver un coin libre. Il se remit sur ses pieds et entama un parcours du combattant dans le sens contraire à l'accélération pour revenir à la salle de navigation. Il se maudit d'avoir laissé Lazarus l'éloigner du poste de commandes.

Pesant trois fois son poids normal, il fit une partie du chemin au prix d'efforts héroïques – l'équivalent de dix étages montés avec un homme sur chaque épaule... lorsque l'apesanteur revint. Il parcourut le reste du chemin comme un saumon regagnant la mer. « Que s'est-il passé ? demanda-t-il en entrant.

— J'ai dû modifier le vecteur, Andy », répondit Lazarus, l'air désolé. Slayton Ford resta silencieux mais son visage n'en reflétait pas moins

l'inquiétude.

« Je sais bien. Mais pourquoi ? » Tout en parlant, Libby s'attachait déjà au siège du copilote et étudiait les commandes d'astrogation.

« Des lumières rouges sur l'écran. » Lazarus décrivit le phénomène, puis transmit les coordonnées et les vecteurs relatifs.

Libby hocha la tête pensivement. « Aucun vaisseau civil ne suivrait de telles trajectoires. Sans doute des poseurs de mines.

— C'est ce que je me suis dit. Je n'ai pas pu vous consulter, alors j'ai simplement donné le maximum de jus pour être sûr de les semer.

— C'était effectivement nécessaire. » Libby semblait paniqué. « Je croyais qu'il n'y avait plus de danger de ce côté-là.

— Ce ne sont pas nos navires, intervint Slayton Ford. C'est impossible, quels que soient les ordres donnés après mon, heu... départ. Ça doit la Marine Vénusienne.

— Ouais, fit Lazarus. Votre copain, le nouveau Grand Administrateur, a dû demander au gouvernement vénusien de lui rendre ce petit service. Entre amis, ça ne se refuse pas. »

Libby les écoutait à peine. Il computait les données des instruments dans son esprit.

« Lazarus... cette nouvelle orbite ne vaut pas grand-chose.

— Je sais, dit Lazarus tristement. Je devais les éviter... et je suis allé dans la seule direction qui me restait ouverte... vers le Soleil.

— Trop près, peut-être. »

Le Soleil n'est pas une étoile particulièrement grande ni particulièrement chaude. Mais elle est suffisamment chaude pour tuer ceux qui s'exposent à ses rayons sous les tropiques et suffisamment lumineuse pour que l'œil ne puisse pas le regarder en face plus d'un instant, même à une distance de cent cinquante millions de kilomètres.

À quatre millions de kilomètres, son rayonnement est mille quatre cents fois plus violent que dans la Vallée de la Mort ou dans le désert d'Aden ou du Sahara. Un tel rayonnement ne serait même pas ressenti comme chaleur ou lumière, mais signifierait la mort par désintégration instantanée. Le Soleil est une bombe à hydrogène naturelle, et le *New Frontiers* frôlait la limite du cercle de destruction totale.

Il faisait chaud dans le navire. Les Familles étaient protégées du rayonnement mortel par le blindage, mais la température de l'air ne cessait de

monter. Une pesanteur plus normale s'était établie, mais la chaleur les accabliait et l'inclinaison anormale des parois rendait tout équilibre illusoire. Le navire tournait sur son axe et accélérerait à la fois – ce qui n'aurait jamais dû se produire conjointement. Le « bas » résultant de l'addition des deux accélérations angulaire et linéaire se trouvait à un angle de quarante-cinq degrés par rapport aux « murs » ou au « plancher ». Il n'y avait donc plus rien de « plat » ni de « vertical ». Tout était penché. La rotation du navire était nécessaire pour ne pas exposer toujours le même côté du vaisseau à l'intense rayonnement. L'accélération n'en était pas moins essentielle, car elle permettait que le passage au périhélie, c'est-à-dire au point le plus proche du Soleil, se fasse le plus rapidement possible.

Dans la salle de navigation aussi, il faisait chaud. Lazarus avait ôté son kilt, se conformant ainsi au style vénusien. Les surfaces métalliques étaient chaudes au point de ne pouvoir les toucher. Sur le grand écran du stellarium, un immense cercle noir marquait l'emplacement du disque solaire. Les capteurs s'étaient automatiquement fermés, jugeant le rayonnement lumineux déraisonnablement trop élevé.

Lazarus répéta les derniers mots de Libby :

« Trente-sept minutes pour atteindre le périhélie ? Impossible, Andy. Ce rafiot ne tiendra pas le coup.

— Je n'avais pas prévu de passer aussi près.

— Je le sais bien. Je n'aurais peut-être pas dû manœuvrer. Nous aurions sans doute évité les mines sans cela. Mais à quoi bon...» Lazarus haussa les épaules pour les débarrasser de tous ces *si*. « Fiston, je crois qu'il est temps d'essayer votre gadget, dit-il en tendant un pouce vers l'“accélérateur spatial”. Vous dites qu'il suffit de connecter ces deux bouts de fil, là ?

— C'est cela. Il suffit de relier cette prise à n'importe quel point de la masse que l'on veut affecter. Bien entendu, ajouta-t-il, je ne suis pas certain que cela fonctionne. Il n'y a aucun moyen de le tester.

— Et si ça ne fonctionne pas ?

— Dans ce cas, il y a trois solutions, répondit Libby avec méthode. Ou bien il ne se passe rien.

— Dans ce cas, nous sommes cuits.

— Ou bien le navire et tout ce qu'il contient cessent d'exister en tant que matière telle que nous la connaissons.

— Autrement dit, la mort. Mais sûrement moins douloureuse.

— Sans doute ; je ne connais rien à la mort. Et troisièmement, si mes hypothèses sont correctes, nous nous éloignerons du Soleil à une vitesse légèrement inférieure à celle de la lumière. »

Lazarus regarda de nouveau l'appareil et essuya la sueur qui perlait sur son front. « Il fait de plus en plus chaud, Andy. Branchez votre machine, on croise les doigts ! »

Andy connecta les fils.

« Allez-y, l'encouragea Lazarus. Pressez le bouton, ou abaissez le levier, ou je ne sais quoi... Mettez-le en marche, quoi !

— C'est déjà fait, dit Libby. Regardez le Soleil.

— Hein ? *Oh !* »

Le grand cercle noir qui marquait la position du Soleil sur le stellarium constellé d'étoiles rétrécissait à vue d'œil. En une dizaine de secondes, son diamètre avait diminué de moitié ; vingt secondes plus tard, il n'avait plus que le quart de sa dimension première.

« Ça a marché ! dit Lazarus d'une voix faible. Regardez ça, Slayton ! Nom d'un cul de babouin, *ça a marché* !

— À vrai dire, je pensais bien qu'il en serait ainsi, dit Libby avec sérieux. Cela *devait* marcher.

— C'est peut-être évident pour vous, Andy, mais pas pour moi. Quelle est notre vitesse ?

— Par rapport à quoi ?

— Au Soleil, mettons.

— Je n'ai pas pu effectuer de mesures, mais je pense que c'est juste au-dessous de la vitesse de la lumière. On ne peut pas la dépasser.

— En théorie, non. Mais sérieusement, pourquoi ? »

Libby désigna le stellarium. « Nous voyons.

— Oui, évidemment... Hé ! Mais on ne devrait pas ! Je n'ai pas mis le doppler ! »

Libby resta interdit, puis sourit. « Le doppler se corrige tout seul. Du côté du Soleil, nous captions des radiations ultracourtes allongées de façon à devenir visibles et de l'autre des ondes radio raccourcies.

— Et entre les deux ?

— Vous êtes parfaitement capable de le calculer tout seul.

— C'est vous qui allez le faire, affirma Lazarus, car moi je vais me contenter de rester assis là à admirer le travail. C'est beau, pas vrai, Slayton ?

— Oui, magnifique. »

Libby sourit modestement. « À propos, reprit

Libby, je crois qu'il est inutile de continuer à gaspiller de la masse. » Il sonna l'alarme, puis coupa la poussée. « Voilà. Maintenant, nous pouvons revenir à la normale. » Il commença à débrancher son appareil.

« Mais qu'est-ce que vous faites, Andy ? s'exclama Lazarus. Nous n'avons même pas dépassé l'orbite de Mercure. Pourquoi mettre les freins maintenant ?

— Cela ne nous ralentira pas. Nous avons acquis de la vitesse, et nous la conserverons. »

Lazarus le regarda en se caressant le menton. « En principe, oui ; c'est la Première Loi du Mouvement. Mais avec cette pseudovélocité, je me demande. Nous l'avons acquise sans en payer le prix, en énergie, j'entends. Vous parlez comme si l'inertie n'existaient plus. Lorsqu'elle reprendra ses droits, est-ce que toute cette vitesse gratuite ne retournera pas là d'où elle vient ?

— Cela m'étonnerait, répondit Libby. Notre vitesse n'est pas "pseudoquelque chose". Elle est parfaitement réelle. Vous appliquez une logique anthropomorphique verbale à un domaine où elle n'est pas valable. Vous ne croyez quand même pas que nous allons revenir à notre potentiel de gravitation précédent ?

— Celui de l'endroit où vous avez branché votre accélérateur spatial ? On ne dirait pas. On avance, après tout.

— Et nous continuerons d'avancer. L'énergie potentielle que nous venons d'acquérir n'est ni plus ni moins réelle que notre énergie cinétique propre. Toutes deux existent. »

Lazare parut perplexe – une expression qui ne lui allait pas du tout. « Je crois que vous m'avez eu, Andy... Peu importe la façon dont je retourne le problème, nous avons dû prendre cette énergie quelque part. Mais où ? À l'école, on m'a appris à respecter le drapeau, à voter pour la majorité, et à croire en la loi de conservation de l'énergie. Et on dirait bien que vous avez violé cette loi !

— Ne vous faites pas de bile, lui conseilla Libby. Cette soi-disant loi n'était qu'une hypothèse de travail que personne n'a jamais pu démontrer et qui décrivait *grossost modo* les phénomènes les plus évidents. Dans un univers conçu comme un réseau statique de relations, la “violation” de cette “loi” n'a rien de plus surprenant qu'une fonction discontinue – j'ai vu qu'il existait une discontinuité dans le modèle mathématique de l'aspect de l'énergie-masse que l'on nomme inertie. J'ai appliqué cette nouvelle notion à la

réalité, mais je ne pouvais savoir avec certitude qu'elle fonctionnait qu'en en faisant l'expérience.

— Oui, oui, on ne sait jamais quel goût ça a avant d'avoir mordu dedans. Mais, Andy, je ne vois toujours pas quelle en est la *cause* ! Et vous, Slayton ?

— J'aimerais bien le savoir, mais je doute pouvoir le comprendre même si on me l'expliquait.

— On est dans le même cas, alors. Andy ? »

Libby parut perplexe à son tour. « Mais voyons, Lazarus, la causalité n'a rien à voir avec l'univers réel. Les faits existent, c'est tout. La causalité n'est rien qu'un postulat dépassé de la philosophie pré-scientifique.

— Je dois être vieux jeu », dit Lazarus.

Au lieu de répondre, Libby débrancha son appareil.

Le disque noir continua de diminuer. Lorsque son diamètre ne fut plus que du sixième de sa dimension, il redevint d'un blanc éclatant : les capteurs pouvaient de nouveau gérer le rayonnement.

Lazarus tenta de calculer mentalement l'énergie cinétique du navire – la moitié du carré de la vitesse de la lumière (moins un petit quelque

chose pour corriger) multiplié par l'énorme tonnage du *New Frontiers*. Qu'il exprimât le résultat en ergs ou en pommes, le résultat ne fut pas encourageant.

VIII

« Procédons par ordre, les interrompit Barstow. Je suis aussi fasciné que vous par les aspects scientifiques de notre situation, mais nous avons une tâche à accomplir. Il faut de toute urgence organiser la vie quotidienne du bord. Oublions pour le moment la physique mathématique et parlons organisation. »

Il ne s'adressait pas aux mandataires des Familles, mais à son état-major personnel – composé de ceux qui l'avaient aidé à organiser l'évasion : Ralph Schultz, Eve Barstow, Mary Sperling, Justin Foote, Clive Johnston et une douzaine d'autres.

Lazarus et Libby étaient présents. Lazarus avait confié la garde de la salle de navigation à Ford,

avec ordre de ne laisser entrer personne et encore moins de laisser quiconque toucher aux commandes. C'était sa notion de la thérapie par le travail ; l'état mental de Ford lui inspirait de vives inquiétudes. Il s'était replié sur lui-même et ne parlait que lorsqu'on lui adressait la parole.

« Il nous faut un exécutif, continua Barstow. Un homme momentanément nanti des pleins pouvoirs, et capable de faire exécuter ses ordres. Il devra prendre des décisions, nous organiser, répartir les devoirs et les responsabilités, faire fonctionner l'économie interne du navire. C'est une tâche immense, et qui devrait être fondée sur une base démocratique. Mais cela sera pour plus tard. Il faut d'abord organiser le chaos. On gaspille de la nourriture, et le navire est dans un état... Si vous aviez vu les toilettes que j'ai voulu utiliser ce matin.

— Zaccur...

— Oui, Eve ?

— Il me semblerait plus sage de nous en remettre aux Administrateurs. Nous n'avons pas autorité pour agir, maintenant que le danger est passé.

— Hummph...» C'était Justin Foote, la voix aussi sévère que le visage. « Je ne suis pas

d'accord. Les Administrateurs ne sont pas au courant de toute la situation, et il faudrait longtemps pour la leur exposer en détail. De plus, étant moi-même un de ceux-là, je puis vous dire qu'ils n'ont plus aucune autorité parce que, légalement, ils n'existent plus. »

Lazarus parut intéressé. « Expliquez-vous mieux, Justin.

— Voilà : les mandataires étaient les gardiens d'une Fondation qui n'existeit qu'en regard d'une certaine société. Ils n'ont jamais formé un gouvernement ; leur rôle consistait uniquement à faciliter les relations entre les Familles et le reste de cette société. Ces relations n'étant plus d'actualité, le Conseil des administrateurs cesse *ipso facto* d'exister. C'est de l'histoire ancienne. Ici, nous ne formons pas encore une société. Nous ne sommes qu'un groupe anarchique, et les Administrateurs n'ont pas plus autorité que n'importe qui d'autre pour lui imposer des lois. »

Lazarus applaudit bruyamment. « Justin, s'exclama-t-il, vous êtes le plus grand génie de la casuistique que j'aie jamais rencontré. Il faudra qu'on se revoie pour discuter solipsisme un jour ou l'autre. »

Justin Foote prit un air peiné. « En tout état de

cause...

— Non ! pas un mot de plus ! Vous m'avez convaincu ! Si vous continuez, vous allez tout gâcher. Bien. Il faut donc choisir un président. Qu'en pensez-vous, Zack ? Vous êtes le candidat idéal. »

Barstow secoua la tête. « Non. Je connais mes limites : je suis un ingénieur, pas un homme politique. Les Familles n'étaient guère plus qu'un hobby pour moi. Ce qu'il nous faut, c'est un expert dans l'art de l'administration. »

Quand il devint évident qu'il ne s'agissait pas de fausse modestie, on proposa d'autres noms et on discuta longuement de leurs qualifications. Dans un groupe aussi important que les Familles, nombreux étaient ceux qui avaient une connaissance de la science politique ou avaient occupé des postes à responsabilité dans l'Administration.

Lazarus écouta. Il connaissait quatre des candidats. Il finit par prendre Eve Barstow à part et lui parla à voix basse. Elle fut d'abord stupéfaite, puis pensive, et enfin convaincue.

Elle demanda la parole. « J'ai un candidat à proposer, commença-t-elle de son habituelle voix douce. Son nom vous surprendra sans doute, mais

son talent, son expérience et son tempérament en font un candidat bien plus sérieux que quiconque dont le nom a été avancé jusqu'à maintenant. Il s'agit de Slayton Ford. »

La stupéfaction leur coupa le souffle, puis tous commencèrent à parler en même temps. « Eve est devenue folle ! Ford est sur Terre », « Non, je l'ai vu, ici, sur le navire ! », « C'est grotesque ! », « C'est hors de question », « *Lui* ? Les Familles n'accepteront jamais ! », « Il n'est même pas l'un des nôtres ! »...

Eve attendit patiemment qu'ils se fussent calmés. « Je sais que cela paraît ridicule et soulève bien des difficultés. Mais considérez-en les avantages. Nous avons tous pu juger de Slayton Ford sur ses actes. Vous savez, et tous les membres des Familles savent que Ford est un génie dans sa spécialité. Il sera extrêmement difficile d'organiser la vie dans ce navire surpeuplé ; le talent de Ford sera tout juste suffisant pour y parvenir. »

Ses paroles les impressionnèrent, car la valeur de Ford était unanimement reconnue de son vivant, chose rare en politique. Les historiens avaient unanimement reconnu qu'il avait sauvé la Fédération Occidentale de deux crises majeures.

Celle qui l'avait emportée était imprévisible et nul n'eût pu la résoudre ; sa compétence n'était pas en cause.

« Eve, dit Barstow. J'agrée votre opinion de Ford et serai ravi de le voir assumer les fonctions exécutives, mais qu'en penseront les Familles ? Pour elles, il cristallise les persécutions dont elles ont souffert. Je pense que cela rend son élection impossible. »

Eve persista avec calme. « Je ne pense pas. Nous avions déjà prévu une campagne pour expliquer bien des faits embarrassants. Pourquoi ne pas aller plus loin et leur expliquer que Ford est un martyr qui s'est sacrifié pour les sauver ? C'est la réalité, vous savez.

— Évidemment... Ce n'est pas vraiment pour nous qu'il s'est sacrifié, mais le fait est que son sacrifice nous a sauvé la vie. Quant à convaincre les autres, et ce assez profondément pour qu'ils acceptent ses ordres... Alors que, pour eux, il est le diable incarné. Il nous faudrait l'avis d'un expert. Ralph, qu'en pensez-vous ? »

Ralph Schultz hésita. « La vérité d'une proposition n'a rien à voir avec sa psychodynamique. L'idiome selon lequel "la vérité triomphe toujours" est un vœu pieux, comme

l’Histoire nous le prouve. Il faut examiner la question sous un angle purement technique. » Il réfléchit un moment. « En soi, la proposition a certains aspects sentimentaux, dramatiques, qui se prêtent bien à la propagande, malgré la contre-proposition actuellement en faveur. Oui... oui, je crois que ça se vendra.

— Combien de temps vous faudra-t-il ?

— Voyons... l’espace social en question est à la fois “dense” et “chaud”, pour utiliser notre jargon. Si cela marche vraiment, je devrais avoir un important facteur “K” pour la réaction en chaîne. Mais c’est un terrain inconnu, et je ne sais pas quels racontars circulent parmi les passagers. Si on part dans cette direction, il faudrait que je commence par mettre au point des rumeurs pour redonner bonne réputation à Ford – environ douze heures après je pourrai lâcher la nouvelle qu’il est à bord, parce que, dès le début, il avait eu l’intention de lier son sort au nôtre.

— Hum... j’en doute, Ralph.

— Êtes-vous *certain* du contraire, Zaccur ?

— Certain, non, mais...

— Vous voyez ? La vérité sur ses intentions originelles est un secret entre son Dieu et lui. Vous n’en savez rien, et moi non plus. Mais cela importe

peu pour la dynamique de la proposition. Zaccur, lorsque vous l'entendrez dire trois ou quatre fois autour de vous, vous commencerez à vous demander ce qu'il en est réellement. » Le regard dans le vague, le psychométricien consulta son intuition, qu'il devait à près d'un siècle d'étude mathématique du comportement humain. « Oui, c'est possible. Si vous êtes d'accord, nous pourrons faire une annonce officielle dans moins de vingt-quatre heures.

— Je vote pour ! » s'écria une voix.

Quelques minutes plus tard, Barstow envoya Lazarus chercher Ford. Lazarus n'expliqua pas à ce dernier de quoi il retournait. Ford entra la tête basse, comme un homme aborde son propre procès, car il était certain que la situation tournerait en sa défaveur. Ses gestes dénotaient une grande force de caractère, mais ses yeux ne contenaient aucune trace d'espoir.

Lazarus avait étudié ces yeux tout au long des heures silencieuses qu'ils avaient passées ensemble dans la salle de contrôle. Ils reflétaient une expression que Lazarus avait maintes fois vue au cours de sa vie. Celle du condamné qui a perdu en appel, celle de l'homme sur le point de se

suicider, celle de l'animal sauvage épuisé par la lutte sans merci qu'il vient de livrer et de perdre contre les mâchoires du piège qui l'enserre... Ceux-là ont dans leurs yeux la même conviction désespérée que la fin est proche.

Ford l'avait aussi.

Lazarus l'avait vu gagner en importance sans rien y comprendre. Certes, ils étaient tous dans un pétrin sans nom, mais Ford pas plus que les autres. En outre, la conscience du danger vous compose généralement un visage vivant ; pourquoi les yeux de Ford renvoyaient-ils une pulsion de mort ?

Lazarus en conclut que l'esprit de Ford avait atteint ce cul-de-sac au bout duquel seul le suicide est envisageable. Mais pourquoi ? Lazarus avait ruminé la question durant ces longues heures de veille dans la salle de contrôle et reconstitué le cheminement jusqu'à trouver une explication satisfaisante : sur Terre, Ford avait toujours occupé une place importante parmi les siens, parmi les hommes ordinaires. Sa position supérieure l'avait immunisé contre le sentiment d'infériorité que les Familles inspiraient au commun des mortels. Mais ici, il était le seul éphémère au sein d'une race de Mathusalem.

Ford n'avait ni l'espoir des jeunes ni l'expérience des aînés. Il se sentait inférieur aux uns comme aux autres, déclassé à jamais. Que cela soit vrai ou non, il se sentait tout à fait inutile, objet impotent dépendant de leur charité.

Pour un homme avec un tel passé, c'était une situation insoutenable. Son orgueil et sa force de caractère le poussaient au suicide.

En entrant dans la salle de conférences, il chercha Barstow du regard. « Vous m'avez demandé ?

— Oui, Monsieur le Grand Administrateur. » Barstow lui résuma brièvement la situation et la responsabilité qu'ils lui demandaient d'assumer. « Nous ne vous obligeons à rien, termina-t-il, mais nous avons besoin de vos services, si toutefois vous voulez mettre vos talents à notre disposition. Acceptez-vous ? »

Lazarus sentit son cœur bondir dans sa poitrine en voyant la stupéfaction se peindre sur le visage de Ford. « Vous parlez sérieusement ? » répondit Ford très lentement. « Vous ne vous moquez pas de moi ?

— Nous parlons très sérieusement ! »

Ford resta un moment interdit, avant de répondre hors de propos : « Je peux m'asseoir ? »

On lui trouva une chaise, où il se laissa lourdement tomber avant de se prendre le visage dans les mains. Personne ne parla. Il releva enfin la tête et dit d'une voix assurée : « Si tel est votre désir, je ferai de mon mieux pour ne pas décevoir votre attente. »

En plus d'un administrateur civil, le vaisseau nécessitait un capitaine. Lazarus, qui avait tenu ce rôle empiriquement jusqu'à maintenant, se rebiffa lorsque Barstow proposa qu'on lui donne officiellement le titre. « Oh que non ! Surtout pas moi ! Je préfère jouer aux échecs. C'est Libby qu'il vous faut ! Sérieux, dévoué, ancien officier de la Marine – il sera parfait pour ce job. »

Libby rougit en voyant tous les regards converger vers lui. « Voyons, protesta-t-il, il est vrai que j'ai déjà commandé des navires, mais ce n'est pas un travail qui me convient réellement. Je suis un officier d'état-major, pas un commandant en chef.

— Vous ne pouvez pas vous défiler, insista Lazarus. C'est vous qui avez inventé ce gadget qui nous fait avancer, dont personne d'autre ne comprend le fonctionnement. Tu viens de trouver un boulot, fiston.

— Cela ne m'oblige pas à devenir capitaine, plaida Libby. J'accepterais volontiers le poste d'astrogateur, qui me convient parfaitement. Mais je préfère exécuter les ordres d'un commandant en chef. »

Lazarus fut heureux de voir la réaction immédiate de Ford. L'homme malade avait disparu, pour faire de nouveau place au chef. « Ce n'est pas une question de préférences personnelles, commandant Libby. Chacun doit faire au mieux de ses capacités. J'ai accepté de me charger de l'organisation sociale et civile, ce qui correspond à *ma* formation. Mais je ne pourrais pas me charger du fonctionnement technique du navire, car je ne suis pas qualifié pour cela. Vous l'êtes. Vous devez le faire. »

Libby rougit encore davantage et bégaya : « Ce serait exact si j'étais le seul. Mais il y a des centaines de spationautes dans les Familles et des dizaines d'entre eux ont certainement une plus grande expérience du commandement que moi. Si vous le cherchez, vous trouverez l'homme qu'il vous faut.

— Qu'en pensez-vous, Lazarus ? demanda Ford.

— Évidemment, il y a du vrai dans ce que dit Andy. Un capitaine c'est la colonne vertébrale du

navire. Si Libby ne se sent pas la carrure, on ferait mieux d'en chercher un autre. »

Justin Foote possédait une liste des Familles, mais pas de trieuse automatique. Cependant, la mémoire de ceux qui étaient présents suffit à trouver un certain nombre de candidats. Ils se mirent finalement d'accord sur le capitaine Rufus King, dit « L'Impitoyable ».

Libby expliquait les conséquences de la propulsion à pression lumineuse à son nouveau supérieur. « Les lieux des destinations possibles sont contenus dans un faisceau de paraboles dont les apex sont tangents à notre direction. Cela implique que l'accélération normale que nous pourrons appliquer au navire devra être conçue de sorte que notre vitesse présente, quasi celle de la lumière, demeure constante. Mais ce ne sera pas trop difficile, à cause de l'immense différence de magnitude entre notre vecteur actuel et les vecteurs de manœuvre que nous pourrons appliquer. En gros, cela revient à accélérer à angle droit par rapport à notre direction.

— Oui, oui, je comprends, coupa le capitaine King, mais pourquoi affirmez-vous que votre vecteur actuel doit rester constant ?

— C'est le capitaine qui décide, répondit Libby avec stupéfaction, mais réduire notre vitesse actuelle aurait pour effet de nous faire reculer sans pour autant augmenter les lieux de destination possibles. Le seul serait d'augmenter la durée du vol, jusqu'à des générations, des siècles, si la résultante...

— Certainement, certainement ! Je connais les lois de la balistique, mais pourquoi n'envisagez-vous pas l'autre alternative ? Pourquoi ne pas *augmenter* notre vitesse ? Pourquoi ne pourrais-je pas accélérer dans le sens de notre mouvement actuel ? »

Le visage de Libby reflétait maintenant de l'inquiétude. « Encore une fois, c'est le capitaine qui décide, mais cela reviendrait à tenter d'excéder la vitesse de la lumière. On suppose que c'est une chose impossible...

— Voilà exactement où je voulais en venir. Je me suis toujours demandé si cette "supposition" était justifiée. Ce serait peut-être le moment de le vérifier. »

Libby hésita entre le sens du devoir et les tentations extatiques de la curiosité scientifique. « Si nous étions dans un navire expérimental, je ne demanderais pas mieux, capitaine. Il m'est

impossible de visualiser ce qui se produirait si nous dépassions la vitesse de la lumière, mais il me semble que nous nous couperions entièrement du spectre électromagnétique en ce qui concerne les autres corps célestes. Et comment effectuer l'astrogation, dans ces conditions ? » Libby ne s'inquiétait pas uniquement de théorie. À l'heure actuelle, leur vision se limitait à celle des « yeux » électroniques. Pour l'œil humain, l'hémisphère dans leur sillage se limitait à une vaste tache noire. L'effet Doppler avait causé la migration des radiations les plus courtes vers des longueurs d'ondes trop longues pour l'œil. Vers l'avant, les étoiles étaient encore visibles mais leur « lumière » perceptible était constituée des ondes hertziennes les plus longues écrasées par l'incroyable vitesse du vaisseau. Ainsi, des astres sombres, des radiosources, brillaient comme des étoiles de première magnitude, tandis que les astres lumineux pauvres en radiations hertziennes se fondaient dans l'obscurité. Les constellations familières étaient devenues méconnaissables. L'analyse spectrale confirmait la présence de l'effet Doppler : les lignes de Frauenhofer n'avaient pas simplement atteint la limite violette du spectre, elles étaient passées au-delà, hors de vue, et des schémas inconnus les avaient remplacées.

« Évidemment..., dit King. J'aurais pourtant bien aimé essayer... Oh, oui ! Mais j'admets que c'est exclu avec tous ces passagers à bord. Très bien, préparez-moi donc des ébauches d'itinéraire pour des étoiles du type "G" se trouvant dans votre "éventail" de lieux, et pas trop éloignées. Commencez par une distance de dix années-lumière.

— Je l'ai déjà fait, capitaine. Pas un seul type "G" à cette distance.

— Ah ? Pas très peuplé par ici. Alors ?

— À onze années-lumière, nous avons Tau Ceti.

— Une G 5, hein ? Pas fameux.

— Pas très, non. Mais nous avons une vraie G 2 du type Soleil, cataloguée ZD9817 – à plus du double de cette distance. »

Le capitaine King se mordilla la lèvre. « Je suppose qu'il faudra en parler aux Aînés. De quel avantage de temps subjectif disposons-nous ?

— Aucune idée, capitaine.

— Eh bien ! Mettez-vous au boulot, ou passez-moi les données et je m'en chargerai. Je ne me prétends pas aussi bon mathématicien que vous, mais n'importe quel cadet pourrait calculer de si simples équations.

— Certes, mais je ne dispose pas des variables de l'équation temps-contraction... Pour la simple et bonne raison que je n'ai aucun moyen de calculer notre vitesse exacte. Les nouvelles lignes du spectre sont inutilisables. J'ai bien peur qu'il nous faille attendre d'avoir trouvé de nouveaux repères. »

King soupira. « Mon bon monsieur, je me demande parfois pourquoi je fais ce métier. Voulez-vous vous risquer à une approximation ?

— Ma foi... Plutôt longtemps. Des années, peut-être.

— Je vois. Enfin... j'ai tenu le coup sur des navires pires que celui-ci. Vous jouez aux échecs ?

— Oui, capitaine. » Libby ne mentionna pas qu'il avait abandonné depuis des années faute d'adversaire à sa hauteur.

« On dirait bien qu'on va avoir le temps de faire quelques parties. J'avance le pion du roi de deux cases.

— J'avance le cavalier du roi.

— Vous ne jouez pas le jeu conventionnel, hein ? Nous continuerons plus tard. Je pense qu'il vaut mieux leur proposer la G 2, bien que cela rallonge le voyage... Et je ferais bien de prévenir Ford qu'il va devoir trouver de quoi les divertir

avant qu'ils ne commencent à considérer ce vaisseau comme leur dernière demeure.

— Bien, capitaine. Vous ai-je signalé le temps de décélération ? À un g négatif, il faut compter une année terrestre, subjective, pour ralentir jusqu'à une vitesse stellaire normale.

— Hein ? Nous décélérerons comme nous avons accéléré, avec votre accélérateur à pression lumineuse. »

Libby secoua la tête. « Désolé, capitaine. L'ennui de cette accélération, c'est qu'elle ne tient aucun compte de la direction ni de la vitesse antérieures. Si vous approchez sans inertie d'une étoile, la pression de sa lumière vous rejette de l'autre côté, comme un bouchon pris dans un jet d'eau. La suppression de votre inertie annule également votre vitesse précédemment acquise.

— Bon, dit King de guerre lasse. Il faudra donc s'en tenir à votre programme. Il y a encore trop de choses que je ne comprends pas dans votre gadget.

— Il y a bien des choses dans mon appareil, répondit Libby avec gravité, que je ne comprends pas moi-même. »

Le navire avait passé l'orbite de la Terre moins de dix minutes après que Libby eut branché

l'accélérateur spatial. Lazarus et lui avaient discuté des aspects physiques ésotériques de la nouvelle invention jusqu'à l'orbite de Mars – moins d'un quart d'heure. La route de Jupiter était encore loin lorsque Barstow avait réuni son équipe. Il lui avait fallut une heure pour rassembler tous les participants ; lorsqu'ils s'étaient enfin mis au travail, ils se trouvaient à un milliard et demi de kilomètres au-delà de l'orbite de Saturne – moins d'une heure et demie s'était écoulée depuis le début de la photo-accélération.

Après Saturne, les repères se font plus rares. Ils discutaient toujours en croisant Uranus. Néanmoins, le nom de Ford fut proposé et Ford lui-même avait accepté avant que le navire eût atteint la sphère de Neptune. King avait été nommé capitaine et avait fait le tour de son nouveau domaine sous la conduite de Lazarus, et conférait déjà avec son astrogateur lorsqu'ils passèrent l'orbite de Pluton, à quelque six milliards de kilomètres du Soleil – il y avait moins de six heures que la lumière de l'astre du jour les avait refoulés dans l'espace.

Ils n'étaient pas encore vraiment sortis du Système solaire. Entre eux et les étoiles, il y avait encore les zones hantées par les comètes et les orbes des hypothétiques planètes

transplutoniennes – espaces où le Soleil avait établi des protectorats, mais dont il n'est plus vraiment le maître. Maintenant, il y avait des années-lumière jusqu'aux étoiles les plus proches. Le *New Frontiers* s'élançait vers elles sur les ailes de la lumière, dont la vitesse ne dépassait que de peu la sienne.

Loin, toujours plus loin... dans les profondeurs solitaires où les lignes sont presque droites, non déformées par la gravité. Chaque heure, chaque jour, chaque mois... chaque année les emportait plus loin, toujours plus loin du berceau de l'humanité.

DEUXIÈME PARTIE

I

Le navire continuait à plonger à travers le désert nocturne. Chaque année-lumière était aussi vide que la précédente. Les Familles organisèrent leur vie.

Le *New Frontiers* était pour ainsi dire cylindrique. Lorsqu'il n'accélérerait pas, il tournait sur son axe pour donner une pseudo-pesanteur aux passagers se trouvant près de la périphérie. Les compartiments extérieurs ou « inférieurs » étaient réservés aux passagers, tandis que les compartiments « supérieurs » servaient d'entrepôts ou à des fins analogues. Entre ces

extrêmes se trouvaient les magasins, les fermes hydroponiques, etc. La salle de navigation, le convertisseur et les machines étaient logés le long de l'axe central, de l'avant à l'arrière.

Ce dessin est, on le voit, similaire à celui de tous les grands cargos interplanétaires en usage aujourd'hui, mais il faut garder à l'esprit ses dimensions titaniques. C'était une véritable ville, qui pouvait accueillir vingt mille habitants – nombre qui pouvait doubler au cours du long voyage vers Proxima du Centaure.

Malgré sa taille, les cent mille membres des Familles s'y trouvaient donc fort à l'étroit, étant cinq fois plus nombreux que la population initialement prévue.

Ils durent s'en accommoder le temps d'organiser des centres d'hibernation, ce qu'ils firent en reconvertisant des salles de jeux des niveaux inférieurs en aires de stockage. Des dormeurs demandaient près de cent fois moins d'espace que des individus actifs. Peu à peu, le navire redevint suffisamment spacieux pour ceux qui restèrent éveillés. Au début, les volontaires pour l'hibernation ne furent pas très nombreux – en raison de leur incomparable héritage, les membres des Familles avaient une conscience

particulièrement aiguë de la mort, et ce sommeil froid ressemblait fâcheusement au repos éternel. Mais l'inconfort de la vie à bord et l'extrême monotonie du voyage finirent par convaincre la plupart d'essayer la petite mort.

Ceux qui restaient éveillés avaient fort à faire : tenir le navire propre, gérer les cultures hydroponiques, s'occuper de la machinerie auxiliaire et, surtout, surveiller les dormeurs. La biomécanique emploie plusieurs formules empiriques complexes pour décrire la détérioration des corps. Les mesures prises pour l'enrayer doivent tenir compte d'un certain nombre de facteurs comme l'accélération, la température ambiante, la médication, l'âge métabolique, la masse corporelle, le sexe, etc. En utilisant les compartiments supérieurs d'où était absente la pesanteur, la détérioration causée par l'accélération (autrement dit, le propre poids du corps humain, qui est lui-même à l'origine des pieds plats ou des escarres) était réduite à son minimum, mais bien des soins étaient nécessaires. Il fallait retourner les dormeurs, les masser, vérifier leur glycémie, contrôler la réponse de leur cœur aux stimulations, et effectuer tous les autres tests nécessaires à la survie de leur métabolisme ralenti. Hormis la douzaine de compartiments qui

pouvaient être utilisés dans l'infirmerie, le vaisseau n'avait pas été prévu pour recevoir des candidats au sommeil froid. De plus, en l'absence de machines spécifiquement conçues, tout devait être fait à la main.

Eleanor Johnston rencontra son amie Nancy Weatheral au réfectoire 9-D, appelé « Le Club » par ses habitués, et de noms moins flatteurs par ceux qui l'évitaient. En dehors de Lazarus, qui aimait le bruit et le mouvement, tous ceux qui le fréquentaient étaient jeunes et turbulents.

Eleanor se précipita pour lui embrasser la nuque. « Nancy ! Te voilà donc réveillée ! Je suis contente de te voir ! »

Nancy se dégagea. « Salut, Lea. Fais attention à mon café.

— Qu'est-ce que tu as ? Tu n'es pas contente de me revoir ?

— Si, bien sûr. Mais n'oublie pas que si un an s'est écoulé pour toi, de mon point de vue nous nous sommes vues hier. Et je suis encore dans le gaz.

— Depuis quand es-tu réveillée ?

— Deux heures. Comment va ton môme ? »

Le visage d'Eleanor s'illumina. « À merveille ! Tu ne le reconnaîtrais pas. Il m'arrive à l'épaule et ressemble de plus en plus à son père. »

Nancy changea de sujet. Les amis d'Eleanor prenaient garde à ne jamais lui parler de son mari décédé. « Alors, qu'est-ce que tu as fait pendant que je piquais un roupillon ? Tu enseignes toujours à l'école primaire ?

— Oui. Ou plutôt, non. Je m'arrange toujours pour avoir la classe d'Hubert et, maintenant, il est en première année de secondaire.

— Pourquoi ne prends-tu pas quelques mois de sommeil, histoire de faire un break ? À ce rythme, cette corvée te fera vieille fille avant l'heure.

— Non, refusa Eleanor. Pas tant qu'Hubert a besoin de moi.

— Ne soit pas si sentimentale. La moitié des volontaires femmes ont des enfants plus jeunes que ton fils. Ce n'est pas moi qui le leur reprocherais. Regarde : de mon point de vue, le voyage ne dure que depuis sept mois. Je pourrais presque supporter ce qui reste en faisant le poirier.

— Non, vraiment, merci, dit Eleanor d'un ton sans réplique. Peut-être que ce système te convient, mais je me porte parfaitement bien telle que je suis. »

Lazarus était assis au même comptoir qu'elles, portant gravement préjudice à un énorme steak synthétique. « Elle a peur de rater quelque chose, intervint-il. Je la comprends, je suis dans le même cas. »

Nancy changea de tactique. « Alors fais un autre enfant, Eleanor. Cela te dispensera au moins des corvées.

— Il faut être deux pour cela.

— Ça n'est pas un problème. Tiens, Lazarus, par exemple. Je suis certaine qu'il ferait un excellent père. »

Eleanor sourit, et Lazarus rougit sous son bronzage permanent. « En fait, dit-elle sans sourciller, je le lui ai proposé et il a refusé. »

Nancy manqua s'étouffer avec son café. Elle les regarda l'un après l'autre. « Désolée. Je ne savais pas.

— Il n'y a pas de mal, répondit Eleanor. C'est simplement parce que je suis une de ses arrière-petites-filles, à quatre générations de distance.

— Mais..., protesta Nancy en bafouant les plus élémentaires des règles du respect de la vie privée. C'est largement dans les limites admises de la consanguinité. Qu'est-ce qui cloche ? Il vaut peut-être mieux que je me taise ?

— Peut-être, oui », répondit franchement Eleanor.

Lazarus était visiblement mal à l'aise. « Vous savez, dit-il, je suis un peu vieux jeu. Quoi qu'en dise la génétique, l'idée d'épouser une de mes descendantes me gêne. »

Nancy était stupéfaite. « Ce que vous êtes rétro ! » Après un moment de réflexion, elle ajouta : « À moins que vous ne soyez timide. J'ai bien envie de vous faire une proposition, pour voir. »

Lazarus lui jeta un regard furieux. « Vous en seriez pour vos frais ! »

Nancy le regarda froidement. « Hmm... »

Lazarus essaya de soutenir son regard, et finit par baisser les yeux. « Je vous demande de m'excuser, mesdames, dit-il nerveusement. J'ai beaucoup de travail. »

Eleanor posa sa main sur son bras. « Non, ne partez pas. Nancy ne peut pas s'empêcher de séduire les hommes. C'est plus fort qu'elle. Parlez-nous plutôt des plans d'atterrissage.

— Quoi ? Nous allons atterrir ? s'écria Nancy. Quand ? Où ? »

Lazarus se laissa attendrir. La distance qui les séparait de l'étoile du type Soleil, ou G 2, qu'ils

avaient choisie pour destination bien des années auparavant, était désormais inférieure à une année-lumière – sept mois-lumière, pour être précis. Par des méthodes para-interférométriques, on avait pu s'assurer que des planètes gravitaient autour.

Dans un mois, quand l'étoile serait à moins d'une demi-année-lumière, ils commencerait à décélérer. La rotation serait arrêtée, et une rétro-accélération de 1 g serait adoptée de façon à aborder l'étoile à une vitesse interplanétaire plutôt qu'interstellaire, pour faciliter la recherche d'une planète habitable par l'homme. Le choix serait relativement simple : les planètes susceptibles de les intéresser brilleraient intensément, comme Vénus depuis la Terre, par exemple. Ils ne se souciaient ni des globes de scories incandescentes du type Mercure, ni des planètes ténébreuses et glacées semblables à Pluton ou à Neptune.

S'ils ne trouvaient pas de planète semblable à la Terre, ils continueraient jusqu'aux confins de ce soleil étranger pour que sa lumière les propulse au loin, pour aller à la recherche d'autres soleils – avec la différence que cette fois, n'ayant pas la police à leurs trousses, ils choisirait leur nouvelle destination avec soin.

Si aucune planète ne correspondait, il leur faudrait à nouveau se rapprocher du Soleil afin de se faire propulser par la pression lumineuse, et ainsi poursuivre la recherche d'un monde habitable. Cette fois en revanche, aucune patrouille ne risquerait de les intercepter, ce qui leur permettrait de choisir une direction de manière plus réfléchie.

Lazarus leur expliqua que le *New Frontiers* ne pourrait de toute façon atterrir, vu sa masse. S'ils trouvaient une planète, il resterait en orbite et un petit groupe irait l'explorer dans un des canots de débarquement.

Dès qu'il put partir sans perdre la face, Lazarus alla au laboratoire de recherches métaboliques et gérontologiques. Il espérait y trouver Mary Sperling ; après l'épisode Nancy Weatheral, il avait besoin de sa compagnie. S'il devait se remarier un jour, pensait-il en son for intérieur, Mary était beaucoup plus son genre de femme. En fait, il n'y songeait pas sérieusement ; il trouvait qu'une liaison entre eux aurait eu un relent grotesque de lavande et de vieilles dentelles.

Mary Sperling se sentait devenir claustrophobe dans le navire, mais elle n'avait aucun goût pour la mort, même symbolique, de l'hibernation

artificielle. Elle avait trouvé un remède à sa peur de la mort en devenant assistante au laboratoire de recherches sur la longévité. Bien que n'étant pas formée à la biologie, ses mains agiles, son esprit vif et les années de pratique à bord du vaisseau avaient fait d'elle l'indispensable assistante du Dr. Gordon Hardy, le directeur du laboratoire.

Lazarus la trouva en train de donner ses soins à l'immortel tissu de cœur de poulet baptisé par les laborantins « Mrs. Awkins ». Cette dernière était plus âgée que tous les membres des Familles, à l'exception de Lazarus. C'était une culture du tissu original fourni au XX^e siècle par l'Institut Rockefeller et maintenu en vie depuis plus de deux siècles par le Dr. Hardy et ses prédécesseurs. Grâce aux techniques Carrel-Lindberg-O'Shaug, Mrs. Awkins était florissante.

Quand on l'avait arrêté, Gordon Hardy avait insisté pour emporter le tissu et son appareil nourricier à la Réserve, puis avait fait preuve du même entêtement lors de la fuite à bord du Chili. Aujourd'hui, Mrs. Awkins continuait de croître sur le *New Frontiers* – ne pesant pas plus de trente kilos, aveugle, sourde et sans cervelle, mais bien vivante.

Mary Sperling était en train de tailler les morceaux superflus. « Bonjour, Lazarus. N'approchez pas, le caisson est ouvert. »

Il la regarda trancher les tissus avec des gestes précis. « Je me demande bien ce qui fait vivre ce foutu machin.

— Vous posez la question à l'envers, répondit-elle sans lever les yeux. Ce qu'il faut demander, c'est pourquoi mourrait-elle, pourquoi ne continuerait-elle pas à vivre éternellement ?

— Si seulement elle pouvait mourir ! » La voix du Dr. Hardy leur parvint depuis la porte. « On pourrait alors la disséquer et comprendre pourquoi.

— Mrs. Awkins ne vous donnera jamais la réponse, répondit Mary. La clé de l'énigme se trouve dans les gonades, qu'elle n'a pas.

— Bah ! Qu'en savez-vous ?

— Intuition féminine. Et *vous*, vous en savez quelque chose ?

— Non, absolument rien, et c'est en quoi je vous suis supérieur.

— Peut-être, répliqua-t-elle d'un air sournois. Mais moi je vous ai connu en couches-culottes.

— Voilà bien un argument typiquement

féminin. D'ailleurs, ce bout de muscle caquetait et pondait des œufs avant que nous soyons nés. » Il jeta à Mrs. Awkins un regard plein de fiel. « Vous savez, Lazarus, je l'échangerais volontiers contre un couple de carpes.

— Des carpes, pourquoi ?

— Parce que apparemment elles ne meurent pas. Elles se font tuer, manger, elles meurent de faim ou d'un virus, mais on n'en a jamais vu mourir de vieillesse.

— Comment cela se fait-il ?

— C'est ce que j'essayais de découvrir lorsqu'on a dû s'embarquer pour ce damné safari. C'est peut-être à cause de leur flore intestinale particulière. Mais je pense que c'est plutôt parce qu'elles n'arrêtent jamais de grandir.

Mary murmura quelque chose d'inaudible. « Qu'est-ce que vous marmonnez ? lui demanda Hardy. Encore une de vos intuitions ?

— Je disais : les amibes non plus ne meurent pas. Vous m'avez dit une fois que toutes les amibes sont vivantes depuis au moins cinquante millions d'années. Et pourtant, elles ne grandissent pas indéfiniment et n'ont certainement pas de flore intestinale.

— Elles n'ont rien dans le bide, dit Lazarus avec

un clin d'œil.

— C'était terriblement mauvais, Lazarus. Mais c'est vrai. Elles ne meurent pas.

— Elles n'ont pas d'intestins, répondit Hardy, mais peut-être un équivalent structurel. Je manque de sujets d'expérience. À propos, Lazarus, j'aurais voulu vous demander une faveur.

— Je suis d'humeur conciliante aujourd'hui ; vous avez une chance.

— Vous êtes vous-même un cas intéressant. Vous êtes en avance sur nos prévisions génétiques. Il serait dommage de mettre votre corps au convertisseur. J'aimerais le disséquer. »

Lazarus renifla bruyamment. « Ça roule, mais il faudra transmettre le dossier à votre successeur – vous ne vivrez peut-être pas assez longtemps. Et je parie n'importe quoi que vous ne trouverez rien d'intéressant en fouillant dans mon cadavre ! »

La planète qu'ils avaient espéré trouver fut fidèle au rendez-vous. Verte, lumineuse et jeune, sa ressemblance avec la Terre était frappante. Le système tout entier semblait être une grossière copie du Système solaire : les petites planètes gravitaient à la périphérie du Soleil, tandis que les grandes du type Jupiter évoluaient plus loin. Les

cosmologues n'avaient jamais réussi à se mettre d'accord sur l'origine et la formation de notre système. Ils étaient partagés entre plusieurs cosmogonies qui toutes échouaient à expliquer comment il avait pu naître spontanément, malgré les soit-disant preuves mathématico-physiques qu'on avait apportées à de telles théories. Le fait qu'il existât un autre système presque identique tendait à prouver que les paradoxes de sa formation ne devaient rien au hasard.

Mais un autre fait était bien plus extraordinaire encore, plus enthousiasmant et peut-être plus inquiétant. L'observation télescopique de la surface de la planète leur avait révélé que celle-ci était habitée... par des êtres intelligents, civilisés...

Il y avait des villes, et de grandes réalisations techniques de forme étrange assez immenses pour être visibles de l'espace, comme l'était la Muraille de Chine depuis Luna.

Cependant, bien que cela signifiât sans doute qu'ils allaient devoir reprendre leur hégire, la race dominante ne semblait pas occuper tous les espaces viables de la planète. Peut-être y aurait-il sur l'un de ces vastes continents de la place pour une petite colonie comme la leur... s'ils les acceptaient.

« Je dois avouer, disait le capitaine King avec irritation, que je ne m'attendais pas à cela. Des aborigènes primitifs à la rigueur, des animaux dangereux certainement, mais cela... Je suppose que je pensais inconsciemment que nous étions la seule espèce civilisée de l'univers. Il va falloir être extrêmement prudents. »

Retenu à bord par les devoirs de sa charge, King laissa à Lazarus le soin de diriger l'expédition de reconnaissance. Le capitaine en était venu à avoir une totale confiance dans le sens pratique et l'instinct de survie hypertrophié de son aîné. Ce dernier choisit Ford, Schultz et ses lieutenants pour l'accompagner, et bien entendu des spécialistes en biochimie, géologie, écologie, stéréographie, psychologie et sociologie, sans oublier un expert en communications structurelles dont le rôle serait de trouver un moyen de communiquer avec les indigènes.

Sans armes...

King s'y opposa formellement. « Votre mission est primordiale pour la suite des opérations. Nous ne pouvons pas risquer de braquer les autochtones contre nous en leur pointant des armes sous le nez, même si celles-ci ne sont destinées qu'à assurer votre protection. Vous êtes des

ambassadeurs, non des soldats. Ne l'oubliez pas. »

Lazarus lui remit solennellement son atomiseur, en se gardant bien de mentionner celui qu'il portait dissimulé sous son kilt.

Ils étaient sur le point d'armer les canots lorsque l'infirmière en chef, Janice Schmidt, qui s'occupait des anormaux, fit irruption et demanda l'autorisation de parler au capitaine.

Seule une infirmière façonnée par un demi-siècle d'entêtement professionnel et d'autoritarisme aurait pu l'obtenir à cet instant précis. Le capitaine la regarda sans aménité. « Que signifie cette interruption !

— Capitaine, il faut que je vous parle d'un de mes pensionnaires.

— Vous devez avoir perdu la tête ! Laissez-moi, et revenez me voir dans mon bureau après en avoir référé au médecin-chef »

Elle planta ses poings sur ses hanches. « Non, tout de suite. Il faut que vous sachiez ce que j'ai à vous dire avant leur départ. »

King ouvrit la bouche, se ravisa et dit simplement. « Soyez brève. »

Elle le fut. Un de ses enfants, Hans Weatheral, était un garçon de quatre-vingt-dix ans qui avait conservé, à cause d'un thymus hyperactif,

l'apparence d'un adolescent. Incurablement apathique, mais pas idiot, il avait une déficience neuro-musculaire qui ne lui permettait même pas de se nourrir lui-même... et était un télépathe d'une sensibilité extrême.

Il avait dit à Janice qu'il savait tout de la planète autour de laquelle ils orbitaient. Ses amis habitant sur la planète lui en avaient tout dit... et ils l'attendaient.

Le départ du canot fut retardé. King et Lazarus allèrent interroger Hans, qui maintint ce qu'il avait dit. Les rares informations qu'ils purent vérifier s'avérèrent correctes, mais il fut assez évasif en ce qui concernait ses « amis ». « Bah, dit-il avec espièglerie, ce sont des gens, quoi, comme chez nous. Ils travaillent, vont à l'école, à l'église. Ils s'amusent, ils ont des enfants. Vous les trouverez sympathiques. »

Mais une chose était certaine : ses amis l'attendaient. Il fallait absolument qu'il les accompagne.

Contre son gré et son bon sens, Lazarus dut se résoudre à emmener Hans Weatheral, son brancard et Janice Schmidt.

Lorsqu'ils revinrent trois jours plus tard,

Lazarus fit un long rapport à King tandis que les découvertes des spécialistes étaient analysées et interprétées. « Ça ressemble étonnamment à la Terre, capitaine. De quoi vous donner le mal du pays. Mais parfois, ça vous fiche la frousse aussi – comme si, en se regardant dans le miroir, on se trouvait trois yeux et pas de nez. C'est troublant.

— Et les habitants ?

— J'y viens. Nous avons d'abord été jeter un coup d'œil à la face éclairée, où il n'y avait rien de plus que ce qu'on avait déjà vu avec les 'scopes. Là, je me suis posé à l'endroit indiqué par Hans, un grand espace libre au centre d'une ville. J'aurais préféré me poser en rase campagne et faire des reconnaissances, mais vous m'aviez dit de me fier aux indications de Hans.

— Vous étiez libre d'agir selon votre jugement, lui rappela King.

— Oui, je sais. En tout cas, j'ai fait ce qu'il a dit. Le temps que les techniciens aient terminé d'analyser l'air et les radiations à l'extérieur, une foule s'était rassemblée autour de nous. Ils... vous avez vu les stéréographes.

— Oui. Incroyablement androïdes.

— Androïdes ? Ce sont des *hommes*. Peut-être pas humains, mais quand même des hommes. »

Lazarus fronça les sourcils. « Je n'aime pas ça. »

King ne discuta pas. Les images montraient des bipèdes mesurant de deux mètres dix à deux mètres quarante, bilatéralement symétriques, avec un squelette interne et des yeux à pupilles et iris. Ces yeux étaient extraordinairement humains ; grands, limpides, avec le regard tragique d'un saint-bernard.

En dehors des yeux, leurs traits étaient difficilement appréciables : une bouche molle et édentée avec une lèvre supérieure nettement divisée en deux. King se détourna. Il faudrait du temps pour apprendre à aimer ces créatures. « Continuez, dit-il à Lazarus.

— Nous avons ouvert, et je suis sorti. Seul, les mains vides, faisant de mon mieux pour paraître pacifique. Trois d'entre eux s'avancèrent – avec un visible empressement. Mais leur intérêt ne dura qu'un instant. Ils semblaient attendre quelqu'un d'autre. Je donnai donc l'ordre de sortir Hans.

» Vous aurez du mal à me croire, mais ils l'accueillirent comme un frère perdu depuis longtemps. Non, plutôt comme un roi revenant triomphalement dans son pays. Ils furent fort polis avec nous autres, mais au fond assez distants. Avec Hans, par contre, ils devenaient

complètement gâteux. » Lazarus hésita.
« Capitaine, vous croyez en la réincarnation ?

— Pas vraiment. Je ne me prononce pas. J'ai lu le rapport du Comité Frawling, évidemment.

— Je dois dire que je n'y mords pas, mais comment expliquer autrement l'accueil qu'ils ont fait à Hans ?

— Je ne l'explique d'aucune façon. Pensez-vous qu'il soit possible d'établir une colonie sur la planète ?

— Oh ! ils ont été parfaitement clairs à ce sujet. Hans n'a aucune difficulté pour communiquer avec eux, et il nous a dit que leurs dieux nous avaient autorisés à venir. Les habitants ont déjà tout prévu pour nous accueillir.

— Hein ?

— Vous m'avez bien entendu. Ils veulent de nous.

— Voilà qui est réconfortant !

— Vous trouvez vraiment ? »

King vit l'expression pessimiste de Lazarus.
« Votre rapport est favorable sur tous les points. Pourquoi cet air morose ?

— Je ne sais pas, capitaine, mais j'aurais préféré que nous trouvions une planète bien à nous. C'est

trop facile, il y a forcément anguille sous roche. »

II

Les Jockairas (ou Zacheiras selon la préférence de certains) cédèrent une ville entière aux colons.

À cette étonnante coopération vint s'ajouter l'impatience de tous les membres des Familles Howard. Ils mouraient d'envie de sentir de nouveau de la terre sous leurs pieds et un air non recyclé dans leurs poumons. On avait prévu qu'une année au moins serait nécessaire pour la transition et que les dormeurs ne seraient réveillés qu'au fur et à mesure. Le débarquement ne fut freiné que par la capacité limitée des canots.

La ville des Jockairas n'était pas vraiment adaptée aux besoins des colons. N'étant pas humains, leurs besoins physiques étaient profondément autres, de même que leurs expressions culturelles et techniques. Mais toute ville est une machine destinée à satisfaire certains besoins essentiels : abri, nourriture, sanitaire,

communications. S'appliquant à des créatures différentes dans un milieu autre, la logique interne de ces besoins fondamentaux peut produire une variété quasi illimitée de résultats. Mais, appliquée par une race androïde à sang chaud et respirant de l'oxygène, les résultats sont inévitablement de nature à pouvoir être utilisés par des Terriens. La ville des Jockairas ressemblait par bien des côtés à un tableau pararéaliste. Mais après tout les hommes avaient vécu dans des igloos, des huttes de branchages et même dans les terriers cybernautiques creusés sous l'Antarctique. Les humains pouvaient vivre dans cette ville, en y apportant des modifications, au besoin. C'est donc ce qu'ils firent.

L'adaptation ne fut pas trop difficile, même si le travail était colossal. Il y avait déjà des bâtiments – de simples abris surmontés d'un toit, des cavernes artificielles basiques mais adaptées à la vie humaine. Quelle que fût leur destination primitive, ces cavernes pouvaient servir à n'importe quelle fin : dormir, manger, fabriquer des objets, se divertir. Une bonne partie de ces constructions étaient en fait souterraines, les Jockairas ayant un goût plus prononcé que nous pour l'excavation, mais les hommes deviennent facilement des troglodytes, que ce soit à New York

ou dans l'Antarctique.

Il y avait suffisamment d'eau potable pour la consommation et la toilette sommaire ; plus ennuyeux, il n'y avait aucun système d'égouts. Les « Jocks » ne prenaient ni bains ni douches, leur hygiène personnelle différant sensiblement de la nôtre. Il fallait avant tout installer des toilettes rudimentaires et trouver moyen d'évacuer les eaux usées. Mais les bains demeuraient un luxe rationné tant que l'on n'aurait pas multiplié par dix le débit d'eau et la capacité d'évacuation.

Mais on peut se passer de bains. Bien plus grave était le problème des fermes hydroponiques. On ne pouvait pas réveiller la plupart des dormeurs tant qu'une source de nourriture fiable et illimitée n'était pas mise en place. Les impatients voulaient démonter immédiatement toutes celles du vaisseau et les reconstruire au sol, en vivant sur les réserves pendant l'interruption de la production. Les autres – une minorité –, plus prudents, voulaient d'abord faire une expérience à petite échelle, pour éviter un désastre dû à d'éventuels virus indigènes, qui aurait eu pour conséquence une famine catastrophique.

La minorité, dirigée par Ford et Barstow et soutenue par King, obtint gain de cause. On

démonta une des fermes hydroponiques du navire et on commença à la transporter au sol en pièces de taille assez réduite pour pouvoir les embarquer dans les canots.

Les choses n'allèrent jamais plus loin. Les produits des fermes Jocks convenaient parfaitement à l'alimentation humaine et leurs propriétaires ne demandaient qu'à leur en faire cadeau. Les efforts portèrent donc sur la culture de plantes terrestres afin de compléter le régime local par des produits plus conventionnels. Les Jocks firent presque tout le travail ; ils étaient d'excellents fermiers « bio », leur planète étant suffisamment peu peuplée pour qu'il fût inutile d'avoir recours à des cultures artificielles, et semblaient empressés de fournir à leurs hôtes tout ce qu'ils pouvaient désirer.

Ford transféra son poste de commandement civil dans la ville dès que celle-ci put accueillir un groupe plus important. King, lui, resta à bord. On éveillait les dormeurs au fur et à mesure des possibilités d'accueil et des besoins humains. La nourriture, l'abri et l'eau étaient assurés, mais bien des choses restaient à faire pour leur assurer un confort minimum. Il existait des différences fondamentales entre les deux cultures. Les Jockairas faisaient tout leur possible pour venir en

aide aux humains, mais ils étaient souvent déconcertés par les exigences de ces derniers. Ils ignoraient toute notion d'intimité et d'isolement. Leurs constructions n'avaient pour toutes cloisons que celles supportant une charge – et encore les remplaçaient-ils de préférence par des colonnes ou des piliers. Il leur était impossible de comprendre pourquoi les Terriens transformaient ces beaux espaces en couloirs et en cubes. Ils ne comprenaient pas pourquoi, ou dans quel but, les hommes éprouvaient parfois le besoin d'être seuls.

Ils décidèrent apparemment (encore que rien ne soit prouvé dans la mesure où les subtilités du langage des Jockairas échappaient aux humains) que cela devait avoir une signification religieuse. Et une fois de plus ils les aidèrent, en leur fournissant des feuilles d'un matériau propre à construire des cloisons – avec leurs outils, et *seulement* avec leurs outils. Les ingénieurs terriens étaient à deux doigts de la dépression nerveuse. Aucun acide ne l'attaquait, même pas les solvants capables de dissoudre les plastiques à la fluorine servant à manier les sels radioactifs. Les scies de diamant s'effritaient dessus, les températures extrêmes restaient sans effet. Il arrêtait le son, la lumière et toutes les radiations qu'il leur fut possible d'expérimenter. On échoua à

définir son point de rupture, car on ne parvint jamais à le briser. Et pourtant les outils des Jockairas, même maniés par les hommes, parvenaient à le couper, à le façonner et même à le souder.

Les ingénieurs humains ne s'étaient jamais sentis aussi frustrés. Le contrôle de l'environnement des Jockairas était aussi avancé que celui des hommes. Seulement, ils l'avaient développé dans une tout autre direction.

La technologie n'était pas l'unique différence entre les deux cultures. Les Jockairas étaient amicaux à leur façon, et accueillants au possible, mais ils n'étaient *pas* humains. Leur pensée, leurs critères de jugement, étaient étrangers ; leur organisation sociale et leur langage restaient incompréhensibles à l'entendement humain.

Oliver Johnson, le sémanticien chargé de trouver un langage commun, se trouva dès le début devant une tâche d'une facilité absurde : il lui suffisait de communiquer par l'intermédiaire de Hans Weatheral. « Évidemment, expliqua-t-il à Ford et à Lazarus, Hans n'est pas ce qu'on pourrait appeler un génie, ce qui limite nos échanges aux idées qu'il peut comprendre. Cela me donne un vocabulaire de base sur lequel je peux travailler.

— Cela ne suffit pas ? demanda Ford. J'ai entendu dire que huit cents mots suffisaient à exprimer n'importe quelle idée.

— C'est exact, admit Johnson. Il faut moins de mille mots pour faire face à toutes les situations courantes. J'ai choisi près de sept cents termes, opérationnels et substantiels, qui composent une *lingua franca* suffisante. Mais ce vocabulaire limité échoue à manipuler des notions abstraites ou à exprimer des nuances subtiles.

— Tu parles, dit Lazarus, sept cents mots suffiront amplement. Je n'ai pas l'intention de conter fleurette à leurs filles ni de discuter poésie avec eux. »

Cette opinion sembla prévaloir. La plupart des humains apprirent le jockairan en deux à quatre semaines, et commencèrent à bavarder avec leurs hôtes comme s'ils n'avaient fait que cela toute leur vie. Ils avaient tous de solides bases de mnémonique et de sémantique ; le nouveau langage auxiliaire fut rapidement assimilé, d'autant plus qu'ils pouvaient le pratiquer quotidiennement. Il y eut, bien entendu, quelques indécrotables qui refusèrent de faire cet effort, affirmant que c'était aux « indigènes » d'apprendre l'anglais.

Les Jockairas n'apprirent pas l'anglais. Cela ne semblait pas les intéresser le moins du monde. En outre, il était ridicule de faire apprendre à des millions d'individus la langue parlée par quelques dizaines de milliers d'hommes. C'était d'autant plus absurde que la lèvre supérieure fendue des Jockairas ne leur permettait pas de prononcer les « m », les « p » et les « b », alors que les gutturales, les dentales et les sifflantes du jockairan pouvaient être à peu près correctement émises par les humains.

Lazarus dut revenir sur sa première – et fâcheuse – impression des Jockairas. Il était impossible de ne pas les aimer une fois que l'on s'était accoutumé à leur étrange apparence. Ils étaient si hospitaliers, si généreux, si amicaux, si désireux de plaire... Il s'attacha particulièrement à Kreel Sarloo, qui faisait office d'agent de liaison entre les Jockairas et les Familles. Il était le « chef » ou « père » ou « prêtre » de la famille ou tribu des Kreel. Il invita Lazarus à venir lui rendre visite dans la ville jockaira la plus proche de la colonie. « Les miens seront heureux de te voir et de sentir l'odeur de votre peau, lui dit-il. Ce sera une chose à rendre heureux. Les dieux seront contents. »

Sarloo ouvrait rarement la bouche sans parler

de ses dieux. Lazarus adoptait une attitude d'indifférence tolérante vis-à-vis des religions des autres. « Je viendrai, mon vieux Sarloo. Pour moi aussi, ce sera une chose à rendre heureux. »

Sarloo l'y emmena dans le véhicule habituel des Jockairas, une sorte de chariot sans roues, en forme de soupière, qui avançait sans bruit en frôlant la surface du sol. Lazarus s'accroupit au sol tandis que Sarloo le faisait monter à une vitesse qui obligea l'humain à fermer les yeux.

« Sarloo, cria Lazarus pour se faire entendre dans le vent, comment marche votre machin ?

— Les dieux soufflent sur le... — ici un mot inconnu — ... il lui est donc nécessaire de changer de place. »

Lazarus allait lui demander d'autres explications lorsqu'il se souvint du Vénusien qui lui avait demandé un jour comment fonctionnait le moteur diesel du tracteur à marécages. Il n'avait aucunement eu l'intention de faire des mystères, mais sa langue avait été liée par les insuffisances du langage commun.

Mais il était possible de contourner cette difficulté...

« Sarloo, je voudrais voir des images de ce qui se passe à l'intérieur. Vous devez bien en avoir ?

— Des images existent, confirma Sarloo, mais elles sont dans le temple, et vous n'avez pas le droit d'entrer dans le temple. » Il regarda Lazarus de ses grands yeux tristes, lui donnant l'impression d'avoir commis une extrême indélicatesse. L'humain se hâta de changer de sujet.

Mais la pensée des Vénusiens en amena une autre. Le peuple de l'eau, coupé de l'univers par les éternels nuages de Vénus, ne croyait pas en l'astronomie. L'arrivée des Terriens entraîna quelques ajustements dans leur conception du cosmos, mais ils n'étaient pas certains que la nouvelle cosmologie fût meilleure que la précédente. Lazarus se demanda ce que les Jockairas pensaient de ces visiteurs venus de l'espace. Ils n'avaient montré aucune surprise – ou peut-être que si, après tout, comment savoir ?

« Sarloo, lui demanda-t-il, savez-vous d'où moi et mes frères venons ?

— Je le sais. Vous venez d'un soleil si lointain que sa lumière met de nombreuses saisons à parcourir le chemin qui nous sépare. »

Lazarus n'en fut que vaguement étonné. « Qui vous a dit cela ?

— Les dieux. Et ton frère Libby en a parlé. »

Lazarus aurait volontiers parié que les dieux n'en avaient parlé qu'après les explications de Libby. Il voulut reformuler la question afin de savoir si les Jockairas avaient éprouvé de la surprise en les voyant débarquer du ciel, mais ignorait les termes permettant d'exprimer ce sentiment. Il n'avait pas encore trouvé sa phrase lorsque Sarloo reprit :

« Les pères de mon peuple ont volé dans les airs tout comme vous, mais c'était avant l'arrivée des dieux qui, dans leur sagesse, nous ont demandé de ne plus le faire. »

Ça, pensa Lazarus, c'est un gros mensonge ou je ne m'y connais pas. Absolument rien n'indiquait qu'ils se fussent jamais élevés au-dessus du sol de leur planète.

Dans la maison de Sarloo, ce soir-là, Lazarus assista à ce qui semblait être des divertissements présentés en son honneur. Il avait pris place à côté de son hôte sur une estrade dressée dans la grande salle commune du clan des Kreel, et dut subir deux longues heures de hurlements lugubres qui se voulaient certainement musicaux. Pour Lazarus, la musique produite en marchant sur les queues de cinquante chiens eût été plus harmonieuse, mais il essaya de la prendre comme le présent qu'elle

était.

Libby, il s'en souvenait, affirmait que les cris que les Jockairas avaient coutume de s'infliger étaient mélodieux, et que les hommes pouvaient apprendre à l'apprécier en étudiant les relations entre les silences.

Lazarus en doutait, mais il fit de son mieux pour paraître y prendre plaisir.

Il était certain d'ailleurs que Libby comprenait les Jockairas bien mieux que lui-même. Il avait découvert avec enthousiasme qu'ils étaient d'excellents mathématiciens et avaient tout autant que lui le sens des chiffres. Leur arithmétique était incroyablement compliquée pour les humains. Tout nombre était pour eux une entité en soi, et non un assemblage de plusieurs chiffres. Ils se servaient par conséquent d'une notation positionnelle ou exponentielle, avec une base qui pouvait être rationnelle, irrationnelle, variable, ou... inexistante.

Sans le génie de Libby, qui servait d'interprète entre les Jockairas et les ingénieurs humains, les Familles n'auraient jamais rien compris aux nouvelles techniques indigènes.

Les hululements discordants cessèrent et Lazarus reprit conscience de son environnement.

On servit le dîner, que le clan Kreel aborda avec l'enthousiasme indiscipliné qui semblait caractériser tous les actes des Jockairas. La dignité, songea Lazarus, était une idée qui n'avait jamais pris ici. Un grand bol, d'au moins soixante centimètres de diamètre, fut placé devant Sarloo. Il était rempli jusqu'aux bords d'une gelée informe. Douze ou quinze Kreels l'attaquèrent avidement, sans se soucier de leur chef ni de leur invité. Sarloo en poussa trois ou quatre sans cérémonie, plongea sa main dans le plat, en retira une ration dont il forma une boule entre ses mains. Ceci fait, il la tendit vers la bouche de Lazarus.

Lazarus n'était pas dégoûté, mais il se força à se souvenir que la nourriture des Jocks convenait aux métabolismes humains, et qu'il ne risquait d'attraper aucune maladie, avant de se résoudre à prendre une bouchée de la nourriture offerte.

Mmmm... pas mauvais – fade, un peu collant. Pas vraiment bon, mais comestible. Déterminé à sauver l'honneur de sa race, il continua à manger, en se promettant un vrai repas comme récompense. Lorsqu'il fut certain qu'il ne pouvait continuer sans risquer une catastrophe physique et sociale, il songea à une façon de s'en tirer. Plongeant sa main dans le plat commun, il forma une boule de pâte et l'offrit à Sarloo.

Ce fut un acte diplomatique bien inspiré. Il nourrit Sarloo jusqu'à en avoir mal au bras, émerveillé par une telle capacité d'absorption.

Après le dîner, il dormit avec eux. Chacun s'allongeait là où il se trouvait sans autre forme de cérémonie, et fermait les yeux. À sa surprise, Lazarus dormit bien, et se réveilla à la lumière des faux soleils qui brillaient au sommet de la grotte en synchronisation avec l'aube. Sarloo dormait toujours, en émettant des ronflements parfaitement humains. Un bébé s'était niché contre Lazarus.

Il sentit un mouvement dans son dos et quelque chose frôla sa cuisse. Se retournant sans bruit, il découvrit qu'un Jockaira – un enfant d'environ six ans selon les critères humains – avait subtilisé son atomiseur et le manipulait avec curiosité.

Il arracha le jouet mortel de ses doigts innocents hâtivement mais sans brusquerie. Heureusement, le cran de sûreté était toujours en place. Il y avait gagné un regard plein de reproches et la menace de pleurs imminents. « Chut, lui fit Lazarus. Tu vas réveiller papa. Viens. » Il le prit contre lui et l'enfant, se blottissant contre lui et posant une bouche humide contre sa peau, se rendormit promptement.

Lazarus le regarda avec une nuance d'attendrissement. « Tu es un vrai petit malin. Je suis sûr qu'on pourrait s'entendre à merveille, si jamais je pouvais me faire à ton odeur. »

Certains incidents entre les deux races eussent été drôles s'ils n'avaient été potentiellement dangereux. Par exemple le cas d'Hubert, le fils d'Eleanor Johnston. Cet adolescent désœuvré excellait dans sa spécialité d'inspecteur des travaux finis. Un jour, il observait deux techniciens, un humain et un Jockaira, adapter une source d'énergie indigène à un outil terrestre. Le Jockaira, apparemment amusé par le garçon et manifestement dans un but amical, le prit dans ses bras et le souleva de terre.

Hubert poussa un hurlement.

Sa mère, qui ne s'éloignait jamais beaucoup de lui, arriva à la rescouasse. Elle n'était ni assez forte ni assez adroite pour mettre à exécution ses desseins meurtriers, et le Jockaira s'en tira sans grand mal. Mais la situation était fâcheuse.

L'administrateur Ford et Oliver Johnson firent de leur mieux pour expliquer l'incident aux Jockairas stupéfaits. Heureusement, ils parurent peinés plutôt que vindicatifs.

Ford convoqua ensuite Eleanor. « Votre stupidité a mis en danger la colonie tout entière...

— Mais je...

— Taisez-vous ! Si vous n'aviez pas tant couvé votre gosse, il se serait mieux conduit. Et si vous n'étiez pas une imbécile, vous ne seriez pas intervenue. À l'avenir, votre fils suivra les classes normales et vous lui ficherez la paix. Au premier signe d'animosité de votre part envers un indigène, je vous inflige deux années d'hibernation. Et maintenant, sortez d'ici ! »

Ford dut être presque aussi sévère avec Janice Schmidt. L'intérêt que les Jocks portaient à Hans Weatheral s'étendait à tous les télépathes. Ils les idolâtraient littéralement. Kreel Sarloo fit savoir à Ford qu'il désirait que les télépathes fussent séparés des autres anormaux et confiés à la garde des Jockairas. C'était un ordre plutôt qu'une demande.

Janice s'y soumit en rechignant, devant l'insistance de Ford qui désirait faire plaisir aux Jockairas en retour de l'aide qu'ils avaient apportée aux hommes. Sous le regard jaloux de l'infirmière en chef, des infirmières jockairas prirent la relève.

Tous les télépathes d'un niveau intellectuel

supérieur à celui de Hans Weatheral, qui était pratiquement faible d'esprit, développèrent des psychoses spontanées et profondes au contact des Jockairas.

Ford eut droit à une nouvelle migraine. Janice Schmidt était plus intelligente et plus forte qu'Eleanor Johnston. Ford dut la menacer de lui retirer définitivement ses chers « enfants » pour la ramener au calme. Kreele Sarloo, apparemment fort désespoiré, accepta un compromis : les Jockairas ne conservaient que la garde des faibles d'esprit tandis que Janice et ses aides reprenaient les autres.

Mais la plus grosse difficulté surgit à propos des... noms.

En plus de leurs noms individuels, tous les Jockairas avaient un « nom de famille » qui s'appliquait aussi bien à leur tribu qu'au temple où ils allaient adorer leurs dieux.

Kreele Sarloo aborda le sujet avec Ford. « Haut Père des Frères Étrangers », lui dit-il en substance, car la traduction contient nécessairement des erreurs, « le temps est venu pour vous et vos enfants de choisir vos noms ».

Ford avait l'habitude des difficultés de langage. « Frère et Ami, répondit-il, j'ai entendu vos mots

mais je ne les comprends pas. Parlez plus clairement. »

Sarloo recommença : « Frère Étranger, les saisons vont et viennent, et l'époque de la maturité arrive. Les dieux nous ont dit que vous, les Frères Étrangers, en êtes arrivés au stade de votre éducation (?) où vous devez choisir votre tribu et votre temple. Je suis venu pour parler des préparations (rites ?) par lesquelles chacun des vôtres choisira son nom. Je parle au nom des dieux. En mon nom personnel, laissez-moi ajouter que je serais heureux que vous, mon frère Ford, choisissiez le temple Kreele. »

Ford essaya de gagner du temps en attendant de comprendre ce que cela impliquait exactement. « Je suis heureux de votre offre, mais nous avons déjà tous des noms. »

Sarloo balaya l'objection d'un geste. « Ce ne sont que des mots sans signification. Il vous faut de vrais noms, désignant chacun un temple et le dieu que l'on y adore. Tous les enfants doivent un jour devenir des adultes. »

Ford décida de consulter ses experts. « Devons-nous le faire immédiatement ?

— Bientôt, mais pas nécessairement aujourd'hui. Les dieux sont patients. »

Ford conféra avec Zaccur Barstow, Oliver Johnson, Lazarus Long et Ralph Schultz. Ils écoutèrent l'enregistrement de sa conversation avec Sarloo, essayant plusieurs traductions possibles, mais sans y voir plus clair.

« En gros, dit Lazarus, c'est : épousez notre foi, sinon...

— Oui, dit Barstow, cela du moins semble clair. Dans l'intérêt général, il serait souhaitable de faire ce qu'ils nous demandent. Les Familles ont peu de préjugés religieux. De toute façon, on ne leur demandera que de faire semblant.

— Je pense que vous avez raison, dit Ford. En ce qui me concerne, je ne vois aucune objection à ajouter Kreele à mon nom et à faire quelques génuflexions si cela peut nous aider à vivre en paix. » Il se renfrogna. « Mais je ne voudrais pas voir notre culture submergée par la leur.

— N'ayez crainte, le rassura Schultz, il n'existe aucune possibilité d'assimilation culturelle. Nos cerveaux ne sont pas semblables aux leurs – je commence seulement à me rendre compte à quel point.

— Et encore, c'est un euphémisme ! » renchérit Lazarus.

Ford se tourna vers lui. « Que voulez-vous

dire ?

— Oh ! rien, dit Lazarus, sinon que je n'ai jamais partagé l'enthousiasme général pour cet endroit. »

Ils tombèrent d'accord sur le fait qu'un volontaire prendrait le premier tour puis reviendrait faire son rapport. Lazarus demanda à être désigné, en se prévalant du droit d'aînesse. Schultz affirma que cela lui revenait de droit, vu sa profession. Ford passa outre et décida que c'était de son devoir de responsable exécutif d'y aller lui-même.

Lazarus l'accompagna jusqu'aux portes du temple où le rituel devait avoir lieu. Ford était entièrement nu, comme les Jockairas, mais Lazarus, qui n'avait rien à faire dans le temple, portait un kilt. Contrairement à un grand nombre de colons qui, privés de la lumière du soleil pendant les cinq années de voyage, avaient suivi avec enthousiasme la coutume jockaira, il ne l'avait jamais quitté, par habitude peut-être, et surtout parce qu'un atomiseur fixé sur une cuisse nue eût été par trop visible.

Kreel Sarloo le salua, puis accompagna Ford dans le temple. « Courage, mon vieux », lui cria Lazarus.

Il attendit. Fuma une cigarette. Fit les cent pas. Ignorant combien de temps cela allait durer, l'attente lui parut interminable.

Enfin, les portes s'ouvrirent et les Jockairas se précipitèrent à l'extérieur. Ils paraissaient curieusement excités, et aucun d'eux ne s'approcha de Lazarus. Puis la foule se sépara en deux haies pour donner passage à une silhouette qui fonça au-dehors en courant à perdre haleine.

Lazarus reconnut Ford.

Il passa devant Lazarus sans le voir. Un peu plus loin, il trébucha et tomba. Lazarus s'élança pour lui venir en aide.

Ford ne tentait même pas de se relever. Il était couché sur le ventre, et ses puissantes épaules étaient secouées par des sanglots irrépressibles.

Lazarus s'agenouilla à côté de lui et le secoua. « Slayton ! Que s'est-il passé ? Qu'est-ce qui ne va pas ? » Ford tourna vers lui des yeux exorbités par l'épouvante. Il cessa de sangloter et sembla reconnaître Lazarus, mais ne dit pas un seul mot. Il s'agrippa à lui et recommença à sangloter de plus belle.

Lazarus se dégagea et le gifla. « Arrêtez ça ! lui ordonna-t-il. Et dites-moi ce que vous avez. »

Ford rejeta la tête en arrière et cessa de gémir,

mais ne répondit pas. Ses yeux exprimaient une profonde hébétude. Lazarus vit une ombre approcher. Il se retourna vivement, son atomiseur à la main. Krel Sarloo s'arrêta à quelques pas de lui — mais pas à cause de l'arme. C'était la première fois qu'il en voyait une.

« Vous ! s'exclama Lazarus. Nom de... Que lui avez-vous fait ? »

Il se ravisa et continua en des termes que Sarloo pouvait comprendre : « Qu'est-il arrivé à mon frère Ford ?

— Emmenez-le, dit Sarloo, les lèvres agitées par un tic. C'est une mauvaise chose. Une très mauvaise chose.

— C'est vous qui le dites ! » répondit Lazarus sans se donner la peine de traduire.

III

Ils se réunirent de nouveau, mais sans leur président. Lazarus fit son rapport et Schultz parla

de l'état de santé de Ford. « Physiquement, les médecins n'ont rien trouvé, mais il souffre d'une affection mentale grave non déterminée. Il est impossible de communiquer avec lui.

— Il ne parle pas du tout ? demanda Barstow.

— Un ou deux mots, pour demander à boire ou à manger, mais dès que l'on essaie de l'interroger sur l'origine de ses troubles il devient complètement incohérent.

— Aucun diagnostic plus précis ?

— Mon opinion est qu'il est fou de terreur. Mais, ajouta Schultz, je n'ai jamais vu un syndrome de peur pareil.

— Moi, si, dit soudain Lazarus.

— Vraiment ? Où ? Et dans quelles circonstances ?

— Quand j'étais gosse, il y a environ deux cents ans, j'avais capturé un coyote dans l'espoir de le dresser à la chasse. Sans succès d'ailleurs. Ford réagit exactement comme ce coyote. »

Un silence pesant s'ensuivit. Schultz parla le premier : « Je ne sais pas très bien le rapport.

— Voici comment je vois les choses, répondit Lazarus d'un ton réfléchi. Slayton est le seul qui connaisse la vérité, et il ne peut pas parler. Selon

moi, nous avons fait fausse route – comme les Jockairas nous ressemblaient et étaient à peu près aussi civilisés que nous, nous avons commis l'erreur de penser que c'étaient des hommes, des gens... mais c'est faux. Ce sont des *animaux domestiques*.

» Doucement, se hâta-t-il d'ajouter. Ne vous énervez pas. Il y a pourtant des gens sur cette planète, des vrais individus. Ils vivent dans les temples et les Jockairas les nomment dieux. Et ce sont des dieux ! »

Lazarus continua avant qu'ils pussent l'interrompre. « Je sais ce que vous pensez. Non, je ne suis pas en train de parler métaphysique. Ce que je veux dire, c'est que des gens vivent dans ces temples, tellement évolués qu'on peut vraiment les appeler des dieux. En tout cas, ce sont eux qui forment la race dominante de cette planète. Et pour eux, tous les autres, les Jocks et nous, ne sont que des animaux, sauvages ou domestiques, au choix. Nous avons fait l'erreur de croire que leur religion n'était que superstition... Nous avions tort. »

Barstow demanda : « Et vous pensez que cela explique ce qui est arrivé à Ford ?

— Certainement. Il en a rencontré un, celui qui

se fait nommer Kreef, et cela l'a rendu fou.

— Je vois ce que vous voulez dire, intervint Schultz. Selon vous tout homme exposé à cette... *présence*... perd l'esprit ?

— Pas exactement. Ce qui m'effraie bien davantage, c'est la possibilité de ne pas devenir fou ! »

Le même jour, les Jockairas cessèrent tout contact avec les Terriens. Au moins, toute violence fut évitée. Une peur terrible s'empara de la ville — la peur d'une horreur pire que la mort, la peur d'une chose sans nom dont la vue suffit à rendre fou. Les Jockairas ne leur paraissaient plus si inoffensifs, poupées grotesques malgré leur science, simples appâts utilisés par les puissants habitants des « Temples ».

Il n'y eut pas besoin de voter. Pareils à une foule fuyant un bâtiment en proie aux flammes, tous les Terriens désiraient quitter ce lieu au plus vite. Zaccur Barstow prit les rênes du commandement. « Appelez King, et dites-lui de nous envoyer immédiatement tous les canots de débarquement. Il faut partir d'ici le plus vite possible. » Il regarda Lazarus avec inquiétude. « Combien de voyages seront nécessaires ? Et

combien de temps faut-il compter jusqu'à l'évacuation totale ? »

Lazarus marmonna quelque chose.

« Comment ?

— Je disais que la question n'est pas de savoir combien de temps ça prendra, mais s'ils nous laisseront partir. Les habitants des temples désirent peut-être de nouveaux animaux domestiques – nous ! »

Lazarus fut réquisitionné comme pilote de canot. Avant cela, on fit appel à ses talents de meneur de foule. Zaccur Barstow lui demanda de mettre sur pied une milice d'urgence. « Oh oh ! Zack, je crois qu'il y a du nouveau ! » l'interrompit Lazarus.

Zaccur se retourna et vit Kreef Sarloo qui approchait d'un pas majestueux. Tous les autres s'écartaient sur son passage.

Ils en découvrirent bientôt la raison. Zaccur s'avança pour l'accueillir, mais se trouva stoppé à quelque trois mètres du Jockaira. Aucune cause visible. Simplement, impossible d'aller plus loin.

« Je vous salue, malheureux frère, commença Sarloo.

— Je vous salue, Kreef Sarloo.

— Les dieux ont parlé. Votre espèce ne pourra jamais être civilisée (?). Vous et vos frères devez quitter cette planète. »

Lazarus poussa un profond soupir de soulagement.

« Nous partons, Kreele Sarloo, répondit Barstow avec sobriété.

— Les dieux l'exigent. Envoyez-moi votre frère Libby. »

Zaccur le fit chercher, puis revint vers Sarloo. Mais le Jockaira n'avait plus rien à leur dire ; il semblait indifférent à leur présence. Ils attendirent en silence.

Libby arriva. Sarloo conversa longuement avec lui. Barstow et Lazarus étaient restés à proximité ; ils voyaient leurs lèvres bouger, mais n'entendaient pas le moindre son. Lazarus trouva cela fort inquiétant — d'autant plus qu'aucun équipement spécial n'était visible.

La discussion silencieuse se termina et Sarloo s'éloigna sans même prendre congé. Libby vint vers eux et leur dit audiblement : « Sarloo m'a dit que nous devons aller sur une planète qui se trouve à trente-deux années-lumière d'ici. Les dieux en ont décidé ainsi. » Il se tut et les regarda soucieusement.

« Ne vous en faites pas, dit Lazarus. Réjouissez-vous que les dieux désirent notre départ. Ils auraient aussi bien pu nous écrabouiller sur place. Une fois dans l'espace, nous choisirons notre destination.

— Bien entendu, mais ce qui me tracasse, c'est qu'il a dit que nous devions partir de ce système dans trois heures.

— C'est absolument impossible, protesta Barstow. Nous n'avons pas assez de fusées. »

Lazarus garda le silence. Il n'en était plus à avoir des opinions.

Zaccur changea rapidement d'avis, et Lazarus en acquit un, né de l'expérience. Tout en canalisant le flot de Terriens en direction de l'aire d'atterrissement, il se sentit soulevé du sol. Il se débattit en vain, mais la surface s'éloignait de plus en plus. Il ferma les yeux et compta jusqu'à dix. Lorsqu'il les rouvrit, il était à plus de trois mille mètres dans les airs.

Au-dessous de lui, sortant de la ville comme des abeilles d'une ruche, d'innombrables silhouettes s'élevaient dans les airs, formes sombres se découplant sur le paysage ensoleillé. Certaines étaient assez proches de lui pour qu'il reconnaisse

en elles des Terriens – des membres des Familles.

L'horizon s'incurva, la planète devint une sphère, le ciel devint noir. Pourtant, il respirait normalement et ses vaisseaux sanguins n'éclataient pas.

Ils vinrent former des groupes compacts autour des sabords ouverts du *New Frontiers*, telles des ouvrières autour de leur reine. Une fois à bord, Lazarus fut pris d'un tremblement incontrôlable. Et il en avait pourtant vu d'autres.

Libby alla trouver le capitaine King dès qu'il eut recouvré ses esprits et lui communiqua le message de Sarloo.

King hésita : « Je ne sais pas bien... Vous connaissez les indigènes mieux que moi, qui n'ai pratiquement jamais mis pied sur la planète. Mais soit dit entre nous, je me suis mis à bégayer en voyant la façon dont ils me renvoyaient mes passagers. C'est l'évolution la plus remarquable à laquelle j'aie jamais assisté.

— J'ajouterai que ce fut une expérience mémorable, ajouta Libby sans une nuance d'humour. Heureusement que vous aviez ouvert les sabords.

— C'est inexact, répondit King sèchement. On les a ouverts pour moi. »

Ils se rendirent dans la salle de navigation, avec l'intention de s'éloigner le plus rapidement possible de la planète d'où on venait de les chasser. Ensuite seulement, ils choisirraient une destination. « Cette planète que Sarloo vous a décrite, demanda King, appartient-elle à une étoile du type G 2 ?

— Oui, confirma Libby, une planète du type Terre tournant autour d'une étoile du type Soleil. J'ai ses coordonnées et ai pu l'identifier sur les registres. Mais il n'en est pas question – elle est beaucoup trop éloignée.

— Donc...» King activa le stellarium. Sans parler, ils regardèrent les corps célestes, dont le silence était éloquent.

Sans attendre les ordres de King, sans personne aux commandes, le *New Frontiers* s'était remis en route dans l'espace, comme s'il était doté d'un esprit autonome.

« Je ne peux pas vous dire grand-chose, admit Libby quelques heures plus tard à un groupe composé de King, Zaccur Barstow et Lazarus Long. J'ai pu déterminer, avant que notre navire dépasse, du moins en apparence, la vitesse de la lumière, que notre direction coïncidait avec celle

dans laquelle se trouve l'étoile où, selon Kreeel Sarloo, les dieux désirent que nous nous rendions. Ensuite, nous avons continué à accélérer et les étoiles ont disparu. N'ayant plus aucun point de référence, il m'est impossible de dire où nous sommes et où nous allons.

— Aucune suggestion, Andy ? demanda Lazarus.

— Eh bien... *si* nous continuons dans la direction initiale, ce que rien ne me prouve, nous devrions arriver aux environs de l'étoile PK 3722, qui est la destination fixée par Kreeel Sarloo.

— Humpf ! fit Lazarus. King, avez-vous essayé de décélérer ?

— Oui. Les commandes ne répondent plus.

— Hum... Andy, quand y arriverons-nous ? »

Libby haussa les épaules avec découragement.

« Aucune idée. Qu'est le temps sans référence spatiale ? »

Le temps et l'espace – unis et inséparables. Libby y songea longuement après le départ des autres. Certes, le navire existait encore en tant qu'espace ; le temps existait donc à bord. Les horloges fonctionnaient, les hommes avaient faim, mangeaient, se fatiguaient, dormaient... Les processus physico-chimiques fonctionnaient

comme de coutume, les matériaux radioactifs se dégradaient, la conscience de Libby elle-même percevait la durée.

Mais les étoiles, qui sont à l'origine de la mesure du temps par les hommes, avaient disparu. Les occupants du navire et leurs instruments n'étaient plus en relation avec le reste de l'univers.

Quel univers ?

Il n'y avait pas d'univers. Il n'y avait plus d'univers.

Bougeaient-ils ? Peut-on bouger par rapport à rien ?

Et pourtant la pseudo-pesanteur produite par la rotation du navire persistait. Une rotation par rapport à *quoi* ! L'espace possédait-il une structure absolue, non relative, semblable à cet « éther » dont les expériences classiques de Michelson et Morley n'avaient pu détecter l'existence ? Ou, plus exactement, avaient positivement prouvé l'impossibilité d'existence ?

... Et avaient en fait prouvé l'impossibilité d'une vitesse dépassant celle de la lumière. Le navire l'avait-il réellement dépassée ? N'était-il pas plutôt un cercueil peuplé de fantômes, n'allant nulle part en aucun temps ?

Mais Libby ressentit le besoin de se gratter

entre les omoplates et de secouer sa jambe gauche qui s'était ankylosée ; son estomac commençait à réclamer son dû. Si c'était cela la mort, cela ressemblait décidément fort à la vie.

Tranquillisé, il se mit en route vers son réfectoire favori, tout en ruminant une théorie qui tiendrait compte de ces phénomènes nouveaux. Il rejeta cependant le mystère de la téléportation des Familles par les hypothétiques dieux des Jockairas. C'était indéniablement un *fait* – mais tout ce qu'un savant pouvait, c'était le décrire avec une rigueur épistémologique. Le manque d'informations *mesurées* excluait toute tentative d'explication. De toute façon, les assistants de Schultz avaient fort à faire pour administrer des calmants à tous ceux que cette expérience avait émotionnellement déséquilibrés.

En tout cas, Libby ne pouvait l'expliquer, et faute de données, ne ressentait aucunement le besoin d'essayer. Il désirait avant tout se consacrer à repenser les bases de la physique des champs.

En dehors de son penchant pour les mathématiques, Libby avait des goûts simples. Quoique pour des raisons autres que celles de Lazarus, il préférait l'atmosphère bruyante du « Club », alias réfectoire 9-D. La compagnie de

gens plus jeunes que lui le rassurait.

Il apparut qu'il n'y avait momentanément rien à manger. L'intendance n'avait pas suivi leur départ précipité. Mais Lazarus était là, en compagnie de quelques autres. Nancy Weatheral se poussa pour lui faire de la place. « Voilà justement l'homme qu'il me fallait ! s'exclama-t-elle. Où allons-nous, cette fois, et quand y arriverons-nous ? »

Libby expliqua de son mieux le présent dilemme. Nancy se renfroagna. « Eh bien, c'est gai ! L'esclavage va recommencer.

— Quel esclavage ?

— Si vous croyez que c'est drôle de s'occuper des somnolents. Il faut les retourner, les masser, assouplir leurs articulations et au suivant... À force de voir tous ces corps, j'ai bien envie de faire vœu de chasteté.

— Réfléchissez bien avant, lui conseilla Lazarus. Vous risqueriez de le regretter !

— Je me demande ce que ça peut vous faire, à vous, Monsieur-fausse-alerte ! »

Eleanor Johnston prit la parole. « En ce qui me concerne, je suis bien contente de me retrouver ici. Brrr... ces Jockairas ! »

Nancy haussa les épaules. « Des préjugés, tout ça. Évidemment, ils ne sont pas comme nous, mais

les chiens non plus. Ça ne vous empêche pas d'aimer les chiens, non ? »

— C'est exactement ce qu'ils sont, dit Lazarus. Des chiens.

— Hein ?

— Oh ! ils ne sont pas canins, d'accord, et nous sont peut-être supérieurs dans bien des domaines, mais... ce sont quand même des chiens. Leurs "dieux" sont simplement leurs maîtres, leurs propriétaires. Comme nous n'étions pas domesticables, ils nous ont mis dehors, point final. »

Libby pensait toujours à l'incroyable pouvoir de télékinésie des Jockairas. « S'ils nous avaient domestiqués, ils auraient pu nous apprendre bien des choses.

— Un homme ne doit pas se laisser domestiquer, dit Lazarus vivement.

— Ah ? Que doit-il faire, alors ?

— Être ce qu'il est... et avec style ! » Lazarus se leva. « Il faut que je parte. »

Libby allait suivre son exemple mais Nancy le tint. « Ne partez pas, j'ai des choses à vous demander. Quelle année est-il sur Terre ? »

Il allait répondre, mais referma la bouche, la

rouvrit et la referma une seconde fois, puis finit par dire : « Désolé, mais je suis incapable de vous répondre. C'est comme si vous demandiez "quelle hauteur est-il ?"

— Je me suis sans doute mal exprimée, admit Nancy. Je ne suis pas très douée en physique, mais je sais quand même que le temps est relatif et que la notion de simultanéité ne peut s'appliquer qu'à deux points situés dans un système de référence identique. Mais quand même... nous avons voyagé plus vite et sommes allés plus loin que quiconque avant nous, n'est-ce pas ? Est-ce que nos horloges ont ralenti, ou un phénomène de ce genre ?

Libby prit cet air profondément stupéfait qu'ont les physiciens lorsque les profanes essaient de parler de physique dans un langage non mathématique. « Vous faites allusion à la contraction de Lorentz-Fitzgerald. Mais, sauf votre respect, tout ce que vous en direz avec des mots sera inévitablement dénué de signification.

— Pourquoi ? insista-t-elle.

— Parce que... parce que le langage est inadéquat. Les formules décrivant le phénomène abusivement baptisé contraction présupposent que l'observateur fait partie du phénomène observé, tandis que le langage verbal implique que

nous sommes en dehors et observons ce qui se passe. Le langage mathématique, lui, nie une telle possibilité. Tout observateur est dans son monde ; il ne peut en sortir pour avoir un point de vue extérieur.

— Mais supposons que ce soit possible, supposons que nous puissions voir la Terre en cet instant.

— Et voilà, dit Libby misérablement. J'ai voulu en parler avec des mots et je n'ai fait qu'augmenter la confusion. On ne peut mesurer le temps dans un sens absolu lorsque deux événements sont séparés dans un continuum. On ne peut que mesurer un intervalle.

— Eh, qu'est un intervalle ? De l'espace et du temps.

— Non, non, non ! Absolument pas ! Un intervalle est... un intervalle. Je peux vous donner des formules, mais pas le définir avec des mots. Nancy, est-ce que vous pourriez écrire la partition d'une symphonie avec des mots ?

— Non... ou, du moins, je mettrais mille fois plus longtemps.

— Et les musiciens ne pourraient toujours pas l'exécuter. Voilà ce que je voulais dire. Le langage est réellement incapable d'exprimer ces notions.

Un jour, on me demanda pourquoi, puisque l'accélérateur à pression lumineuse fonctionne par perte d'inertie, les occupants du navire ne ressentaient pas cette perte d'inertie. Il me fut impossible de répondre avec des mots. L'inertie n'est pas un mot, c'est un concept mathématique utilisé pour des aspects *mathématiquement* certains d'un univers. »

Nancy ne s'avoua pas battue. « Soit, mais ma question a un sens, même si je m'exprime mal. Vous ne vous débarrasserez pas de moi aussi facilement. Supposons, alors, que nous fassions demi-tour et revenions vers la Terre en suivant exactement le même itinéraire qu'à l'aller – autrement dit, en doublant le temps passé dans le navire jusqu'à présent. En quelle année reviendrions-nous sur Terre ?

— En... voyons voir...» Les processus mentaux quasi automatiques de Libby passèrent en revue les incroyablement complexes problèmes d'accélération, d'intervalles, de déformation du mouvement. Il approchait de la réponse dans une chaude brume de rêveries mathématiques lorsque soudain le problème s'écroula et devint sans objet. Il réalisa brutalement qu'il existait une infinité de réponses également valables.

Mais c'était impossible. Dans le monde réel, pas celui imaginaire des mathématiques, une telle situation était absurde. La question de Nancy n'appelait qu'une seule réponse, solide et bien réelle.

La merveilleuse structure de la relativité n'était-elle rien qu'une absurdité ? Ou cela signifiait-il qu'il était matériellement impossible de parcourir dans le sens opposé une distance interstellaire ?

« Il faut que je réfléchisse avant de vous répondre. » Il se hâta de partir avant qu'elle pût le retenir.

Sa méditation solitaire ne lui fournit pas la réponse. Ce n'étaient pas ses capacités mathématiques qui étaient en cause – mais l'absence d'un nombre suffisant de faits. Tant qu'un observateur n'aurait pas parcouru des distances interstellaires à une vitesse avoisinant celle de la lumière, et *serait revenu à son point de départ*, le problème ne serait pas résolu. Les mathématiques seules n'ont pas de contenu, et ne peuvent donner aucune réponse.

Libby se surprit à se demander si les collines de son Ozark natal étaient toujours vertes et si, à l'automne, la forêt sentait toujours la fumée, puis se rendit compte qu'aucune des règles qu'il

connaissait ne s'appliquait à sa question. Depuis sa première sortie interstellaire avec le Corps de Constructions Spatiales, il n'avait jamais ressenti un tel mal du pays.

Tous les occupants du navire ressentaient le même sentiment de doute et d'insécurité, et la même nostalgie. Lors de la première étape de leur voyage, l'esprit des pionniers du Far West avait revécu en eux. Mais maintenant, ils n'allait plus nulle part, et les jours s'ajoutaient aux jours. La longueur de leur vie devenait un fardeau lourd à porter.

Ira Howard, dont la fortune alimenta la Fondation Howard, naquit en 1825 et succomba à une mort naturelle en 1873. Il commença par être épicer à San Francisco ; devenu grossiste, il fournit des vivres aux armées de la Guerre de Sécession, et multiplia sa fortune au cours des tragiques années de la Reconstruction.

Howard avait une peur mortelle de la mort. Il fit appel aux meilleurs médecins de son temps pour prolonger sa vie. Néanmoins, la mort le cueillit à l'âge où nombre d'hommes sont encore jeunes. Dans son testament, il demanda que son argent serve « à prolonger la vie humaine ». Les exécuteurs testamentaires ne trouvèrent aucun

autre moyen de respecter ce désir que de rechercher des personnes dont l'arbre généalogique témoignait de prédispositions à une durée de vie accrue, et en les incitant à se reproduire entre elles. Leur méthode préfigurait les travaux de Burbank ; peut-être, mais ce n'était pas certain, connaissaient-ils les fructueuses recherches du moine Gregor Mendel.

Lorsque Lazarus entra dans le salon, Mary Sperling posa le livre qu'elle était en train de lire. Lazarus s'en saisit. « Qu'est-ce que vous lisez, sœur ? L'Ecclésiaste ? Hum... Je ne vous savais pas férue de religion. » Il lut à voix haute :

« “Et même s'il avait vécu deux fois mille ans, il n'aurait pas vu le bonheur ; n'est-ce pas vers un même lieu que tous s'en vont¹ ?” Pas très gai, ça, Mary. Vous devriez pouvoir trouver mieux, même dans l'Ecclésiaste. » Ses yeux parcoururent le texte. « Par exemple : “Mais il y a de l'espoir pour celui qui est lié à tous les vivants²...” Ou bien... hum... pas très gai... Ah ! essayons cela : “Éloigne de ton cœur le chagrin, écarte de ta chair la souffrance, mais la jeunesse et l'âge des cheveux noirs sont vanité³.” Ça, c'est plus dans mon style.

¹ L'Ecclésiaste, 6, 6, traduction de la Bible de Jérusalem. (N.d.T.)

² *Ibid.*, 9, 4.

³ *Ibid.*, 11, 10.

Je ne voudrais pas redevenir jeune pour tout l'or du monde.

— Moi, si !

— Qu'est-ce qui vous ronge, Mary ? Je vous trouve ici en train de lire le livre le plus déprimant de la Bible, peuplé de morts et de funérailles. Pourquoi ? »

Elle passa une main tremblante sur son front. « Je vieillis, Lazarus. Je ne peux penser à rien d'autre.

— Vous ? Mais vous êtes fraîche comme une rose ! »

Elle savait qu'il mentait. Son miroir lui montrait des cheveux grisonnants, une peau qui s'affaissait, et elle le sentait dans son corps. Et pourtant, Lazarus était plus vieux qu'elle... elle avait suffisamment étudié la biologie pour savoir qu'il n'aurait jamais dû vivre aussi longtemps. Le programme n'en était qu'à la troisième génération lorsqu'il était né – trop peu pour éliminer les tendances défavorables ; seule une chance incroyable... « Lazarus, jusqu'à quel âge comptez-vous vivre ?

— Moi ? Quelle curieuse question. Je me souviens d'avoir posé la même à quelqu'un – à mon propos, pas au sien. Vous avez entendu parler

du Dr. Hugo Pinero ?

— Pinero... ah oui ! Pinero le Charlatan.

— Non, ce n'était pas un charlatan, Mary. Sans rire, il était vraiment capable de prédire quand un homme allait mourir.

— Mais... Continuez. Que vous a-t-il répondu ?

— Doucement. Je veux d'abord vous convaincre qu'il était parfaitement sérieux. Ses prédictions tombaient toujours justes — s'il n'était pas mort, les compagnies d'assurances sur la vie auraient fait faillite. C'est avant votre naissance mais j'y étais et je peux en attester la véracité. Pinero m'examina donc, et parut fort ennuyé. Il m'examina de nouveau, puis me rendit mon argent.

— Mais que vous a-t-il dit ?

— Impossible de lui tirer un seul mot. Il m'a regardé, puis a regardé sa machine, et a fait la grimace. Mais pas un mot. Vous voyez, je ne peux pas répondre à votre question.

— Mais vous, Lazarus, que pensez-vous ? Vous n'espérez pas continuer à vivre perpétuellement ?

— Mary, répondit-il avec douceur, je n'ai pas l'intention de mourir. C'est un sujet auquel je ne pense jamais. »

Quelques minutes plus tard, elle rompit le

silence. « Lazarus, je ne veux pas mourir. Mais à quoi nous servent nos longues vies ? Apparemment, nous ne devenons pas plus sages en vieillissant. On dirait que nous continuons de vivre en cessant d'exister. Ne nous contentons-nous pas seulement de nous raccrocher à une existence déjà terminée ? Devons-nous donc mourir pour renaître ?

— Je l'ignore, dit Lazarus, et je ne vois pas comment je pourrais l'apprendre... mais je veux bien être pendu s'il existe un quelconque avantage à s'en inquiéter ! À quoi bon, Mary ? J'ai bien l'intention de m'accrocher à cette vie le plus longtemps possible et d'apprendre un maximum de choses. Peut-être la compréhension et la sagesse ne nous viendront-elles que dans une autre existence, ou jamais. Peu importe. Je suis heureux de vivre. Ma douce Mary, *carpe diem* ! Il n'y a que cela à faire ! »

Le navire retomba dans la routine monotone de la première étape. La plupart des Membres hibernaient, les autres s'occupaient d'eux, du navire et des cultures. Slayton Ford faisait partie des dormeurs – c'était la thérapie désespérée des troubles graves.

Le vol jusqu'à l'étoile PK 3722 dura dix-sept mois et trois jours, heure du bord.

Les officiers de vol ne présidèrent pas davantage à la fin du vol qu'à son commencement. Quelques heures avant l'arrivé, les étoiles réapparurent sur l'écran du stellarium et le navire décéléra rapidement jusqu'à une vitesse interplanétaire, sans que ce ralentissement devienne physiquement perceptible. Les forces mystérieuses qui les mouvaient semblaient agir de façon égale sur toutes les masses. Le *New Frontiers* se mit en orbite autour d'une planète verte située à environ cent cinquante millions de kilomètres de son soleil. Peu après, Libby annonça au capitaine King qu'ils étaient sur une orbite de stationnement stable.

Prudemment, King essaya les commandes. Le navire répondit immédiatement. Leur pilote fantomatique les avait abandonnés.

Libby considéra cette image incorrecte. Ce voyage avait été prévu et arrangé pour eux, mais cela ne signifiait pas que quelqu'un ou quelque chose les eût accompagnés. Sans doute les « dieux » du peuple-chien considéraient-ils l'univers comme une entité statique. Leur déportation était pour eux chose acquise avant

même qu'elle ne se fût produite – un concept qui contenait malheureusement trop d'inconnues – et il n'y avait aucun mot pour la décrire. Le seul équivalent qu'il put trouver fut « excentrique cosmique » : une ligne-univers construite spécialement pour eux, qui sortait de l'espace normal et y rentrait à l'endroit prévu ; le centre normal de l'« excentrique » retrouvé, le navire, et l'univers entier, reprenaient leurs fonctions.

Il essaya en vain d'expliquer ce concept au capitaine et à Lazarus. Il disposait d'un nombre de faits insuffisants, et ses formules étaient encore brutes. Ce fut fort insatisfaisant.

Ils n'eurent d'ailleurs guère le temps d'y réfléchir. Le visage de Barstow apparut sur le télécom. « Capitaine ! Pouvez-vous venir à l'arrière, au sas sept ? Nous avons des visiteurs ! »

Barstow avait exagéré. Il y en avait un seul. On eût dit un enfant déguisé en lapin pour le Mardi-Gras. Le petit être était plus androïde que les Jockairas, mais peut-être pas un mammifère. Quoique ne portant pas de vêtements, il n'était pas nu, car son corps enfantin était entièrement couvert d'une chatoyante toison dorée. Ses yeux brillants exprimaient l'humour et l'intelligence.

Mais King était trop stupéfait pour remarquer

ces détails. Une voix, une pensée, retentit dans sa tête : «... vous dirigez donc ce groupe... bienvenue sur notre monde... nous vous attendions... les (un vide) nous ont avertis de votre arrivée...»

Télépathie contrôlée.

Une race paisible et civilisée, ignorante de toute hostilité au point de pouvoir partager ses pensées avec d'autres – plus que leur pensée, d'ailleurs. Ils offraient aux humains de s'établir sur leur planète. C'était justement la raison de la venue du messager.

King pensa que cela ressemblait étonnamment à l'offre des Jockairas et se demanda ce que cela cachait encore.

Le messager dut lire ses pensées : «... regardez dans nos cœurs... nous ne vous voulons aucun mal... nous partageons votre amour de la vie et nous aimons la vie en vous...

— Nous vous remercions, dit King à voix haute. Nous allons en discuter. » Il se retourna pour consulter Barstow, puis regarda en arrière. Le messager avait disparu.

— Où est-il allé, Lazarus ?

— Hein ? Je n'en sais rien, moi.

— Mais vous étiez juste devant le sas.

— Je vérifiais le bon fonctionnement du judas. Il marche. Mais il n'y a aucun navire accolé à ce sas. Comment est-il entré ici ?

— Comment en est-il sorti ?

— Pas par ici.

— Zaccur, il est entré par le sas, n'est-ce pas ?

— Je n'en sais rien.

— Certainement pas, dit Lazarus. Regardez les témoins. Ce sas n'a pas été ouvert depuis notre départ. Tenez, regardez. »

King alla voir. « Vous ne croyez quand même pas qu'il est passé à travers...

— Ne me regardez pas comme cela, dit Lazarus. Je n'ai pas de préjugés en la matière. Où disparaît une image télé lorsqu'on coupe le courant ? Il s'éloigna en sifflotant un air que King ne reconnut pas. Dommage, car il eût su que les paroles étaient :

*Last night I saw upon the stair,
A little man who wasn't there...¹*

¹ *The Little Man who was not there*, poème d'Ogden Nash, mis en musique par Jerry Gray, Jerry Lawrence et John Benson Brooks en 1939. (N.d.T.)

IV

L'offre des « Petits Hommes » – faute de langage oral, ils n'avaient pas de nom et les humains les avaient baptisés ainsi – ne cachait apparemment rien. Ils accueillirent les humains de grand cœur et les aidèrent. Ils convainquirent les Familles de leur sincérité d'autant plus facilement que le problème du langage n'existant pas. Les pensées les plus subtiles pouvaient être échangées directement. Mais ils semblaient incapables de capter des pensées non dirigées vers eux. La communication avec eux était aussi contrôlée que par la parole. Par ailleurs, les Terriens ne devinrent pas capables de communiquer télépathiquement entre eux.

Leur planète ressemblait encore davantage à la Terre que celle des Jockairas. Elle était un peu plus grande que notre planète, mais avait une gravité légèrement moindre, ce qui semblait indiquer une plus faible densité. D'ailleurs, les Petits Hommes faisaient peu usage des métaux, ce qui semblait aller dans le même sens.

Contrairement à la Terre, la planète n'était pas inclinée sur son axe et décrivait un cercle presque parfait autour de son soleil – il y avait une différence d'à peine un pour cent entre l'aphélie et le périhélie.

Il n'y avait pas de saisons, pas de Lune pour agiter les océans et perturber l'équilibre isostatique de sa croûte. Les collines étaient basses ; les vents cléments, les mers placides. Lazarus fut déçut de voir que le temps ne changeait pour ainsi dire jamais. Le climat était semblable à celui que les patriotes californiens affirment régner dans leur région – sauf qu'ici ce climat existait réellement.

Ils indiquèrent aux hommes d'atterrir sur une longue plage descendant vers la mer. Dans l'arrière-pays, des prairies parsemées de bouquets d'arbres ou de buissons s'étendaient à perte de vue. Le paysage ressemblait à un parc naturel, sans aucune trace d'agriculture.

C'est là, leur avait dit le messager venu accueillir les premiers débarqués, qu'ils devraient vivre.

Les Petits Hommes étaient toujours là quand on avait besoin d'eux ; aussi discrets et efficaces que les Jockairas avaient été inutiles et lourds.

Celui qui accompagna les premiers explorateurs causa la stupéfaction de Lazarus et de Barstow en leur expliquant que c'était lui qui était venu les voir sur le navire – alors que sa fourrure était non pas dorée, mais d'un riche ton acajou. Barstow expliqua cette confusion en supposant que, comme des caméléons, ils pouvaient changer de couleur à volonté. Lazarus, quant à lui, réserva son jugement.

Barstow demanda à leur guide s'ils avaient des préférences quant à l'endroit où les Terriens bâtiraient leurs maisons. Cette question le tourmentait, car les observations faites du navire n'avaient révélé aucune ville. Sans doute les indigènes vivaient-ils sous terre. Peut-être leur gouvernement verrait-il d'un mauvais œil l'érection de ce qui leur apparaîtrait comme des taudis ?

Il lui parla à haute voix, s'étant rendu compte que c'était la meilleure façon de s'assurer qu'il capterait sa pensée.

Le guide répondit en lui transmettant un vif sentiment de surprise. «... est-il nécessaire de souiller le doux paysage avec ces interruptions ?... pourquoi avez-vous besoin de former des bâtiments ?...

— Nous en avons besoin pour bien des choses, expliqua Barstow. Pour nous protéger le jour, pour dormir la nuit, pour faire pousser notre nourriture et pour la préparer, pour manger...» Par le subtil processus de la télépathie, il lui fit comprendre ce qu'étaient les fermes hydroponiques, la transformation des aliments, leur cuisson. « Et pour bien d'autres fins encore, en tant qu'ateliers et laboratoires, pour abriter les machines qui nous permettent de communiquer... pour tout ce qui compose notre vie quotidienne.

— ... soyez patient... je connais si peu votre façon de vivre... mais dites-moi, vous aimez vraiment dormir dans ça ?...» D'un geste, il désigna le petit canot de débarquement. Ce que cela représentait pour lui était inqualifiable : un espace mort, insupportablement restreint... comme une prison, comme une minuscule cabine téléphonique malodorante...

« C'est notre coutume. »

La créature se pencha pour caresser le gazon.

«... n'est-ce pas plus agréable de dormir là-dessus ? »

Lazarus dut admettre que ce l'était. C'était un gazon doux et élastique, plus fin et plus serré que l'herbe terrestre. Lazarus se mit pieds nus. On eût

dit un épais tapis de fourrure.

«... quant à la nourriture... continua leur guide... à quoi bon travailler pour obtenir ce que le sol peut vous donner en abondance ?... suivez-moi...»

Il les conduisit à un groupe de grands arbustes dont les branches tombaient dans les eaux d'une rivière sinuuse. Les « feuilles », de la grandeur de la main, étaient épaisses comme deux doigts. Le petit être en cueillit une et se mit à la grignoter délicatement.

Lazarus en cueillit une à son tour. Elle se cassa aussi facilement que du biscuit. L'intérieur était jaune, crémeux, spongieux mais croustillant. L'odeur, agréable, rappelait celle de la mangue, en plus fort.

« N'en mangez pas ! avertit Barstow. Il faut d'abord l'analyser.

— ... c'est en harmonie avec votre corps...»

Lazarus renifla de nouveau la feuille. « Je veux bien jouer les cobayes. »

Barstow haussa les épaules. « Vous n'en faites toujours qu'à votre tête... mais je vous aurai prévenu. »

Lazarus mordit. C'était délicieux. Ferme, légèrement parfumé. Agréable à l'estomac,

apparemment léger.

Barstow interdit aux autres d'en manger avant d'être certain que l'effet sur Lazarus fût nul. Lazarus profita de sa position dangereuse et privilégiée pour faire un vrai repas – le meilleur depuis longtemps.

«... pourriez-vous me dire ce que vous mangez d'habitude ? demanda leur petit ami. Non, ne parlez pas, je vois... cela suffira... mes femmes s'en chargeront...»

Lazarus n'était pas certain que cela voulait dire « femmes », mais la pensée impliquait des relations très intimes. Il n'était même pas certain que les « petits hommes » fussent sexués.

Lazarus passa la nuit sous les étoiles, laissant leur lumière pure et impersonnelle le purger de la claustrophobie du navire. Les constellations étaient méconnaissables, mais il crut distinguer Véga, froide et bleue, et la lueur orange d'Antarès. La Voie lactée, elle, était bien visible ; mais où était le Soleil ? Perdu dans sa masse, trop petit pour s'en détacher à cette distance. Andy pourra me dire où il se trouve, et avec des instruments... Il s'endormit avant de pouvoir se demander pourquoi il tenait tellement à voir le Soleil.

Comme tout abri nocturne s'avérait inutile, ils

purent débarquer rapidement tous les occupants du navire. En attendant mieux, ils organisèrent un gigantesque pique-nique sur l'herbe. Au début, ils mangeaient les produits cultivés à bord du *New Frontiers*, mais la splendide santé de Lazarus les convainquit bientôt de suivre son exemple, et ils n'eurent plus recours aux produits des fermes hydroponiques que pour varier leur régime.

Quelques jours après la fin du débarquement, Lazarus se promenait à quelque distance du camp lorsqu'il rencontra l'un des Petits Hommes. Celui-ci le salua comme s'ils étaient de vieilles connaissances, ce qui semblait décidément être leur coutume, et l'invita à l'accompagner jusqu'à un bosquet que l'on voyait au loin.

Lorsqu'ils furent arrivés sous les arbres, il invita Lazarus à consommer une feuille. Lazarus n'avait pas faim, mais il en cueillit une pour lui faire plaisir.

Il faillit s'étrangler de surprise. Le goût était exactement celui d'un ragoût accompagné de pommes vapeur !

«... ce n'est pas réussi ?... demanda anxieusement le Petit Homme.

— Je ne sais pas ce que vous voulez faire, dit Lazarus encore sous le coup de la stupéfaction,

mais c'est formidable ! »

Bonheur et soulagement envahirent son esprit.
«... essayez l'arbre suivant...»

Lazarus le fit, avec un enthousiasme prudent. C'était une combinaison de pain de seigle frais et de miel, avec une pointe de crème glacée. Il fut à peine surpris de découvrir dans le troisième arbre un steak grillé assorti de girolles. «... nous nous sommes servis de vos pensées-images... elles sont plus fortes que celles de nos femmes...» Le Petit Homme ajouta : «... nous n'avons pas eu le temps de simuler l'apparence et les couleurs... est-ce vraiment important ?...»

Lazarus le rassura.

De retour à la base, il eut beaucoup de mal à convaincre les autres que ce qu'il disait n'était pas une plaisanterie.

Un de ceux qui profitèrent le plus de la qualité féerique de leur nouvelle patrie fut Slayton Ford. Il s'était réveillé apparemment sain, mais ayant perdu tout souvenir de ce qu'il avait vu dans le temple de Kreef. Ralph Schultz considéra que c'était une réaction saine à une expérience intolérable et l'estima guéri.

Il paraissait plus jeune et plus heureux qu'avant sa crise. On continuait à le traiter avec le respect

dû à son rang, mais il n'en assumait plus les responsabilités – la bienheureuse anarchie dans laquelle ils vivaient se passait d'ailleurs fort bien de tout gouvernement. Néanmoins, avec Barstow, Lazarus et King, il continuait à faire partie des « Anciens » dont on recherchait les conseils, bien qu'il fût en fait plus jeune que la majorité des membres des Familles.

Le pique-nique s'éternisa pendant des semaines qui devinrent des mois. Après ces longs jours passés dans le navire, la tentation de prendre de longues vacances était trop forte – et il n'y avait aucune raison de ne pas y céder. La nourriture était abondante et à portée de main, l'eau des nombreuses rivières claire et potable. Sous ce climat élyséen, les vêtements ne pouvaient servir qu'à l'élégance. La plupart se contentaient de bracelets de fleurs. La mer était proche ; ils s'y baignaient souvent. Lazarus, lui, demeura fidèle à son kilt.

Le niveau culturel des Petits Hommes était trop subtil pour pouvoir être compris de prime abord.

Tous les signes extérieurs de technicité selon les critères terriens manquaient : pas de machines compliquées, pas de grands bâtiments, pas de moyens de transport modernes. On eût pu les

prendre pour les enfants chéris de Mère Nature dans le jardin d'Éden.

Mais ce n'était là que la partie émergée de l'iceberg.

Leurs connaissances en physique n'étaient pas inférieures à celles des humains, et même incroyablement supérieures. Ils visitèrent les fusées avec un intérêt poli, mais confondirent leurs hôtes en demandant pourquoi les choses étaient faites *ainsi*, et pas *autrement* – et cet « autrement » était invariablement plus simple et plus efficace que la technique terrestre... Lorsqu'il était compréhensible.

Les Petits Hommes connaissaient bien les machines et toutes leurs implications, mais les utilisaient rarement. Pour communiquer, ils n'en avaient évidemment pas besoin. Pour voyager, ils ne s'en servaient guère, quoique les raisons en fussent moins immédiatement claires ; et, dans leurs autres activités, elles n'étaient que très peu utilisées. Pourtant, lorsqu'un besoin spécifique se faisait sentir, ils étaient parfaitement capables d'inventer des machines, de les construire, de les utiliser sur-le-champ puis de les détruire – faisant preuve tout au long de ce processus d'une coopération sans heurts bien rare chez les

hommes.

Dans le domaine de la biologie, leur supériorité était particulièrement éclatante. Ils étaient passés maîtres dans la manipulation des diverses formes de vie. Créer en quelques jours des plantes ayant non seulement la saveur mais aussi la valeur nutritive des aliments familiers aux humains n'était pas pour eux un miracle, mais une tâche routinière que le dernier de leurs biotechniciens pouvait mener à bien. Un horticulteur aurait eu plus de mal à changer la couleur d'une fleur.

Leurs méthodes étaient bien différentes. Ils essayèrent de les expliquer, mais, à ce qu'on pouvait en comprendre une fois les concepts traduits en langage humain, ils affirmaient « penser » une plante selon les caractéristiques désirées. En tout état de cause, ils prenaient une jeune plante et, sans la toucher ni agir sur elle de façon perceptible aux élèves humains, ils lui faisaient atteindre sa maturité en l'espace de quelques heures. La plante pouvait alors présenter de nouvelles caractéristiques absentes de son héritage... Mais stables et capables de se reproduire sans dégénérer.

Scientifiquement parlant, donc, les Petits Hommes ne différaient des Humains que par leur

degré de développement. Une différence plus fondamentale les caractérisait.

Ils n'étaient pas des individus.

Ou, plus exactement, chaque individu disposait de multiples corps, chaque corps participant à une « âme collective ». L'unité de base de leur société était un groupe aux rapports télépathiques multiples. Le nombre de corps et de cerveaux abritant un individu atteignait jusqu'à quatre-vingt-dix et ne tombait jamais au-dessous d'une trentaine.

Ce ne fut qu'après avoir découvert cela que les colons comprirent de nombreux faits restés jusqu'alors inexpliqués. On peut supposer que les Petits Hommes ne furent pas moins stupéfaits par la véritable nature des Terriens, car ils avaient eux aussi projeté leur propre organisation psychique sur ces derniers. Cette découverte réciproque due à un double malentendu horrifia apparemment les Petits Hommes. Ils s'éloignèrent du camp des Familles et demeurèrent invisibles pendant plusieurs jours.

Enfin, un messager vint voir Barstow. «... nous sommes désolés de vous avoir fuis... dans notre hâte, nous avons pris pour une faute ce qui n'était que votre infortune... nous voulons vous venir en

aide... nous sommes prêts à vous enseigner à devenir comme nous...»

Barstow se demanda comment réagir à cette offre généreuse. Il finit par dire : « Nous vous sommes très reconnaissants, mais ce que vous nommez notre infortune est une conséquence inévitable de notre organisation psychique. Notre vie n'est pas semblable à la vôtre. Je ne pense pas que nous puissions nous adapter à votre manière d'être. »

Une pensée très inquiète lui répondit. «... nous avons aidé les bêtes des champs et des airs à cesser leur lutte, mais si vous ne désirez pas notre aide, nous ne vous l'imposerons pas...»

Le messager partit, laissant Barstow profondément troublé. Il se reprochait d'avoir répondu un peu hâtivement. Il aurait dû consulter les Aînés. Pourquoi dédaigner la télépathie ? Ils pourraient peut-être recevoir ce don sans perdre leur individualité humaine. Mais l'exemple des télépathes des Familles n'était guère encourageant. Pas un seul n'était émotionnellement équilibré, et la plupart étaient même mentalement déficients. Non, cela ne semblait pas sage...

De toute façon, rien ne pressait, pensa-t-il.

« Rien ne presse » résumait assez bien la philosophie actuelle des Familles. Il y avait peu de choses à faire, et encore étaient-elles rarement urgentes. Le soleil était chaud – mais pas trop –, chaque jour ressemblait au précédent, et l'on savait que le suivant serait identique. Les Membres des Familles, déjà patients de nature, commençaient à concevoir la vie comme éternelle. Même les recherches sur la longévité n'avançaient guère. Gordon Hardy avait abandonné ses expériences pour s'adonner à la tâche infiniment plus fructueuse d'apprendre ce que les Petits Hommes savaient sur la nature de la vie. Ce processus aussi était lent, car il passait des heures innombrables à digérer ce qu'il avait appris. Sans qu'il s'en rendît vraiment compte, ses heures de contemplation devenaient plus longues, et ses périodes d'étude active moins fréquentes.

Il apprit toutefois un fait dont les implications ouvraient un nouveau domaine de l'esprit : les Petits Hommes avaient, dans un sens, conquis la mort.

Comme chacun de leur ego résidait dans un grand nombre de corps, la mort d'un corps n'entraînait pas la mort de l'ego. Toutes les expériences et les souvenirs de ce corps demeuraient intacts, et la perte physique était

compensée en « accueillant » un jeune indigène dans le groupe. Un tel ego collectif, une des personnalités qui parlaient aux Terriens, ne pouvait donc pas mourir, sauf peut-être par la destruction simultanée de tous les corps qui l'abritaient. Apparemment, ils continuaient à vivre, indéfiniment.

Les jeunes, jusqu'à l'époque du « mariage » ou assimilation dans un groupe, ne semblaient avoir qu'une faible personnalité et des processus mentaux rudimentaires, sans doute purement instinctifs. Leurs aînés n'attendaient pas d'eux un comportement plus « intelligent » que les hommes n'en attendent d'un enfant pas encore sorti de la matrice. On les soignait comme des nourrissons ou des chatons, bien qu'aux yeux inexercés des Terriens ils parussent en tout point semblables à leurs aînés.

Lazarus se fatigua de ce paradis plus vite que la majorité de ses cousins. « On ne peut pas passer sa vie, se plaignit-il à Libby qui était allongé dans l'herbe à côté de lui, à prendre le thé.

— Qu'est-ce qui vous tracasse, Lazarus ?

— Rien de spécial. Il visa négligemment une motte de terre et regarda la pointe de son couteau

s'enfoncer dans le sol. Mais cet endroit me fait trop penser à un zoo idéal. Avec pas plus d'avenir que dans un zoo. Il renifla avec mépris. Il ne se passe jamais rien.

— Rien d'autre ne vous tracasse ?

— Non. Tout ça. Honnêtement, Andy, vous trouvez normal d'être lâché dans un pâturage, comme ça ? »

Libby sourit. « Ça doit être mon ascendance du Sud. Quand il ne pleut pas, le toit ne fuit pas. Quand il pleut, je suis de toute façon incapable de le réparer. Moi, je me sens bien ici. Je ne vois pas ce qui vous gêne. »

Lazarus réfléchit un moment. « Dans ma jeunesse, je me suis échoué dans les mers du Sud...

— Hawaï ?

— Encore plus loin. Je ne sais même plus le nom de ce fichu coin de terre. Je dus vendre jusqu'à mon sextant. On aurait pu me prendre pour un indigène. Je vivais comme eux. Plus rien n'importait. Puis, un jour, je me suis regardé dans un miroir... Pour vous dire : je me suis engagé comme simple matelot dans un cargo transportant des peaux non tannées ! »

Libby s'abstint de tout commentaire. « Et vous, Libby, continua Lazarus, que faites-vous de votre

temps ?

— Moi ? Toujours la même chose. Les mathématiques. J'essaie de trouver l'équivalent de la propulsion spatiale qui nous a amenés jusqu'ici. »

Lazarus se redressa avec intérêt. « Ça avance ?

— Doucement. Il faut du temps. Ou alors, je me contente de regarder les nuages se désintégrer. Si l'on regarde bien, on trouve des relations mathématiques intéressantes presque partout. Les rides sur l'eau, les courbes d'une poitrine féminine – d'élégantes fonctions du cinquième degré.

— Du quatrième degré, le corrigea Lazarus.

— Non, non, du cinquième. Vous omettez la variable temporelle. » Il ajouta sur un ton rêveur : « J'aime les équations du cinquième degré. On en trouve aussi chez les poissons.

— Oui, dit Lazarus en se levant. Tout ça, c'est bien beau, mais ce n'est pas pour moi.

— Vous partez ?

— Je vais faire un tour. »

Il partit vers le nord et marcha pendant tout le jour, puis passa la nuit à même le sol. À l'aube, il reprit sa marche, toujours dans la même direction. Le lendemain, il fit de même, et le surlendemain

aussi. Sa progression était trop facile, comme dans un parc. Il aurait donné cher pour voir un volcan, ou même une vraie cascade.

Les arbres comestibles étaient parfois curieux, mais toujours abondants et rassasiants. Quelquefois, il rencontrait un des Petits Hommes vaquant à ses mystérieuses affaires. Ils ne l'importunèrent jamais, ne lui demandèrent même pas où il allait, mais le saluaient toujours comme s'ils se connaissaient depuis longtemps. Il commençait à avoir envie de rencontrer un étranger. Il se sentait surveillé.

Les jours devinrent moins cléments, les nuits plus froides, et les Petits Hommes moins nombreux. Lorsqu'une journée toucha à sa fin sans qu'il en eût rencontré un seul, il s'installa pour la nuit, et resta là le lendemain – pour mettre de l'ordre dans ses pensées.

Il dut admettre que la planète et ses habitants ne présentaient aucun défaut objectif. Pourtant, ça ne lui disait rien. Il ne connaissait aucune philosophie ayant apporté une réponse précise à la question de la finalité de l'existence de l'homme, ni même de sa propre conduite. Il était peut-être valable de passer sa vie à se dorer au soleil – mais, bien qu'il eût été incapable d'expliquer pourquoi, il

savait que cela n'était pas pour lui.

L'exode des Familles avait été une erreur. Il eût été plus humain et plus digne de rester et de se battre pour leurs droits – même au péril de leur vie. Au lieu de quoi, ils avaient fui à travers la moitié d'un univers (Lazarus n'était pas très précis dans ses chiffres) pour trouver un lieu où atterrir. Ils en avaient trouvé un, et un bon... mais il était déjà occupé par des êtres qui leur semblaient tellement supérieurs qu'ils avaient agi avec une intolérable indifférence, qui n'avaient même pas daigné les liquider, mais qui les avaient envoyés dans cette espèce d'immense country-club.

Et c'était cela la pire humiliation. Le *New Frontiers* était le produit de cinq siècles de recherche scientifique humaine, ce que les hommes pouvaient et savaient faire de mieux, et les Jockairas l'avaient projeté à travers l'espace avec l'aisance d'un homme qui remet un oisillon dans le nid d'où il est tombé.

Les Petits Hommes ne semblaient pas avoir l'intention de les jeter dehors, mais, à leur façon, ils étaient aussi démoralisants que les dieux des Jockairas. Chaque groupe formé de dizaines d'« individus » était un génie à côté duquel les plus intelligents des hommes faisaient figure de

parents pauvres. Même Andy. C'était comme une petite manufacture essayant de concurrencer une usine automatisée. Et pourtant, abandonner leur individualité et former à leur tour de telles unités collectives serait abandonner ce qui faisait d'eux des *hommes*.

Évidemment, son point de vue était anthropocentriste. Mais après tout, il *était* un homme.

Les jours passaient tandis qu'il continuait à rechercher une solution à ses interrogations – des questions aussi vieilles que l'apparition de l'intelligence, et que ni les ventres pleins ni les machines n'avaient jamais résolues. Et, dans sa solitude totale, Lazarus ne trouva pas plus la réponse que ses lointains ancêtres. Pourquoi ces efforts ? Dans quel but ? Il n'aurait su l'expliquer, mais avait la ferme conviction qu'il n'était pas fait pour cela, ou qu'il était trop tôt pour cela.

Sa rêverie fut interrompue par l'apparition d'un des Petits Hommes. «... salutations, mon ami... votre femme King aimerait que vous reveniez... il a besoin de vos conseils...

— Que se passe-t-il ? »

Mais la petite créature ne put ou ne voulut pas le lui dire. Lazarus resserra sa ceinture d'un cran

et se mit en marche vers le sud. «... inutile d'aller lentement...» perçut-il dans son dos.

Il se laissa conduire jusqu'à une petite clairière où les attendait un objet ovoïde d'environ deux mètres de long, entièrement lisse mais pourvu d'une porte. Le petit être y entra suivi de Lazarus qui dut se plier en deux pour tenir dans l'espace restreint. La porte se ferma.

Elle se rouvrit presque aussitôt et Lazarus aperçut la plage, juste au-dessous du campement des Terriens. Il dut admettre que le tour était bien joué.

Lazarus se hâta vers la fusée transformée en Q.G. de fortune par King et Barstow. « Alors, capitaine, que se passe-t-il ? »

Le visage austère de King était grave. « Il s'agit de Mary Sperling. »

Lazarus senti son cœur manquer un battement.
« Morte ?

— Non. Pas exactement. Elle a rejoint les Petits Hommes. Elle a “épousé” un de leurs groupes.

— Quoi ? Mais c'est impossible ! »

Il se trompait. Un croisement entre les deux races était rigoureusement interdit, mais rien ne s'opposait à ce qu'un humain, à condition de le vouloir réellement, ne s'amalgamât à un de leurs

groupes multirationnels, noyant sa personnalité dans l'ego collectif.

Mary Sperling, effrayée par la perspective d'une mort imminente, avait vu une issue dans l'immortalité de cet ego de groupe. Face à l'éternel problème de la vie et de la mort, elle n'avait choisi ni l'une ni l'autre, mais l'abandon de soi. Elle avait trouvé un groupe prêt à la recevoir et franchit le pas.

« Cela pose de nouveaux problèmes, conclut King. Slayton, Zaccur et moi avons pensé qu'il était préférable de vous appeler.

— Oui, bien sûr, mais où est Mary ? » Sans attendre la réponse il sortit en courant. Sourd et aveugle, il traversa le campement. À peu de distance, il croisa un indigène et s'arrêta net. « Où est Mary Sperling ?

— ... je suis Mary Sperling...

— Pour l'amour de... Ce n'est pas possible !

— ... je suis Mary Sperling et Mary Sperling est moi... ne me connaissez-vous pas, Lazarus ?... je vous connais...»

Lazarus agita les bras. « Non, non, je veux voir Mary Sperling, la Terrienne, grande comme moi ! »

L'indigène hésita. «... suivez-moi, alors...»

Lazarus la trouva très loin du camp. Il était évident qu'elle évitait les autres colons. « Mary ! »

Elle lui répondit mentalement. «... je suis désolée de vous voir en peine... Mary Sperling n'est plus, mais elle fait partie de nous...

— Allons, Mary ! Ne me racontez pas ce genre d'histoires ! Vous savez qui je suis...

— ... oui, je vous connais, Lazarus... c'est vous qui ne me connaissez pas... ne soyez pas en peine à la vue de ce corps... je ne suis pas de votre race... je suis née sur cette planète...

— Mary, insista-t-il, il faut que vous reveniez sur ce que vous avez fait. Il faut que vous sortiez de là. »

Elle secoua la tête d'une façon curieusement humaine, car elle avait à part cela perdu toute expression humaine. Son visage était un masque inconnu. «... c'est impossible... Mary Sperling n'est plus... celle qui vous parle est inextricablement *moi-même*, et elle n'est pas de votre race...» La créature qui fut Mary Sperling s'éloigna sans se retourner.

« *Mary !* » hurla-t-il. Son cœur revécut, à des siècles de là, la nuit où sa mère était morte. Il couvrit son visage de ses mains et pleura inconsolablement, comme un enfant.

V

King et Barstow l'attendaient. Le capitaine scruta son visage. « J'aurais pu vous expliquer. Mais vous n'avez pas voulu attendre, lui dit-il simplement.

— Peu importe, répliqua Lazarus d'une voix rauque. Et maintenant ?

— Lazarus, j'ai autre chose à vous montrer avant que nous en discutions.

— Quoi ?

— Venez voir. » Zaccur le conduisit dans un canot jusqu'à un compartiment qui, contrairement à la coutume, était fermé. King, qui les avait suivis, l'ouvrit. Il y avait une femme, qui se retira silencieusement lorsqu'ils furent entrés et referma la porte.

« Voilà, dit Barstow à Lazarus. Regardez cela. »

C'était un bébé dans un incubateur. Un bébé tel qu'il n'en avait jamais vu. « Qu'est-ce que...

— Examinez-le, vous verrez. Prenez-le dans vos bras, vous ne lui ferez pas de mal. »

Lazarus obéit, d'abord avec des gestes hésitants, puis plus assurés lorsque la curiosité prit le dessus. Difficile de dire ce que c'était. Pas un petit d'homme, en tout cas, ni la progéniture d'un Petit Homme. Cette planète abritait-elle, elle aussi, une autre race dont ils n'avaient pas soupçonné l'existence ? Le bébé ressemblait à un homme... Mais il n'avait pas de nez ni d'oreilles externes visibles. Les organes, bien que se trouvant à leur emplacement normal, étaient protégés par des parois osseuses, et le cou avait disparu. Les mains avaient des doigts en trop et l'un d'eux placé près du poignet se terminait par plusieurs petits appendices roses.

Le torse avait quelque chose de curieux, mais c'était indéfinissable. Certaines difformités étaient toutefois évidentes : les jambes ne se terminaient pas par des pieds, mais par des sortes de sabots revêtus de corne. Et la créature était hermaphrodite – pas anormalement : il s'agissait plutôt d'un androgyne parfaitement formé.

« Qu'est-ce que c'est ? » demanda-t-il anxieusement. De nombreuses alarmes s'étaient mises à retentir dans son esprit.

« C'est Marion Schmidt, né il y a trois semaines.

— Comment... Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Cela signifie, lui répondit Zaccur, que les Petits Hommes peuvent nous manipuler aussi habilement que des plantes.

— Comment ! Ils ne devaient pas interférer...

— Ne vous hâitez pas de les blâmer. C'était une expérience volontaire. Le but était d'apporter quelques améliorations.

— Des améliorations ? Mais c'est une obscénité !

— Oui et non. Mon estomac se révulse lorsque je le regarde... Pourtant, c'est une sorte de surhomme. Son corps est plus efficace, les appendices simiesques ont été supprimés, ses organes ont été redisposés de façon plus rationnelle. On ne peut pas dire que ce ne soit pas un homme... c'est un modèle amélioré. Regardez cette sorte de doigt près du poignet ; c'est une main supplémentaire, une main miniature, avec un œil microscopique sur le dessus. Imaginez comme cela peut être utile. (Barstow la regarda et se secoua.) Il est toutefois bien difficile de s'y accoutumer.

— Oui, c'est affreux, renchérit Lazarus. C'est peut-être une amélioration, mais ce n'est pas humain.

— En tout cas, cela crée un problème.

— C'est le moins qu'on puisse dire ! » Lazarus se pencha de nouveau au-dessus de la main miniature. Vous dites que c'est un *œil* ? Je ne vois pas comment ça serait possible. »

Barstow haussa les épaules. « Je ne suis pas un biologiste, mais je sais que chaque cellule du corps contient une série complète de chromosomes. Je suppose qu'il est possible de faire pousser des os, ou des yeux, ou n'importe quel organe en n'importe quel point du corps, à condition de savoir manipuler les gènes. Et eux, ils le savent.

— Je ne veux pas qu'on me tripote !

— Moi non plus. »

Debout sur la grève, Lazarus fit face à l'assemblée plénière des Familles. « J'ai...» commença-t-il, puis il se pencha vers Libby et lui murmura quelque chose. L'autre eut un air peiné et lui répondit, également en murmurant. Lazarus reprit :

« J'ai deux cent quarante et un ans... au moins. Y a-t-il ici quelqu'un de plus âgé que moi ? » C'était une simple formalité. Il savait parfaitement qu'il était l'aîné – et ce soir, il se sentait deux fois plus âgé qu'en réalité. « La réunion est ouverte. »

Sa voix tonnait, amplifiée par le système acoustique importé du navire. « Qui va mener les débats ?

— Allez-y ! cria une voix dans la foule.

— Fort bien, dit Lazarus Zaccur Barstow ! »

Un technicien dirigea un micro directionnel vers Zaccur qui prit la parole. « Certains d'entre nous sont parvenus à la conclusion que cette planète, pour agréable qu'elle soit, n'est pas l'endroit qui nous convient. Vous connaissez tous le cas de Mary Sperling, vous avez vu les stéréos de Marion Schmidt. Je n'insisterai pas sur les autres détails. Mais dans le cas où nous voudrions émigrer, il faudrait savoir où. Lazarus Long propose que nous revenions sur Terre...» Les vociférations de la foule noyèrent la fin de sa phrase.

Lazarus rétablit le silence. « Nous n'obligerons personne à partir. Mais si ceux qui le désirent sont suffisamment nombreux, ils pourront légalement prendre le navire. Je dis : retournons sur Terre. D'autres préféreront chercher une autre planète. Il faudra prendre une décision. Mais d'abord – quels sont ceux qui désirent partir d'ici ?

— Moi ! » Le premier cri fut repris par des milliers de gorges. Lazarus repéra le premier à

avoir répondu, et lui donna la parole. « Dites ce que vous avez à dire. Les autres, taisez-vous !

— Oliver Schmidt. Cela fait des mois que j'attends que l'on soulève ce problème. Je croyais être le seul à ne pas être satisfait de mon sort. Je n'ai pas de raison précise... Les histoires de Mary et de Marion ne me font pas peur... Libre à ceux qui aiment ça d'en profiter. Moi, tout ce que je sais, c'est que je meurs d'envie de revoir Cincinnati. J'en ai assez de cette prairie. J'en ai assez de ne rien faire. Nom d'un chien, je veux *travailler* ! Les généticiens disent que j'en ai encore au moins pour un siècle. Je ne peux pas passer tout ce temps à rôvasser au soleil, quand même ! »

Lorsqu'il se tut, des milliers de voix s'élevèrent. « Silence ! Sinon, je ne donne la parole qu'aux représentants des Familles. Essayons de faire un sondage. » Il choisit un homme au hasard. « Vous là-bas ! Dites ce que vous avez à dire.

— Ça ne sera pas long, commença l'homme en se levant. Je suis d'accord avec Oliver Schmidt. Mais vous savez ce qui me tient particulièrement à cœur ? La Lune. À la maison, le soir, je fumais ma cigarette sur la terrasse en regardant la Lune. Je n'aurais pas cru que j'y tenais tellement, mais je

veux une planète avec une lune. »

Le suivant fut encore plus bref : « Je ne cesse de faire des cauchemars depuis l'affaire de Mary Sperling. Je rêve que je suis son exemple. ».

Les arguments se succédèrent. Une femme fit remarquer qu'ils avaient été chassés de la Terre ; pourquoi croyaient-ils pouvoir y retourner ? Lazarus répondit lui-même à cette question : « Nous avons appris un tas de choses des Jockairas et surtout des Petits Hommes, des choses dont les savants terrestres n'osent même pas rêver. Nous serons dans une position de force et pourrons demander qu'on respecte nos droits.

— Lazarus Long...

— Oui ? Parlez.

— Je suis trop vieux pour continuer à vagabonder d'étoile en étoile, et trop vieux pour me battre à l'arrivée. Les autres feront ce qu'ils veulent, mais moi je reste.

— C'est parfait, dit Lazarus. Dans ce cas-là, il n'y a pas à discuter.

— J'ai quand même le droit de parler !

— Vous l'avez fait. Au suivant ! »

Le soleil se coucha, les étoiles se levèrent, et la discussion continuait toujours. Lazarus sentit qu'il

était temps d'y mettre fin. « Silence ! » cria-t-il. « En attendant les conseils des Familles, faisons un sondage. Que tous ceux qui veulent retourner sur Terre se mettent à ma droite, ceux qui veulent rester, à ma gauche, et ceux qui veulent continuer à chercher une autre planète, au milieu devant moi. » Il se pencha vers le technicien du son : « Donnez-leur un peu de musique pour accélérer le mouvement. »

Les accords nostalgiques de la *Valse triste* se déversèrent sur la plage, suivis par *Les Vertes Collines de la Terre*. Barstow regarda Lazarus en fronçant les sourcils. « C'est vous qui avez choisi les morceaux, hein ?

— Moi ? répondit Lazarus avec une feinte innocence. Je n'y entends rien en musique. »

Les dernières notes de la *Cinquième* s'égrenèrent avant que la séparation ne fût terminée.

Sur la gauche, ceux qui avaient l'intention de rester représentaient environ un dixième du nombre total, surtout composé de vieux et de gens fatigués de vivre, et aussi de quelques jeunes qui n'avaient jamais vu la Terre.

Au centre, le groupe des hardis explorateurs ne comportait qu'une infime minorité, peut-être trois

cents personnes en tout – des hommes surtout, et quelques jeunes femmes.

Mais l'immense majorité s'était placée à la droite de Lazarus. Son cœur bondit de joie, car il avait craint d'être un des seuls à désirer revoir la Terre.

Il revint au petit groupe assemblé devant lui. « Ça m'a l'air mal engagé. Mais ne craignez rien, votre jour viendra tôt ou tard. » Ils hésitèrent et, lentement, se séparèrent. Quelques-uns seulement rejoignirent ceux qui restaient. Tous les autres allèrent sur la droite.

Lorsque la division en deux fut complète, Lazarus s'adressa à la minorité assemblée sur sa gauche. « Vous devriez rejoindre vos prairies et prendre une bonne nuit de repos. Nous autres avons encore du travail. »

Lazarus céda la place à Libby, qui leur expliqua que le voyage du retour serait infiniment moins monotone que l'aller et même que leur second saut – et cela grâce aux Petits Hommes, qui l avaient aidé à résoudre tous les problèmes posés par des vitesses apparemment supérieures à celle de la lumière. Cette « para-accélération » était apparemment sans limites – « para » parce que, comme le photo-accélérateur de Libby, elle

agissait uniformément sur la masse totale et n'était pas davantage perceptible par les sens que la gravitation, et aussi parce que le navire « contournerait » l'espace normal plutôt qu'il ne le traverserait. « Il ne s'agit plus vraiment de la conduite du navire, mais plutôt de la sélection d'un niveau potentiel approprié dans l'hyperplenum à x dimensions...»

Lazarus l'interrompit avec fermeté. « Ça va, ça va, on vous croit.

— Je voulais seulement ajouter...

— Je sais. Vous commençez déjà à vous envoler lorsque je vous ai coupé. »

Une voix dans la foule demanda : « Quand arriverons-nous ?

— Je l'ignore, répondit Libby en repensant à la question de Nancy Weatheral, mais je pense... dans environ trois semaines. »

Vu la faible capacité des canots, les opérations d'embarquement durèrent fort longtemps. Les adieux furent assez froids, et les deux groupes s'évitaient mutuellement. Des amitiés avaient été brisées, et même des mariages. Le seul aspect positif de la séparation était sans doute que les parents de Marion Schmidt avaient décidé de

rester.

Lazarus pilotait le dernier canot à quitter la planète des Petits Hommes. Il sentit une main se poser sur son bras. « Excusez-moi...» C'était un jeune homme. « Je voulais venir avec vous, mais j'ai dû aller avec les autres pour que ma mère ne devienne pas hystérique. Si j'arrive au dernier moment, m'accepterez-vous ? »

Lazarus le toisa. « Vous êtes assez vieux pour prendre vos propres décisions.

— Vous ne comprenez pas. Je suis fils unique et ma mère ne me lâche pas d'une semelle. Il faudrait que je parte avant qu'elle s'en aperçoive. Combien de temps...

— Nous partons tout de suite, et je ne peux pas retarder le départ pour vous. Montez.

— Mais...

— *Montez !* » Le jeune homme obéit, en jetant un regard anxieux en arrière. L'ectogenèse a quand même du bon, se dit Lazarus.

Lorsque tous furent à bord, Lazarus alla voir King dans la salle de navigation. « Tout est paré ? lui demanda King.

— Oui. Quelques retardataires, comme

toujours, et une passagère de dernière minute : Eleanor Johnston. En route ! »

King se tourna Andrew Libby. « À vous, monsieur Libby. »

Les étoiles disparurent.

Ils volaient en aveugles, avec pour seul guide le talent de l'astrogateur. S'il avait des doutes, il n'en fit pas part aux autres. Après vingt-trois jours de vol et onze de para-décélération, les étoiles réapparurent – familières et reconnaissables : la Grande Ourse, le géant Orion, les féeriques Pléiades et, juste devant eux, doré sur le fond argent de la Voie lactée, le Soleil.

Pour la seconde fois en un mois, Lazarus sentit les larmes lui monter aux yeux.

Ils ne pouvaient pas simplement se mettre en orbite autour de la Terre et débarquer. Il fallait d'abord négocier... et mettre leurs montres à l'heure.

En observant la position des étoiles les plus proches, Libby put établir qu'ils étaient tout au plus en l'an 3700, mais rien de plus précis. Puis, les planètes lui donnèrent un immense cadran à neuf aiguilles qu'il était relativement aisé de lire.

À chaque date correspond une position particulière de ces neuf « aiguilles », à cause de la

différence des périodes planétaires. L'« heure » de Pluton dure deux cent cinquante ans ; la « minute » cosmique de Jupiter est de douze ans ; Mercure indique des « secondes » d'une durée de quatre-vingt-dix jours ; Neptune et Pluton ne répètent une même configuration que tous les sept cent cinquante-huit ans, permettant une précision plus grande encore.

Libby fit part de ses doléances à Lazarus : « Impossible de repérer Pluton, et je me demande même si nous aurons Neptune. Les planètes intérieures me donnent une série infinie d'approximations, mais comment choisir ! C'est terrible.

— Peu importe. En pratique, qu'est-ce que ça donne ?

— Si vous vous satisfaites de grossières approximations... répondit Libby, piqué au vif.

— Alors... En quelle année sommes-nous ?

— Eh bien, le temps du navire et la durée terrestre ont été décalés trois fois, mais maintenant ils sont de nouveau synchrones, et l'on peut admettre qu'il s'est passé un peu plus de soixante-quatorze ans depuis notre départ. »

Lazarus poussa un soupir de soulagement. « Vous auriez pu le dire plus tôt ! » Il avait craint

que la Terre ne fût devenue méconnaissable. Qui sait... ils avaient peut-être rasé New York. « Andy, vous m'avez fait peur. »

Libby ne répondit pas. Il songeait déjà à résoudre le délicieux problème de réconcilier les expériences de Michelson et Morley avec le journal de bord. Combien de para-dimensions fallait-il postuler pour contenir le plenum élargi...

Il passa ainsi un long moment – de temps subjectif, bien entendu.

Ils placèrent le navire sur une orbite provisoire à huit cents millions de kilomètres du Soleil et à angle droit avec le profil aplati du Système solaire – il y avait fort peu de risques qu'on les y découvre. On avait équipé un des canots de débarquement avec le néo-accélérateur de Libby, et un groupe de négociateurs partit pour la planète.

Lazarus voulait les accompagner, mais King s'y refusa, à son grand désarroi. « Désolé, mais il s'agit d'une mission diplomatique et pas d'un coup de main armé. »

La mission était dirigée par Ralph Schultz, car le facteur psychodynamique était de première importance. Il était accompagné de spécialistes juridiques, militaires et techniques. S'il fallait se

battre, il était nécessaire de savoir où en était la technologie militaire terrestre – mais on devait avant tout essayer de mettre au point un atterrissage pacifique. Schultz était chargé de proposer un plan concernant la colonisation du continent européen, rétrograde et faiblement peuplé – mais cela avait peut-être changé durant leur absence à cause de la diminution de la radioactivité. Il faudrait sans doute improviser une autre solution.

Une fois de plus, ils attendirent.

Lazarus se rongeait les ongles. Il avait affirmé publiquement que les Familles avaient une immense avance technique. En son for intérieur, toutefois, il savait parfaitement que le savoir ne suffit pas à gagner les guerres. Les fanatiques ignorants de l'Europe médiévale avaient vaincu la culture islamique, pourtant d'un niveau incomparablement supérieur. Archimède fut tué par un simple soldat. Les Barbares mirent Rome à sac. Libby pourrait éventuellement mettre au point une arme invincible – ce qui n'avait rien de certain –, et ils ignoraient quels progrès techniques la Terre avait accomplis en trois quarts de siècle.

King, féru d'art militaire, était encore plus

inquiet. Comment, en cas de troubles, organiser une armée avec tous ces hommes, intelligents et capables certes, mais qui n'avaient jamais connu la discipline ni l'entraînement ?

Chacun gardait ses craintes par-devers soi. Et ils n'étaient pas les seuls à se poser ces questions. La moitié du navire se demandait avec inquiétude ce qui allait suivre – mais leur résolution était inébranlable, et ils étaient prêts à en payer le prix.

« Capitaine, dit Lazarus à King environ deux semaines après le départ des “diplomates”, avez-vous pensé à leur avis sur le *New Frontiers* ?

— Dans quel sens ?

— Nous l'avons pris d'assaut. C'est un acte de piraterie.

— Ma foi, c'est vrai ! Je l'avais complètement oublié, depuis le temps que je le commande. » Il réfléchit un moment, puis sourit tristement. « Je me demande quelles sont les conditions à Coventry, ces temps-ci ?

— Les rations doivent être maigres. Mais ne vous inquiétez pas, nous ne sommes pas encore dans leurs filets.

— Pensez-vous que la responsabilité de Slayton Ford sera engagée ? Ce serait dur pour lui après

tout ce qu'il a déjà vécu.

— Ce n'est sans doute pas si grave, dit Lazarus. Après tout, nous avons utilisé le navire pour explorer les étoiles – ce qui était le but pour lequel il avait été construit. Nous le ramenons intact... et avec quelques améliorations techniques non négligeables. C'est plus qu'ils n'étaient en droit d'attendre. Ils en tiendront peut-être compte.

— Peut-être », répéta King sans trop d'espoir.

Les négociateurs revinrent avec deux jours de retard. Comme les communications étaient impossibles entre l'espace normal et le paraespace, ils n'eurent de leurs nouvelles qu'à leur rentrée dans l'espace-temps normal. Tandis qu'ils effectuaient les manœuvres d'arrimage, King reçut un appel de Ralph Schultz sur l'écran de la salle de navigation. « Salut, capitaine. Je vous ferai mon rapport dès notre arrivée.

— Donnez-m'en un résumé immédiatement !

— Je ne sais pas bien par où commencer – mais tout va bien, *nous pouvons revenir* !

— Quoi ? Comment ? Répétez !

— Tout va bien. Nous faisons de nouveau partie de l'Alliance. La nouveauté, c'est qu'il n'y a plus de différence. *Tous les hommes sont devenus membres des Familles* !

- Je ne comprends pas, dit King.
- Ils l'ont trouvé.
- Trouvé quoi ?
- Le secret de la longévité.
- Mais c'est ridicule ! Vous savez aussi bien que moi qu'il n'y a jamais eu de secret.
- *Nous* n'en avions pas, mais ils pensaient que nous en avions un. Et à force de chercher, ils l'ont trouvé !
- Expliquez-vous mieux, dit King.
- Attendez que nous soyons à bord ! Nous avons amené un représentant du gouvernement. Il sera plus qualifié que moi pour vous répondre. »

VI

King reçut le représentant de Terra dans sa cabine, Zaccur Barstow et Justin Foote représentaient les Familles, et il avait invité le Dr. Gordon Hardy, jugeant que les révélations qu'on allait leur faire nécessitaient la présence d'un

biogiste. Libby était présent également, ainsi que Slayton Ford, à cause de sa position unique, et bien qu'il n'eût occupé aucun poste de responsabilité depuis son effondrement mental dans le temple de Kreel.

Lazarus aussi était là, bien qu'il n'eût pas été invité, mais King ne voulut pas empiéter sur ses prérogatives d'aîné.

Ralph Schultz leur présenta l'ambassadeur de la Terre : « Miles Rodney, représentant du Conseil de la Fédération, ministre plénipotentiaire et ambassadeur extraordinaire.

— Vous me flattez, dit Rodney. Mais je suis d'accord avec le terme "extraordinaire", qui résume parfaitement cette situation sans précédent. »

King lui présenta tous les convives. Lorsqu'il en arriva à Gordon Hardy, Rodney ne se contenta pas de l'habituelle formule de politesse.

« Service. C'est donc vous le biologiste en chef des Familles. Vous auriez pu rendre un immense service à la race humaine entière jadis. Pensez à tout ce que cela aurait changé, pensez-y. Mais nous avons heureusement réussi à découvrir le secret de la longévité sans votre aide. »

Hardy se rebiffa. « Qu'est-ce que cela signifie,

monsieur ? Vous en êtes encore à croire que nous possédons un miraculeux secret ? »

Rodney étendit largement les bras. « Voyons... à quoi bon continuer à le nier, puisque nous sommes parvenus au même résultat que vous. »

King s'interposa. « Un moment, s'il vous plaît. Schultz, la Fédération croit-elle vraiment toujours que notre longévité est due à un soit-disant "secret" ? Vous ne leur avez pas ôté leurs illusions ? »

Schultz parut stupéfait. « Nous avons à peine abordé ce sujet. Comme ils sont parvenus à contrôler la durée de la vie humaine, nous ne les intéressons plus sous ce rapport. Il est exact qu'ils croient encore que notre longévité est due à une manipulation génétique et non à notre hérédité, mais j'avais cru corriger cette impression.

— Avec peu de succès, à en juger par l'attitude de Rodney.

— En effet, mais je ne m'y étais pas beaucoup attaché, car c'est une question qui n'a plus guère d'importance. Ce n'est plus par leur longévité que les Familles Howard intéressent l'opinion, mais parce qu'elles ont réussi un voyage interstellaire.

— Exactement, ajouta Miles Rodney. Les membres du gouvernement, les journalistes, les

savants et toute l'opinion attendent avec une immense impatience l'arrivée du *New Frontiers*. C'est l'événement le plus sensationnel depuis le premier voyage sur la Lune. Vous êtes tous célèbres, messieurs ! »

Lazarus prit Zaccur Barstow à part et lui parla à voix basse. Barstow parut troublé, puis fit un signe d'assentiment. « Capitaine..., dit-il à King.

— Oui, Zack ?

— Je suggère que nous écoutions le rapport de Ralph Schultz avant de continuer les pourparlers, si Mr. Rodney veut bien nous excuser.

— Pourquoi ? »

Barstow regarda Rodney à la dérobée. « Je pense que nous serons mieux préparés pour cette discussion lorsque notre représentant nous aura fait son rapport.

— Si vous permettez, monsieur Rodney ? » dit King. Lazarus les interrompit. « Peu importe, capitaine. Zack est trop poli. Autant profiter de la présence du camarade Rodney. Dites-moi, Miles, pouvez-vous nous prouver que vous avez vraiment trouvé le moyen de vivre aussi longtemps que nous ?

— Prouver ?... Pourquoi cette question ? Et qui êtes-vous, d'ailleurs ?

— Désolé, dit King, je n'ai pas eu le temps de finir les présentations. Je vous présente Lazarus Long, l'Aîné.

— Service. L'aîné de quoi ?

— L'aîné tout court, précisa Lazarus. Le membre le plus vieux des Familles. À part cela, je ne suis qu'un simple citoyen.

— L'aîné des Familles Howard ! Mais... mais vous devez être le plus vieux de tous les hommes ! Pensez à ce que cela représente !

— Pensez-y si vous voulez. Moi, cela fait deux siècles que je n'y pense plus. Alors, qu'avez-vous à me répondre ?

— Je ne peux pas m'empêcher d'être impressionné... je me sens comme un bébé à côté de vous, malgré mes cent cinq ans.

— Si vous ne pouvez pas me prouver que c'est votre âge réel, cela ne répond pas à ma question. Vous en paraissez quarante.

— Je dois avouer que je ne m'attendais pas à être interrogé à ce sujet. Désirez-vous voir ma carte d'identité ? »

Lazarus s'esclaffa. « J'en ai eu plus de cinquante dans le temps, et pas une seule ne portait ma vraie date de naissance. C'est tout ce que vous avez à nous offrir ?

— Un moment, Lazarus, intervint King. Quel est le but de votre question ? »

Lazarus se détourna de Rodney. « Voilà comment je vois les choses, capitaine. Nous nous sommes enfuis du Système solaire pour sauver notre peau, parce que ces rustres croyaient que nous avions un secret et se proposaient de nous l'arracher même s'il fallait tous nous tuer pour cela. Maintenant, tout est lumière et miel – c'est du moins ce qu'ils disent. Mais il me semble pour le moins curieux que l'oiseau qu'ils nous ont envoyé pour fumer le calumet de la paix avec nous ne soit pas encore convaincu que nous n'avons jamais possédé de secret. Cela m'a amené à me poser des questions.

» Et s'ils n'avaient rien trouvé en réalité, mais continuaient à penser que nous, nous savons ? Nous faire croire le contraire serait le moyen idéal pour apaiser nos soupçons et nous faire tomber dans leurs griffes pour qu'ils essaient de nous arracher ce pseudo-secret.

— Quelle idée grotesque ! s'exclama Rodney. Capitaine, je ne tolérerai pas ces accusations...»

Lazarus le regarda froidement. « La première fois aussi, c'était grotesque, mais ça s'est passé quand même. Chat échaudé craint l'eau froide.

— Une minute, vous deux, dit King. Ralph, avez-vous eu l'impression qu'on nous avait dressé un piège ? »

Schultz repensa douloureusement à ces journées passées sur Terre. « C'est difficile à dire, mais je ne pense pas. Évidemment, les apparences ne signifient rien.

— Mais vous êtes un psychologue. Si on avait voulu nous tromper, vous auriez dû le détecter.

— Je suis un psychologue, certes, mais pas un magicien ni un télépathe. Je ne cherchais pas à mettre au jour une supercherie, sans quoi certains symptômes ne me seraient certainement pas passés inaperçus. Et puis, j'étais émotionnellement perturbé en revoyant la Terre après si longtemps, et certains faits ont pu m'échapper – si de tels faits existent.

— Vous n'en êtes donc pas sûr ?

— Non, mais j'ai la conviction personnelle que Rodney dit la vérité...

— Je dis la vérité !

— ... et je pense que quelques questions suffiront à nous éclairer. Si vous permettez ?

— Allez-y, dit Rodney sèchement.

— Vous deviez avoir environ trente ans lors de

notre départ. Vous souvenez-vous de cet événement ?

— Très clairement. J'étais employé à la tour Novak à l'époque, dans les bureaux de l'Administrateur. »

Slayton Ford, qui était assis à l'écart, se leva. « Si vous permettez, Ralph, je crois que je puis nous faire gagner du temps. » Il se tourna vers le représentant de Terra. « Qui suis-je ? » lui demanda-t-il.

Rodney le regarda d'abord avec surprise, puis celle-ci se changea en une profonde stupéfaction. « Mais... mais... Vous êtes *le Grand Administrateur Ford !* »

VII

« Doucement, doucement ! Ne parlez pas tous à la fois ! » disait le capitaine King. « Slayton, vous avez la parole. Connaissez-vous cet homme ? »

Ford regarda attentivement Rodney : « Non,

son visage ne me dit rien.

— C'est donc une supercherie. » King fit face à Rodney. « Vous l'avez reconnu d'après des stéréos historiques, n'est-ce-pas ? »

On eût cru que Rodney allait exploser. « Non ! Il a beaucoup changé, mais je l'ai reconnu. Monsieur le Grand Administrateur, regardez-moi. Vous ne me reconnaissiez vraiment pas ? J'ai travaillé pour vous !

— Il vous a déjà dit que non, dit King sèchement.

— Cela ne prouve rien, ni dans un sens ni dans l'autre, fit remarquer Ford. Il y avait plus de deux mille employés civils dans mes bureaux. Rodney dit peut-être vrai. Son visage me paraît vaguement familier, mais il en est de même pour la plupart des visages.

— Capitaine... » C'était Gordon Hardy. « Si je puis lui poser quelques questions, je pourrai peut-être me rendre compte s'ils ont réellement découvert quelque chose de nouveau concernant le problème du vieillissement. »

Rodney secoua la tête. « Je ne suis pas biologiste et ne pourrai rien vous dire de précis. Capitaine King, je vous demande d'assurer le plus rapidement possible mon retour sur Terre. Je n'en

supporterai pas davantage. Et laissez-moi vous dire que je me moque pas mal que vous et votre joli équipage reveniez à la civilisation ou non. J'étais venu pour vous aider, mais je suis profondément dégoûté. » Il se leva.

Slayton Ford s'approcha de lui. « Doucement, Miles Rodney. Je vous en prie ! Soyez patient. Mettez-vous à leur place. Si vous aviez vécu ce qu'ils ont vécu, vous seriez aussi prudent qu'eux. »

Rodney hésita. « Monsieur le Grand Administrateur, que faites-vous ici ?

— C'est une histoire longue et compliquée. Je vous raconterai cela plus tard.

— Vous devez être un membre des Familles Howard... Cela expliquerait bien des choses. »

Ford secoua la tête. « Non, Miles Rodney. Je vous expliquerai tout, mais pas maintenant. Vous dites avoir travaillé pour moi ? Quand ?

— De 2109 jusqu'à votre disparition.

— Que faisiez-vous ?

— Lors de la crise de 2113, j'étais corrélateur assistant à la Division des Statistiques Économiques, section du contrôle.

— Qui était votre chef de section ?

— Leslie Waldron.

— Le vieux Waldron, hein ? Quelle était la couleur de ses cheveux ?

— La couleur... ? Wal était chauve comme un œuf ! »

Lazarus se pencha vers Barstow. « Je crois bien que je faisais fausse route, Zack.

— Patience, répondit Zaccur. Tout cela est peut-être une comédie savamment préparée. »

Ford continua : « Qu'était *La Vache Sacrée* ?

— *La Vache*... Chef... vous n'étiez pas censé connaître l'existence de cette publication !

— Croyez-vous que mon service de renseignements se tournait les pouces ? rétorqua Ford sèchement. Je recevais mon exemplaire toutes les semaines.

— Qu'est-ce que c'était exactement ? » demanda Lazarus.

Rodney donna la réponse : « Une feuille de chou humoristique éditée par les employés.

— Et consacrée à humilier les patrons, compléta Ford, tout particulièrement moi. » Il passa un bras autour des épaules de Rodney. « Mes amis, il n'y a plus aucun doute. Miles travaillait vraiment pour moi. »

« J'aimerais quand même en savoir davantage sur le nouveau procédé de réjuvénation, insista Hardy un peu plus tard.

— Oui, cela nous intéresse tous, acquiesça King en remplissant le verre de leur hôte. Vous voulez bien nous en parler, Rodney ?

— Je vais essayer, mais je vous demande d'être indulgents. C'est assez complexe. Il y a non seulement un processus fondamental, mais plusieurs douzaines de processus secondaires, dont certains purement cosmétiques, surtout pour les femmes. Et même ce processus de base n'est pas à proprement parler une technique de rajeunissement. On peut arrêter le processus du vieillissement, mais pas l'inverser – un vieillard sénile ne redeviendra jamais un homme jeune.

— Certainement, dit Hardy, mais en quoi consiste ce procédé de base ?

— En résumé, à remplacer entièrement le sang d'une personne âgée par du sang jeune et nouveau. Le vieillissement consiste avant tout, disent les savants, en une accumulation progressive des déchets du métabolisme dans les tissus. Le sang est chargé de les éliminer, mais il devient de plus en plus chargé de poisons et l'élimination est de moins en moins satisfaisante. C'est exact, docteur

Hardy ?

— Vous vous exprimez de façon curieuse, mais...

— Je ne suis pas biotechnicien, je vous l'avais dit.

— ... mais en substance ce que vous avez dit est exact. En fait, il s'agit d'un déficit de la pression de diffusion, qui résulte d'une auto-intoxication progressive des cellules. Mais je dois dire que je suis quelque peu déçu. L'idée de retarder la mort en assurant la destruction des déchets organiques n'est pas nouvelle. Je possède un morceau de cœur de poulet qui est en vie depuis deux siècles et demi grâce à des techniques analogues. Quant à l'utilisation de sang nouveau – je sais que c'est efficace. J'ai pu doubler la vie d'animaux de laboratoire par des transfusions répétées. » Il se tut et prit un air préoccupé.

« Oui, docteur Hardy ?

— J'ai abandonné ces expériences car il fallait plusieurs jeunes donneurs pour un seul bénéficiaire, et encore ces donneurs en subissaient-ils des conséquences défavorables. Dois-je en conclure que le bénéfice de votre méthode est limité à une minorité d'élus ?

— Absolument pas ! Il n'y a pas de donneurs !

— Ah... ?

— Le sang neuf est cultivé en dehors du corps, et en quantités suffisantes pour tous. Le Service Public de la Santé et de la Longévité peut fournir n'importe quelle quantité de sang, de n'importe quel groupe et sous-groupe. »

Hardy demeura silencieux un moment. « Dire que nous en étions si près... Nous aurions dû continuer nos cultures *in vitro*...

— Vous n'avez rien à vous reprocher. Il a fallu des milliards de crédits et des dizaines de milliers de techniciens pour parvenir à un résultat. La masse des efforts engagés fut plus grande que pour la mise au point des techniques atomiques. » Rodney sourit. « Mais il *fallait* arriver à un résultat ; c'était une nécessité politique. » Il se tourna vers Ford. « Lorsque la nouvelle de l'évasion des Familles Howard fut connue, il fallut protéger votre précieux successeur contre la foule en furie. »

Hardy posa encore d'innombrables questions sur les techniques subsidiaires – implantations dentaires, inhibition des croissances tumorales, hormonothérapie et bien d'autres. King vint au secours de Rodney en leur rappelant que le but de cette réunion était de négocier les détails de leur

retour sur Terre.

Rodney prit la parole. « Si j'ai bien compris, une grande partie des Familles est en état d'hibernation artificielle ?

— En effet.

— Et ils peuvent encore rester un certain temps dans cet état sans subir de dommages ?

— Hein ? Pourquoi cette question ?

— Voyez-vous, l'Administration se trouve dans une position embarrassante. Pour tout dire en deux mots, nous connaissons une énorme crise du logement, et ne pouvons pas loger cent dix mille personnes sur un préavis de vingt-quatre heures. »

King dut de nouveau les faire taire. Il regarda Zaccur, qui s'adressa à Rodney : « Je ne sais pas le problème. Quelle est la population actuelle de la Terre ?

— Environ sept cents millions.

— Et vous ne pouvez pas loger zéro virgule sept pour cent de ce chiffre ? Cela me paraît invraisemblable.

— Écoutez-moi, protesta Rodney. La pression démographique est pour nous un problème majeur. Le respect de l'habitat privé, son inviolabilité, est devenu un droit jalousement

défendu. Il faudra bâtir une ville nouvelle, ou aménager une bande de désert pour pouvoir vous accueillir.

— Je vois, dit Lazarus, vous n'osez pas les déranger de peur qu'ils ne protestent. Encore de la politique.

— Vous exagérez...

— Vraiment ? Y aurait-il des élections en vue, par hasard ?

— En fait, oui, mais cela n'a aucun rapport. »

Lazarus se contenta de renifler bruyamment.

Justin Foote prit la parole. « Il me semble que l'Administration considère le problème d'une façon bien superficielle. Nous ne sommes pas des immigrants sans foyer. La plupart des Membres sont propriétaires de leur maison. Comme vous le savez sans doute, les Familles sont riches, parfois même très riches et, pour des raisons faciles à comprendre, nous construisions du durable. Je suis certain que la plupart de nos maisons sont encore en parfait état.

— Sans doute, concéda Rodney, mais elles sont occupées.

— Cela ne nous regarde pas. C'est au gouvernement de reloger les actuels occupants. Personnellement, je compte débarquer le plus tôt

possible et faire valoir mes droits.

— Ce n'est pas aussi simple. Légalement, vous êtes morts depuis de longues années, et les occupants actuels de ces demeures ont des titres. »

Foote se leva et fit un pas vers le représentant de la Fédération qui, se dit Lazarus, ressemblait à une souris prise au piège. « Légalement morts ! Par la faute de qui, monsieur, je vous le demande ? Par la mienne, peut-être ? J'étais un avocat respecté, exerçant honorablement ma profession et ne nuisais à personne. Lorsque j'ai été arrêté et ai dû fuir pour conserver la vie. Et maintenant, je m'entends dire sans détour que ma propriété est confisquée et que mon existence légale en tant que citoyen et individu a été supprimée à cause de cette suite d'événements ? Belle justice, en vérité ! L'Alliance est-elle toujours en vigueur, ou non ?

— Vous m'avez mal compris. Je...

— Je ne vous ai que trop bien compris ! Si la justice est opportuniste, l'Alliance ne vaut même pas le parchemin sur lequel elle est écrite. Je vais faire de mon cas un symbole. Tant qu'on ne me restaurera pas tous mes droits et toutes mes possessions, j'attaquerai devant les tribunaux les fonctionnaires responsables ! J'en ferai une cause célèbre. Je le crierai sur la place publique...» Il

s'arrêta pour reprendre son souffle.

« Il a raison, Miles, dit Ford. Le gouvernement doit résoudre ce problème de façon adéquate – et rapide. »

Lazarus croisa le regard de Libby et lui fit signe d'aller vers la porte. Ils sortirent tous les deux. « Justin les occupera pendant une bonne heure », lui dit Lazarus. « Allons au Club reprendre des forces.

— Vous ne croyez pas qu'on ferait mieux de rester ?

— Ne vous inquiétez pas. Si le capitaine a vraiment besoin de nous, il pourra toujours nous héler. »

VIII

Lazarus dévora trois sandwiches, une double glace et quelques autres bricoles. Libby se contenta d'un sandwich. L'Aîné aurait bien continué, mais les habitués du Club le

submergeaient de questions.

« Ça s'organise lentement, se plaignait-il. Les Petits Hommes nous rendaient la vie trop facile et nous avons perdu l'habitude de travailler. Andy, vous aimez le chili con carne ?

— Comme ci, comme ça.

— À Tijuana, il y avait un restaurant qui servait un chili admirable, dit Lazarus en se pourléchant les lèvres. Je me demande s'il existe toujours.

— Où se trouve Tijuana ? demanda Margaret Weatheral.

— Vous avez oublié la Terre, hein, Maggy ? C'est en Basse-Californie, ma jolie. Vous savez où ça se trouve ?

— J'ai étudié la géographie. C'est aux environs de Los Angeles.

— À peu près, oui. »

Les haut-parleurs rugirent : « Astrogateur en Chef – le capitaine vous demande à la salle de navigation ! »

« C'est pour moi, dit Libby en se levant. » L'appel fut répété, puis suivi par : « À tous les passagers – préparez-vous pour l'accélération ! »

« On se remet en route les copains, dit Lazarus. Il se leva et suivit Libby en sifflotant le célèbre air :

*California here I come,
Right back where I started from...¹*

Le navire était déjà entré dans le para-espace ; les étoiles avaient disparu. King avait quitté la salle de navigation en compagnie de l'envoyé de la Terre. Rodney, très impressionné par ce qu'il avait vu, avait besoin d'un remontant.

Lazarus et Libby restèrent dans la salle de navigation. L'entrée dans l'espace normal ne s'effectuerait que dans quatre heures, et d'ici là il n'y avait rien à faire.

Lazarus alluma une cigarette. « Que comptez-vous faire maintenant, Andy ? Rentrer chez vous ?

— Peut-être. Je n'y ai pas encore vraiment réfléchi.

- Ça a dû pas mal changer.
- Les collines d'Ozark ? Cela m'étonnerait.
- Peut-être pas les collines, mais les gens.
- Comment cela ?
- Vous vous souvenez que je m'étais éloigné

¹ *California here I come* : standard américain, paroles et musique de Al Jolson, Bud De Sylva et Joseph Meyer, enregistré en 1946. (N.d.T.)

des Familles pendant un siècle entier parce que je ne pouvais plus les sentir ? Maintenant que tout le monde espère vivre éternellement, ils doivent être devenus aussi bourgeois... vous savez, les investissements à long terme, mets tes bottes quand il pleut et tout ça.

— Vous n'étiez pas comme ça, vous.

— Mon cas est différent. Je ne suis que de la troisième génération des Familles et j'ai toujours vécu au jour le jour sans me poser de questions. Mais les autres... Miles Rodney, par exemple. Il a la trouille d'aborder de front une situation nouvelle de peur de créer un précédent et de bousculer quelques priviléges. »

Libby sourit. « J'ai été content de voir que Justin lui tenait tête. Je ne l'en aurais pas cru capable. Vous croyez qu'il parviendra à imposer son point de vue ?

— Oui. Grâce à votre aide.

— À *mon* aide ?

— À part vous, qui sait en quoi consiste le para-accélérateur ?

— J'ai tout enregistré sur le journal de bord.

— Mais Miles Rodney ne l'a pas consulté, et la Terre a *besoin* de vaisseaux rapides. Vous avez entendu Rodney parler de la poussée

démographique. Ralph m'a raconté qu'il fallait un permis pour avoir un enfant.

— Pas possible !

— Mais vrai. Il y aurait une énorme émigration si seulement on trouvait quelques planètes décentes. Et ce n'est réellement possible que grâce à votre para-accélérateur. Il faudra bien qu'ils marchandent.

— Sans les Petits Hommes, je ne l'aurais jamais découvert.

— Ne soyez pas modeste. Vous l'avez, et c'est le principal. Vous voulez aider Justin, n'est-ce pas ?

— Absolument.

— Alors, nous nous en servirons. Je me chargerai peut-être personnellement des négociations. Mais ce n'est pas de cela que je voulais vous parler. Il va falloir explorer pour que l'émigration soit possible. Si on se lançait dans l'immobilier, Andy ? On pourrait aller voir ce que ce coin de la Galaxie peut nous offrir. »

Libby réfléchit en se grattant le nez. « Je ne dis pas non... mais je veux d'abord aller faire un tour au pays.

— Oh ! Ce n'est pas pressé. Je vais chercher un joli petit yacht d'une dizaine de milliers de tonneaux et je le ferai équiper avec votre

propulseur.

— Et l'argent ?

— Ne vous inquiétez pas de cela. Je monterai une corporation avec une charte suffisamment élastique pour nous permettre de faire ce qui nous plaît. Il y aura aussi des sous-corporations...

— Ça ne va pas être drôle, Lazarus, s'il faut s'occuper de toute la paperasse.

— N'ayez pas peur, je mettrai quelqu'un à la tête, pour s'occuper de la comptabilité et du côté juridique... Quelqu'un comme Justin. Peut-être Justin lui-même.

— Dans ce cas, c'est d'accord.

— Et nous, nous irons voir un peu ce qui se passe dans la Galaxie. On ne s'ennuiera pas, mon vieux Andy. »

Ils se turent un long moment, plongés dans leurs pensées. Lazarus fut le premier à rompre le silence : « Andy...

— Mmmm ?

— Vous allez vous mettre un petit peu au courant de cette histoire de sang nouveau ?

— Oh ! Je crois, oui. Pourquoi ?

— Soit dit entre nous, mes poings sont moins rapides qu'il y a un siècle. Ma durée naturelle

touche peut-être à sa fin. Savez-vous que je n'ai commencé à penser à notre nouvelle aventure qu'après avoir appris l'existence de ce procédé ? Cela m'a ouvert des perspectives nouvelles. Je pense en millénaires, moi qui ne faisais jamais de plans quinze jours à l'avance ! »

Libby dit en riant : « On dirait que vous devenez adulte.

— J'en connais qui diraient qu'il serait temps. Mais sérieusement, Andy, c'est vrai. Ces deux siècles et demi ont pour ainsi dire été mon adolescence. Pendant tout ce temps, je n'en ai pas appris davantage sur les questions *réellement* importantes qu'une Nancy Weatheral. Les hommes – les hommes comme nous, les Terriens – n'ont jamais le temps d'aborder les questions importantes. Ce n'est pas que nous n'en soyons pas capables, mais nous n'en avons jamais l'occasion. De ce point de vue-là, nous ne valons pas mieux que les singes.

— Et comment vous proposez-vous d'aborder ces questions importantes ?

— Comment voulez-vous que je le sache ? Redemandez-le-moi dans cinq cents ans.

— Vous croyez vraiment que le temps change quelque chose à l'affaire ?

— Oui. En tout cas, j'aurai le temps d'en voir des choses, et d'en apprendre... Prenez ces dieux des Jockairas, par exemple...

— Ce n'étaient pas des dieux, Lazarus.

— Bien sûr, je n'aurais pas dû les appeler ainsi. Selon moi, ce sont simplement des créatures qui ont pris le temps de penser vraiment. Un jour, dans mille ans peut-être, j'irai voir Kreele dans son temple ; je le regarderai droit dans les yeux et lui dirai : "Salut, mon pote. Qu'est-ce que tu sais que je ne sache pas aussi ?"

— Ça risque d'être dangereux.

— Au moins, on jouera cartes sur table. Je n'ai jamais aimé la façon dont ça s'est terminé là-bas. Il ne devrait pas y avoir dans tout l'univers une seule chose qui nous soit interdite. Je pense que ce n'est pas par hasard que cette curiosité nous habite.

— Peut-être est-ce par hasard.

— Oui, si ça se trouve tout cela n'est qu'une énorme plaisanterie dénuée de signification. » Lazarus se leva et se gratta les aisselles. « Mais il y a une chose que je peux vous dire, Andy : voilà un singe qui continuera à grimper pour voir tout ce qu'il y a à voir, tant que l'arbre tiendra le coup. »

Fin du tome IV